

Le roman explore la part d'ombre présente chez l'être humain. Il raconte l'histoire de Geoffroy Pichon, un homme élevé dans un milieu bourgeois et conservateur. À trente ans, après dix ans de vie avec femme et enfants, il décide de tout plaquer. Ses expériences et ses rencontres l'amènent à prendre conscience de son attirance pour les hommes et, de plus en plus, pour les plus jeunes d'entre eux.

Geoffroy rencontre Jude qui a seulement 16 ans quand il fait sa connaissance. Ses convictions morales font en sorte qu'il attend ses 18 ans pour entreprendre une relation amoureuse soutenue avec lui.

Mais la volonté de Geoffroy peine à dompter son attirance hors norme. Il se sent malgré lui entraîné dans un univers sombre marqué par des relations autodestructrices. Ces années d'errance sont éprouvantes, surtout quand Mathieu, son propre fils, y est mêlé de près...

Comment Geoffroy réussira-il à survivre au puissant parfum des ombres?



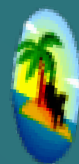
Jean-Claude Dallaire est né en 1946 au Lac Saint-Jean et est citoyen de la ville de Québec depuis plus de trente ans. Diplômé en sciences politiques, il a travaillé une quinzaine d'année à titre de conseiller politique avant de rejoindre la fonction publique québécoise où il a oeuvré pendant vingt-deux ans.

À la retraite, il consacre une large partie de son temps à l'écriture. Son premier roman, *Je te salue, Marie!*, a été publié en 2010 aux Éditions Espoir.



Jean-Claude Dallaire

Le parfum des ombres



Éditions
Youkali

Le parfum des ombres

Roman

Jean-Claude Dallaire



Les Éditions
Youkali

Table des matières

Le mur	9
La bonne éducation	13
Le changement de cap	19
Le lien ambigu	27
Un choix provoqué	41
Un couple bancal	53
Quelles familles!	57
La vie stagnante	69
La mystérieuse attraction	75
Des sonnettes d'alarme	91
Le beau prétexte	103
Le voyage de rêve	115
Les liens équivoques	125
Le tentateur	133
La crise conjugale	141
L'incident opportun	163
La transgression	175
Une nouvelle percutante	203
Les liaisons passionnelles	207
La déchéance	223
Le pitoyable retour	241
Un bilan affligeant	253
Les rendez-vous inéluctables	261
L'aurore à Pine Point	277

Édition

Les Éditions Youkali

139 rue Racine

Québec (Québec)

G2B 1E2

Téléphone : (418) 843-6962

Courriel : leseditionsyoukali@videotron.ca

Web : www.editionsyoukali.ca

Tous droits réservés :

©Les Éditions Youkali et Jean-Claude Dallaire, 2013

Photo de la page couverture : Jean-Claude Dallaire

Révision du texte : Lise Miville

ISBN 978-2-9813876-2-2

Jean-Claude Dallaire

Le parfum des ombres

On ne peut voir la lumière sans l'ombre, on ne peut percevoir
le silence sans le bruit, on ne peut atteindre la sagesse sans
la folie.

Carl Gustav Jung

À Jacques, mon conjoint, pour ses conseils judicieux et son soutien inconditionnel

À Ginette Ledoux et Jacques Héroux pour leur amitié et leur compétence

À ma soeur Christiane pour son soutien et sa générosité

À Lise Miville pour la rigueur et la minutie démontrées dans la révision du texte

À ma famille et à mes amis pour leur soutien stimulant

Le mur

Le médecin a informé Geoffroy, il y a quelques jours, qu'il souffrait d'un cancer agressif. Le pronostic n'est pas de nature à l'encourager. Selon l'oncologue, il peut espérer vivre encore quelques années de plus, à condition de suivre le programme de traitement proposé. Geoffroy a demandé un délai de réflexion avant d'accepter ou de refuser la proposition médicale.

Geoffroy est assommé par ce diagnostic coup-de-poing. Il se demande si le nombre d'années supplémentaires à vivre est suffisant pour compenser toutes les souffrances et les angoisses qui l'attendent. Selon son médecin, il dispose de peu de temps pour prendre une décision. Il est clair que ses chances de guérison sont nulles. Il peut espérer au mieux une rémission temporaire. Les traitements sont nettement des mesures de dernier recours.

Quelques semaines après le terrible attentat des tours du World Trade Center, le onze septembre 2001, Geoffroy s'est isolé dans un hôtel situé au bord de la mer, à Pine Point, dans le Maine, pour faire le point sur sa situation. Il n'est pas sûr d'avoir la force nécessaire pour entreprendre un dur combat contre le cancer. Son état de santé a déjà été mis à rude épreuve par les terribles années qu'il vient de vivre. Il est à bout de forces.

Cette catastrophe personnelle est perçue par ce croyant comme un châtement divin en raison de la vie désordonnée qu'il a vécue depuis qu'il a quitté femme et enfants.

Geoffroy est accompagné dans son refuge, sur le bord de l'Atlantique, par celui qui lui a voué tout son amour depuis une quinzaine d'années. Jude veille religieusement sur l'existence de Geoffroy. Il partage sa vie et ses affaires, ses angoisses et ses espérances.

Face à l'échéance, Geoffroy se sent poussé à l'examen de conscience. Il se propose de replonger dans son passé et de porter un jugement sur ses actions, ses omissions, ses fautes et ses relations avec ses proches. À priori, il est porté à juger sa vie négativement.

« Je ne suis pas heureux et je n'ai pas le sentiment de l'avoir été réellement au cours de mon existence. Je crois que ma vie s'est déroulée malgré moi et d'une certaine façon, hors de mon contrôle. La pseudo quête de liberté, qui a inspiré mon existence à la suite de ma séparation, n'a pas changé grand-chose à cette impression de dépossession qui m'habite plus que jamais. J'ai malheureusement subi ma vie. Ce n'est pas, de toute évidence, la voie à emprunter pour être heureux. Je suis passé à côté de l'essentiel, de l'essence des êtres et de la vie. Je ne sais même pas ce qui est essentiel. Ça demeure pour moi une pure abstraction.

Je ne crois pas que j'ai contribué significativement à ce que mes proches soient plus heureux. Je suis même convaincu que j'ai participé à rendre plus malheureuses les personnes qui m'ont accompagné dans mon parcours erratique. Je n'ai même pas été capable, et je ne le suis pas encore, de recevoir l'amour de mes proches, particulièrement celui de Jude, le seul homme qui m'a véritablement aimé. Je suis aux abonnés

absents depuis toujours!

Pourquoi ma vie a-t-elle été un véritable gâchis qui a éclaboussé ceux et celles auprès de qui j'ai vécu? La réponse ne coule pas de source. Mais je crois que j'ai été victime de mon côté ombrageux, des ombres qui habitent l'inconscient, ce pays intérieur où sévissent les instincts primitifs et les désirs sauvages. J'ai négligé, de manière plus ou moins délibérée, d'appivoiser cette partie sombre de moi-même.

Je n'aime pas celui que je suis. Je n'ai aucune raison de rester dans le monde des vivants où mon avenir est de toute façon programmé par le cancer qui est en train de ronger mon corps. Un autre cancer plus ravageur encore a déjà sali mon âme. Je suis convaincu que ma vie ne vaut pas la peine d'être prolongée. Je songe sérieusement à prendre la décision qui s'impose : refuser le programme de traitement proposé par mon oncologue. »

La bonne éducation

Geoffroy est né en 1956, de parents aisés qui l'ont élevé afin qu'il devienne un citoyen responsable, bon croyant, bien éduqué et capable de faire vivre honorablement sa famille. Son père, Dieudonné Pichon, un ingénieur français d'origine, a émigré au Québec après la deuxième guerre mondiale avec sa femme Yvette Girard, enseignante au primaire. De leur union est né un seul enfant, Geoffroy. Le couple vit actuellement dans un appartement pour retraités autonomes dans le quartier Outremont.

Élevé dans un milieu bourgeois très conservateur, Geoffroy n'a pas vraiment été perturbé par l'effervescence des années 1970, ces années de révolution des comportements au cours desquelles les tabous et les règles strictes du catholicisme ont éclaté. Les libidos trop longtemps barricadées par une orthodoxie conservatrice dominante se sont libérées sans que Geoffroy en soit véritablement affecté.

La vie de Geoffroy était balisée par tous les « prêts-à-penser » et les substituts vertueux qui servaient à sublimer l'absence de passion à l'égard de la vie sous toutes ses formes. La conformité à outrance, qui présidait à toutes les activités filiales, sociales, sexuelles et affectives d'un environnement en vase clos, résistait à l'éruption de la vie tout autour.

Son existence se déroulait selon un scénario prévisible. Après des études primaires, secondaires et collégiales, Geoffroy se mit très sérieusement à la criminologie. Il cherchait à comprendre comment la vie en société pouvait donner lieu à tant de désordre. Il se voulait mieux équipé pour travailler dans les forces policières et atteindre les échelons les plus élevés de la hiérarchie. Son seul acte de rébellion fut de négocier son choix de carrière avec son père qui souhaitait naturellement en faire un ingénieur. Au cours de ses études, il rencontra une jeune femme du même milieu que lui, qui étudiait pour devenir enseignante. Elle était la fille d'amis plus ou moins proches de ses parents. Geoffroy n'était ni heureux, ni malheureux. Il suivait un parcours prédéterminé par la bonne société et ses géniteurs. Il ne ressentait ni peine ni joie, sinon la satisfaction de bien faire les choses prévues. La passion lui apparaissait comme une sorte de désordre, une occasion de déroger aux préceptes religieux et moraux si bien assimilés.

Encore adolescent, il se souvient d'avoir vécu une expérience troublante. Le responsable de l'organisation des activités religieuses de son collège avait profité d'un moment où il était seul avec lui dans la sacristie, pour lui flatter les fesses par-dessus son pantalon avec un peu trop d'insistance. Il trouva son geste déplacé, mais sans plus. À une autre occasion, le religieux alla jusqu'à introduire sa main sous son pantalon pour atteindre ses attributs virils. Geoffroy se surprit à le laisser faire et à ressentir du plaisir. Il prit un certain temps avant de se soustraire à la manœuvre. Il n'accorda par trop d'importance à ces épisodes, pas plus qu'au fait d'avoir joué plus jeune au docteur avec ses camarades. Il ne ressentit pas le besoin d'en parler non plus avec son confesseur.

Il se souvient également d'avoir partagé son lit pendant une semaine avec un de ses cousins français qui accompagnait ses parents en visite. Les rumeurs familiales le qualifiaient d'homosexuel inavoué. Il avait été troublé par le contact charnel, par sous-vêtements interposés, contre le corps de cet adolescent aux cheveux bouclés et au corps raffiné et ferme. Il ne réussissait pas à s'expliquer comment, le matin venu, il s'était réveillé proche de l'érection, sans son slip, le corps de son cousin épousant le sien. Il ne l'a jamais revu.

À quelques reprises, pour faire comme tous les gars de son époque, il a vécu quelques expériences sexuelles avec des filles. Geoffroy avait aimé la sensation voluptueuse émanant de la rencontre intime de son pénis avec le doux vagin d'une femme, mais il ne ressentait pas le besoin de multiplier ces plaisirs sans lendemain.

Geoffroy aimait beaucoup la lecture. Il lisait tout ce qu'il pouvait trouver. Sa préférence allait aux romans policiers de toutes les époques. C'était sa façon de prendre contact avec le crime et les criminels qu'il se proposait bien, à n'en pas douter, d'arrêter un jour.

Alors que la majorité des jeunes de l'époque préférait le rock, la seule musique qu'il écoutait, par habitude familiale, était celle de Chopin. Les valse, les nocturnes et les mazurkas épousaient la certaine tristesse qu'il ressentait parfois très intensément, à n'importe quel moment de la journée.

La vie le conduisit tout naturellement à se marier avec celle qui ne voulait pas « se donner » avant d'être passée par le sacrement du mariage. Geoffroy, désireux de fonder sa famille sur des bases solides, acceptait ce choix, conforté par la bienveillance de leurs parents respectifs. Il y avait bien eu quelques séances de baisers et de caresses bien sentis, mais

ça s'arrêtait là. Les occasions d'être seuls étaient rares et aucun des deux ne les recherchait.

Geoffroy se maria en 1976, à vingt ans, alors que Madeleine en avait vingt-sept. Le jeune couple s'installa non loin des demeures où ils avaient grandi. Leurs parents leur venaient en aide financièrement pour arrondir leurs fins de mois de nouveaux mariés. Madeleine enseignait dans une école primaire d'Outremont, pendant que Geoffroy poursuivait ses études en criminologie. L'arrivée du premier bébé ne tarda pas. Sans être une malchance, le moment était mal choisi, selon les parents. C'est ainsi que Madeleine mit au monde une fille nommée Christine. Une deuxième fille, Marie-Laure, naquit quelques années plus tard. Geoffroy était déçu que sa femme ne lui ait pas donné un garçon, ce qui fut chose faite en 1980, avec la naissance de Mathieu, ainsi nommé pour honorer un des quatre évangélistes. Le père et la mère de Geoffroy, appuyés par les parents de Madeleine, avaient insisté pour qu'on l'appelle ainsi.

Le jeune père de famille avait alors terminé sa maîtrise en criminologie. Il occupait un poste de chargé de cours. Ses revenus étant insuffisants pour faire vivre sa famille, il prit l'habitude d'offrir ses services aux gens du quartier pour effectuer des travaux de menuiserie et des réparations mineures. Durant son adolescence, il s'était découvert des talents pour le bricolage et certains travaux manuels. En plus de lui permettre d'arrondir ses fins de mois, cette activité convenait à son caractère. Une partie importante de leurs revenus provenait donc de cet à-côté bien rémunéré par une clientèle aisée. Madeleine avait pu renoncer à l'enseignement pour s'occuper à plein temps des trois enfants du couple.

Madeleine avait des besoins sexuels plus élevés que ceux de Geoffroy. C'est presque toujours elle qui prenait

l'initiative de leur rapprochement qu'elle agrémentait de gâteries destinées à lui faire plaisir. L'horaire accaparant de Geoffroy, qui le tenait éloigné de chez lui, combiné aux tâches qu'exigeait de Madeleine la présence des trois enfants, ne laissait pas une grande place pour la communication à l'intérieur du couple. La bonne volonté amoureuse de Madeleine compensait la tiédeur de Geoffroy. De toute façon, le manque d'expérience sexuelle ne permettait pas à Madeleine d'apprécier à sa juste mesure la performance de son partenaire.

S'ils ont trouvé tous les deux suffisamment de satisfaction pour mener à bien une bonne partie de leur vie commune, celle-ci commença tout de même à battre de l'aile sept ans après leur mariage. Le cadet, Mathieu, né en 1980, avait alors trois ans. Il était devenu peu à peu, depuis sa naissance, le seul membre de la famille qui mobilisait vraiment l'attention et les soins particuliers de Geoffroy. Cette préférence n'échappait pas aux deux sœurs, Christine, sept ans, et Marie-Laure, cinq ans, qui se voyaient frustrées de l'attention de leur père. Le seul garçon de la famille possédait tous les atouts dont un père orgueilleux comme Geoffroy pouvait rêver. Il était beau comme un cœur! Son visage angélique, ses grands yeux noirs et ses cheveux bouclés donnaient au chérubin une grâce irrésistible et un magnétisme ravageur.

Pendant les trois dernières années de sa vie de couple, Geoffroy était de moins en moins présent auprès de sa famille. Il travaillait pratiquement douze heures par jour. Tout son temps disponible servait à préparer les plans de rénovation et les devis de soumission relatifs à ses contrats. Ses rapports avec Madeleine s'espaçaient de mois en mois. L'abstinence menaçait le couple. Madeleine tentait vainement de susciter

des occasions de rapprochement, mais Geoffroy les déjouait presque à tout coup. Comme le couple avait peu investi dans la communication et le développement d'intérêts partagés, c'est toute leur vie commune qui ressemblait de plus en plus à un désert affectif.

Le changement de cap

Le seul jour de congé de Geoffroy, le dimanche, était consacré à la visite qu'il effectuait à ses parents à leur maison de retraite. De temps en temps, il emmenait le petit avec lui et le ramenait à la maison avant d'entreprendre sa marche dominicale solitaire. Il passait le reste de la journée à arpenter les rues de Montréal qu'il connaissait fort peu. Sa vie s'était surtout déroulée dans la ville d'Outremont.

Ses promenades l'ont amené à s'enfoncer de plus en plus souvent et profondément dans les rues de l'est de la ville, d'abord par curiosité, et ensuite par fascination pour ces milieux de vie occupés par une forte majorité de Québécois francophones d'origine modeste. Il a ainsi pu se familiariser avec les principaux lieux des quartiers Centre-Sud et Hochelaga-Maisonneuve (HoMa) principalement concentrés, d'une part, entre la rue Sainte-Catherine et la rue Sherbrooke et, de l'autre, entre la rue Saint-Hubert et la rue Viau. L'état de délabrement d'une bonne partie des logements de ces quartiers n'échappait pas à son œil averti. Paradoxalement, il se sentait plus chez lui à arpenter ces rues où la pauvreté se repérait à vue d'œil : prostitution féminine

et masculine de jeunes gens, consommation de drogues dans les ruelles et les petits parcs de quartier, immeubles abandonnés, petits commerces de proximité fréquentés par une faune de gens pauvres usés par une vie difficile et mal vêtus.

Un certain dimanche particulièrement doux d'un début d'automne aux airs d'été qui n'en finissait pas, il arpenta la rue Sainte-Catherine en vue de prendre le métro à la station Berri jusqu'à Laurier, pour ensuite prendre l'autobus 51 pour revenir à Outremont. À la hauteur de la rue Papineau, il fut intrigué par un petit bar miteux dont l'affiche annonçait la présence de danseurs mâles. Il ne put résister à l'envie d'imiter les nombreux jeunes gens qui y entraient et en sortaient. Bien que tiraillé par la culpabilité d'être là à une heure où il devrait être en train de souper avec sa famille, il se sentait entraîné comme malgré lui par l'atmosphère de catacombe et d'illégalité que dégageaient les lieux. Dès l'entrée, une odeur de sexe mâle et de bière de mauvaise qualité le frappa. Plusieurs clients étaient assis devant la tribune un peu surélevée sur laquelle un jeune homme nu attirait l'attention, davantage par la taille de son pénis que par la qualité artistique de son déhanchement maladroit. Il prit place à l'extrémité du grand comptoir en forme de U, qui occupait la moitié de la salle, tout près de la balustrade où étaient appuyés, dos à lui, des clients en train d'assister à la fin de la prestation du jeune danseur.

La curiosité, la chaleur humaine ambiguë et l'atmosphère trouble que dégageaient ces êtres aux libidos en pleine effervescence l'emportèrent sur le malaise coupable et presque érotique qu'il ressentait depuis son entrée dans le bar. Pour la première fois, il avait l'occasion de s'immerger dans un lieu consacré à une clientèle homosexuelle. Ce fut

pour Geoffroy une découverte qui le désarçonna et déclencha chez lui un état de déséquilibre dont il n'avait pas besoin en cette période de difficultés maritales.

À son retour à la maison, un surcroît de libido l'amena à succomber aux manœuvres de Madeleine qui tentait désespérément de sauver son couple. Au cours des semaines qui suivirent, au souvenir de sa visite au bar de danseurs, tout son corps vibrait sous l'effet de frissons inhabituels.

Ce fut la dernière fois que le couple eut l'occasion de faire l'amour. Le climat familial se détériora de plus en plus, au point où il apparut aux deux époux qu'une séparation s'imposait. Le partage des responsabilités parentales ne posait pas de problèmes. Madeleine continuerait à s'occuper des trois enfants, dont l'âge variait entre six et dix ans, pendant que Geoffroy comblerait leurs besoins financiers.

Depuis sa retraite de Pine Point, au moment où sa vie est en danger, Geoffroy tente de comprendre ce qui a véritablement provoqué la séparation d'avec sa femme et la coupure avec ses enfants. Que s'est-il passé qui lui fasse mériter la punition divine de la maladie et le cul-de-sac existentiel dans lequel il se débat? Doit-il payer pour le grave péché que représentent les quinze dernières années de sa vie?

Il tente de démêler les motifs enchevêtrés qui l'ont d'abord amené à quitter femme et enfants. Son retrait de la vie familiale n'a pas été le résultat d'une incompatibilité de caractère entre lui et son épouse. Il a apprécié la vie de famille sans pour autant y consacrer l'essentiel de ses énergies. Madeleine était disponible pour s'occuper des enfants à plein temps, pendant que lui jouait le rôle bien assumé de pourvoyeur, comme c'était la norme dans un milieu où les

standards sociaux sont éreintants. C'est maintenant qu'il en prend conscience. Cette partie de sa vie, il l'a vécue dans un milieu où il se sentait toujours en retard d'une coche, dans un environnement petit-bourgeois, qui leur dictait une façon de consommer et de vivre au-dessus de leurs modestes moyens.

Leur vie de couple ne s'est pas altérée selon le mode traditionnel de la confrontation. Il n'y a eu ni chicanes, ni haine, ni menaces, ni tentatives de prêter des torts à l'autre, ni autojustification. Il n'y a surtout pas eu de relations sexuelles extraconjugales qui auraient pu perturber sa relation avec Madeleine et le forcer à choisir entre elle et une possible rivale.

Ce qui le surprend encore quinze ans plus tard, c'est le processus tout en douceur qui l'a conduit presque naturellement à mettre un terme à une étape de sa vie qu'il percevait comme révolue, alors qu'il ressentait intuitivement la naissance d'un état embryonnaire, confus et imprévisible.

Geoffroy est tenté de comparer son état au moment de la séparation à un ordinateur dont on rétablit l'état antérieur en appliquant les paramètres par défaut. Mais la comparaison s'arrête là. Sa réflexion le conduit à la question fondamentale, presque impossible à répondre, qu'il est amené à se poser : « Quel était mon état originel, mes paramètres antérieurs par défaut? » Il ne veut pas trop insister pour le moment, de peur de se contenter de conclusions trop faciles. Était-il prédestiné à devenir l'être marginal, égoïste et amoral qu'il est devenu au cours des quinze ans qui ont suivi sa séparation? A-t-il plutôt réagi à l'inconfort existentiel provoqué par une acclimatation trop intensive pour être pérenne?

Il se souvient, au cours des événements entourant la séparation, contrairement à son habitude de fuir tout reflet

de sa personne, d'avoir pris le temps de s'observer devant le miroir de la salle de bain. Il eut alors le sentiment de se voir pour la première fois de sa vie : cheveux châtain fournis soigneusement coiffés, menton volontaire, traits à la fois raffinés et virils, yeux noirs et regard perçant. Comment les autres le percevaient-ils? Était-il beau? Il en doutait, bien que l'harmonie de ses traits, conjugée à la sveltesse de son corps et à une musculature solide, sans être excessive, devaient normalement susciter l'intérêt d'autrui. Il était conscient que ses attraits provoquaient chez les autres une attirance qu'il hésitait toutefois à qualifier. Il réalise maintenant que sa relation inhabituelle avec le miroir avait pour seul but de se rassurer sur sa capacité à séduire de nouveau.

Des années plus tard, malgré la maladie, il ne croit pas avoir beaucoup changé physiquement. Les photos révèlent quelques rides bien visibles, mais il a évité l'épaississement et la rondeur qui accompagnent souvent le passage du temps. Il croit avoir gardé la fermeté de ses traits et une chevelure encore très abondante dont il s'enorgueillit.

Pour le reste, il a beaucoup changé depuis le moment où il a quitté femme et enfants, insensible et sans trop de regrets, le ressort de sa vie cassé, pour se retrouver dans un milieu social complètement différent de son milieu d'origine.

Geoffroy est plongé dans ses réflexions lorsqu'on frappe à la porte de sa chambre d'hôtel. Il réagit nerveusement, dérangé par l'arrivée de Jude qui n'attend pas sa réponse pour entrer.

— Tu as bien dormi? demande Jude d'un ton prudent.

Devant le silence de Geoffroy, il poursuit :

— Je suppose que tu n’as pas faim, comme d’habitude? As-tu l’intention de rester enfermé dans ton appartement encore aujourd’hui? Ce n’est pas très bon pour ton moral. Et ne me répète pas, comme c’est le cas depuis trois jours, que tu as perdu le goût de vivre et que tu n’as plus de raison d’exister!

— Je ne te répondrai pas du tout pour faire changement. Tu vois, je fais quand même des efforts pour t’aider à me supporter...

— Tu n’es pas drôle! Je te trouve cynique!

— On le serait à moins, tu ne penses pas? justifie Geoffroy. Que ferais-tu si tu étais dans ma situation?

Jude hésite à répondre par crainte de la réaction de Geoffroy. Il ose tout de même une réponse qui lui semble dans l’ordre naturel des choses :

— Je me battrais pour vaincre cette maladie! Je ferais tout pour ça en commençant par les traitements. Je refuserais même de croire que la probabilité de guérison n’existe pas.

— Quel que soit le pronostic, je dois trouver la réponse à une question fondamentale, avant de décider de me battre ou pas, comme tu dis!

— C’est quoi cette question? demande Jude, surpris par la tournure inattendue de leur échange.

— Je vais être franc avec toi... Tu as toujours été le seul à qui je pouvais tout dire... ou presque.

— Parce que ce n’est pas le cas avec les autres? ironise Jude.

— Non, évidemment! J’adapte ou j’omets la vérité en fonction de qui me parle : un ami, un conjoint, un fils, un subalterne...

— Un amant peut-être? insinue Jude.

— Ce n’est pas le moment de disséquer le passé!

Jude comprend que sa réplique est déplacée dans les circonstances, mais n’a pu résister à la tentation de revenir sur un passé mal digéré.

— Pourquoi est-ce différent avec moi? Parce que notre relation est plus simple?

— Non, elle est même plus complexe, mais nos antécédents conjugaux me démontrent que chacun de nous est capable de vivre avec la vérité. Tu as fait montre d’une grande résilience à travers les épreuves que nous avons vécues comme couple.

— Je n’ai pas le goût d’embarquer dans ce genre de discussions aujourd’hui, tranche Jude. Parle-moi plutôt de cette question fondamentale.

— La question est très claire, mais la réponse très difficile. Tout dépend de l’angle sous lequel elle est abordée.

— Pose-la quand même!

— C’est tout simple : ma vie vaut-elle la peine d’être prolongée? C’est à cette question que je dois trouver une réponse avant de regarder sérieusement du côté des traitements.

— Ça n’a aucun sens ce que tu viens de dire, Geoffroy! Tu dérailles complètement! Il serait peut-être temps que tu

penses aux autres pour une fois. Décidément, il n'y a jamais rien de simple avec toi! Et tu te donnes combien de temps pour répondre à cette question insensée? demande Jude, exaspéré et inquiet de la tournure de leur échange.

— Je suis capable de comprendre que tu n'es pas à l'aise avec ma façon de voir les choses, mais pour moi la question demeure. Je n'ai pas beaucoup de temps, mais je prendrai tout le temps dont j'aurai besoin, malgré les risques... Es-tu prêt à m'accompagner ou plutôt à me supporter?

— Est-ce que tu me donnes vraiment le choix? Évidemment que je vais te supporter, mais ça ne veut pas dire que je suis d'accord avec ta façon de mener ta vie. Je sens que ça ne changerait pas grand-chose que j'argumente pour te faire changer d'idée. Tu es trop tête de mule et je ne veux pas perdre mon temps... En passant, je vais marcher au bord de la mer cet après-midi. As-tu le goût de m'accompagner? La marée sera basse. Ce sera moins fatigant de marcher...

— Reviens me voir sur l'heure du dîner, je verrai comment je me sens... Pour l'instant, la seule chose que je te demande, c'est de ne parler à personne des confidences que je viens de te faire. Et ne tente surtout pas de rejoindre qui que ce soit, au cas où tu aurais l'intention de le faire.

— Je te le promets!

Alors que Jude s'apprête à quitter la suite, Geoffroy lui demande de lui amener le chien avec qui Jude vit depuis plusieurs années. Sibeau, le labrador blond, manifeste avec exubérance sa joie de revoir Geoffroy. Il s'approche de lui et pose fermement son museau chaud et humide sur sa cuisse.

Le lien ambigu

Geoffroy se retrouve seul avec l'animal qui s'écrase à ses pieds. Il se rappelle les circonstances de sa rencontre avec Jude, il y a une quinzaine d'années, pas très longtemps après son installation dans le quartier HoMa.

À ce moment-là, Geoffroy a trente ans et il vient de quitter femme et enfants. Les obligations alimentaires importantes auxquelles il s'est engagé auprès de sa famille, ajoutées aux coûts de sa propre subsistance, l'obligent à s'orienter différemment. Il quitte l'Université de Montréal où il est chargé de cours. Il décide alors de fonder sa propre entreprise de rénovation. Il y travaille presque jour et nuit. Il habite un modeste appartement de trois pièces et demie, pas très loin de la rue Ontario, à la hauteur de l'église de la Nativité de la Sainte-Vierge, dans un secteur relativement épargné par la misère. Ses clients sont des propriétaires d'immeubles locatifs, nombreux dans HoMa, qui s'ajoutent à sa clientèle aisée d'Outremont. Pour l'instant, il se limite à la rénovation et aux réparations diverses. Il a l'intention de se lancer dans la conversion d'immeubles existants en copropriété. Il flaire la bonne affaire, car les propriétaires

sont relativement rares dans ce quartier de locataires.

À la fin de l'année 1986, alors que son entreprise vient à peine de démarrer, il entre en contact pour la première fois avec la mère de Jude, au moment où il procède à des travaux de rénovation dans un logement d'un immeuble locatif. Mère de famille monoparentale vivant de l'aide sociale, la chef de famille parvient de peine et de misère à faire vivre ses trois garçons âgés de dix, douze et seize ans. Le père s'est évaporé dans la nature depuis plusieurs années et elle ne l'a jamais revu.

Les travaux durent une dizaine de jours, assez longtemps pour que la mère soit amenée à se confier à Geoffroy au sujet des difficultés qu'elle éprouve avec son fils aîné, Jude. Ce dernier a décroché du 4^e secondaire depuis quelques mois. Il consomme de la drogue et fréquente des jeunes dans la même situation que lui. Elle craint que son fils ne commette des délits et tombe dans les filets de la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ). Geoffroy la rassure et lui demande de ne pas s'en faire outre mesure. Il lui confie qu'à titre de père de trois enfants, il comprend son inquiétude. Il l'informe qu'il a été jusqu'à récemment professeur de criminologie. Par delà ses propos rassurants, il a évité de lui dire qu'il a eu l'occasion de constater, dans le cadre de ses recherches en criminologie, que des jeunes décrocheurs se tournent souvent vers des activités qui ne sont pas toujours régulières.

Quelques jours plus tard, la mère lui apprend qu'à la suite d'une altercation entre elle et Jude, l'adolescent a quitté le domicile familial. Au moment de terminer les travaux, Jude n'est pas encore revenu à la maison. Geoffroy, qui n'a jamais eu l'occasion de côtoyer de si près la misère humaine, est très touché par la confiance de la mère de Jude. Il a tout juste entrevu l'adolescent à quelques reprises alors qu'il

supervisait les travaux, juste assez pour lui trouver fière allure.

Une semaine plus tard, la mère de Jude entre de nouveau en contact avec Geoffroy. Elle s'adresse à lui en dernier recours. Jude est revenu à la maison, mais il est encore plus agressif envers elle. Elle a besoin de soutien pour le ramener dans le droit chemin. Elle lui fait part de son hésitation à faire appel à la DPJ, de crainte que cette initiative n'envenime une situation déjà compliquée. Bien qu'il soit tenté, Geoffroy ne rejette pas cet appel à l'aide et promet d'y réfléchir.

Geoffroy se souvient des appréhensions qui l'habitaient au cours des heures qui ont suivi. Il est porté à répondre oui, ne serait-ce que par devoir. Par contre, il est ambivalent face à une situation dont il ne connaît pratiquement rien. La mère et l'ado profiteraient-ils de son inexpérience et de sa bonne volonté pour l'exploiter? Que peut-il apporter à un ado en révolte, lui qui n'a même pas éduqué ses propres enfants? Il craint de s'embarquer dans une aventure dont il ne peut prévoir l'issue.

Des années plus tard, il prend conscience que sa plus grande crainte était d'un autre ordre.

« Je sais maintenant que ce n'est pas le sens du devoir qui m'a amené à dire oui à cet appel à l'aide, songe-t-il, dans sa retraite de Pine Point. J'étais titillé par le désir de revoir cet adolescent, qui m'a beaucoup impressionné par son insolence et sa beauté, au moment où je l'ai entrevu pour la première fois au logement de sa mère. Tout le reste était de la littérature pour gens vertueux. Jude m'a conquis sur le coup, comme une abeille est irrésistiblement attirée par la fleur. »

La suite s'est déroulée tel un scénario écrit par le destin. Geoffroy communique avec la mère de Jude et lui suggère de demander à son fils d'entrer en contact avec lui, au moment où il se sentira prêt à le faire. Quelques jours plus tard, il reçoit un appel de l'adolescent. Geoffroy spécifie qu'il accepte de le rencontrer, à la demande de sa mère, à condition qu'il soit disposé à faire des efforts pour changer, sans préciser davantage. Jude l'informe qu'il est en train de réfléchir à tout ça. « Un premier pas! C'est bon signe! », pense-t-il. Il lui donne rendez-vous chez lui le dimanche suivant, au début de la matinée.

Dès dix heures, Jude se présente à l'appartement de Geoffroy, alors que ce dernier termine tout juste de prendre sa douche. Le jeune homme ne semble ni enthousiaste, ni dépité, juste au neutre. Encore en robe de chambre, Geoffroy est mal à l'aise. Il ne trouve pas les mots et les attitudes qu'il faudrait. Il est paralysé devant ce jeune homme qui, sous des dehors fantasques, se révèle fragile et hésitant. Il est grand, svelte et beau. Il porte un jeans très ajusté dont le bas des jambes est enfoui sous ses hautes bottes noires de travail, une veste du même tissu et un t-shirt noir. Geoffroy l'invite à s'asseoir à la table de la cuisine et lui offre un jus d'orange.

De sa chambre, où il est allé s'habiller, Geoffroy l'observe discrètement. Il est étonné de constater la féminité de ses gestes, la façon délicate et méticuleuse avec laquelle il boit son jus d'orange. Il devient inconfortable à la pensée de passer la journée avec un jeune homme qui, contrairement à sa première impression, semble manquer de virilité. Il est hésitant à la pensée d'avoir affaire à un jeune homme en apparence efféminé.

Geoffroy chasse vite cette préoccupation de son esprit. Il propose à Jude de l'accompagner dans une longue marche

qui les conduira sur le Plateau-Mont-Royal et peut-être même sur le Mont-Royal. Jude accepte sans enthousiasme. Ils marchent ainsi pendant plusieurs heures au cours desquelles peu de paroles sont échangées.

Dans sa retraite de Pine Point, il se rappelle les pensées troubles qui lui sont venues au cours de cette promenade qui devait marquer sa vie et celle de Jude. Il est assailli par des sensations et des émotions qui le perturbent profondément. Il est forcé d'admettre qu'il est attiré physiquement par l'adolescent.

« Ma libido serait-elle en train de se détraquer? craignais-je. Mais en même temps, tout en moi répugnait à l'idée que je pouvais succomber à la tentation. D'abord, comme père, je suis à ce moment-là révolté d'imaginer qu'un homme de mon âge puisse avoir des relations sexuelles avec mon fils Mathieu. Et puis, je suis chrétien et très conscient que je commettrais un énorme péché en profitant sexuellement d'un jeune sans défense. Je ne peux pas non plus trahir la confiance que sa mère m'accorde.

Je me sentais piégé par le destin, coincé dans un dilemme très inconfortable : aider ce jeune homme et risquer la faute ou trouver un prétexte pour m'en débarrasser.

De plus, je prends conscience que je n'apprécie pas son côté efféminé qui se confirme au fur et à mesure que la journée avance, mais en même temps, mon sentiment à ce sujet est équivoque. Je sens que je pourrais assez facilement en faire abstraction, si je décidais de vivre quelque chose avec lui.

De par ma formation de criminologue, je suis conscient également que la loi n'interdit pas à un adulte d'avoir de

telles relations avec un mineur âgé de seize ans. Le Code criminel prévoit quand même des situations, lorsqu'il existe un lien de confiance entre l'adulte et un mineur, où je cours le risque d'être traîné en justice. Je peux également être l'objet de chantage. Mais je craindrais surtout de m'enticher de lui et de devenir accro!

Si je décide de me débarrasser de Jude d'une manière ou d'une autre, le geste n'aurait pas de conséquences négatives importantes ni pour moi, ni pour lui. Puis-je refuser mon aide pour la raison fondamentale que je ne veux pas m'embarquer par risque de complications sexuelles? Cette option m'apparaît bien mesquine. »

Rendu sur le belvédère du Mont-Royal, Jude est visiblement fatigué. Il confie à Geoffroy qu'il n'a pas mangé de la journée et qu'il n'a pas l'habitude de marcher aussi longtemps.

Les deux marcheurs prennent donc l'autobus pour revenir sur le Plateau Mont-Royal où Geoffroy offre à Jude un copieux repas à la Binerie Mont-Royal. La soupe aux pois et le ragoût de pattes de cochon leur redonnent l'énergie suffisante pour rentrer à pied.

Pendant le trajet, Jude laisse échapper quelques confidences tout en restant méfiant face aux motivations de Geoffroy. Il lui avoue avoir de la difficulté à pardonner à sa mère de l'avoir privé de son père, depuis que ce dernier a quitté la maison une dizaine d'années plus tôt. Sa mère a obtenu la garde exclusive des trois enfants et s'est organisée pour que le père n'ait pas de contact avec eux. C'est pour cette raison qu'il ne peut s'empêcher de lui faire la vie difficile. Il n'a pas non plus le goût de retourner à l'école où il a le sentiment de perdre son temps.

Jude semble répondre honnêtement aux questions de Geoffroy. Il reconnaît consommer du pot depuis plusieurs années et quelquefois de la cocaïne. Quant à la prostitution, il reste évasif. Selon Jude, plusieurs de ses amis se prostituent pour acheter leur drogue et se payer du luxe. Quant à lui, il fait depuis quelques années des livraisons à bicyclette pour un épicier du quartier. Geoffroy comprend que la probabilité que Jude se prostitue est grande, mais qu'il n'ose pas l'avouer. Il lui affirme également n'avoir jamais été arrêté pour des délits, ni avoir été sous la responsabilité de la DPJ.

Revenus à leur point de départ, Geoffroy décide qu'il n'ira pas plus loin pour le moment. Il est soulagé. À plusieurs reprises pendant la journée, il a été gêné par les manières efféminées de Jude. Son attirance sexuelle à l'égard de l'adolescent a baissé et il s'aperçoit que c'est une bonne chose dans les circonstances. Jude n'a pas abordé son intention de faire des efforts pour changer de vie. Au moment où il prend congé de l'adolescent, il ne s'engage en rien. La porte reste ouverte à toutes les possibilités.

Le lendemain, Geoffroy vérifie les affirmations de Jude concernant son absence de problèmes antérieurs avec la justice. Il communique avec un travailleur social, ex-camarade d'étude, qui travaille pour la DPJ dans HoMa. Jude ne lui a pas dit toute la vérité. Selon les informations obtenues, il a été impliqué, au cours des derniers mois, dans des activités de trafic de drogue. Le Tribunal de la jeunesse lui a imposé d'effectuer des travaux communautaires dans un organisme de la communauté. Il aurait été mêlé également à des activités de prostitution juvénile, qui n'ont pas fait l'objet de mesures par la DPJ.

Geoffroy est fâché et déçu par les affirmations mensongères de Jude. Il en veut également à sa mère qui ne

lui a pas dit toute la vérité. Il comprend mieux maintenant les raisons pour lesquelles elle ne souhaitait pas l'intervention de la DPJ. Que faire alors? Doit-il profiter de ses découvertes pour se débarrasser de Jude? Il attend quelques jours avant de prendre une décision. Malgré ses réticences, il demeure obsédé par le magnétisme de l'adolescent. Par contre, son intuition habituellement fiable l'amène à décider de ne pas communiquer avec Jude ou sa mère.

Le destin allait en décider autrement. La semaine suivante, il reçoit un appel de Jude. Ce dernier confesse lui avoir menti en ce qui concerne ses démêlés avec la DPJ. Il avoue également qu'il a, à quelques reprises, vendu ses services à des hommes qui l'ont accosté sur la rue. Enfin, Jude paraît déterminé à faire des efforts pour changer de vie. Il se rend compte qu'il est sur la mauvaise pente et il est disposé à faire tout son possible pour s'en sortir. Geoffroy l'écoute, sans plus. Le lendemain, c'est au tour de la mère de l'appeler. Elle s'excuse pour les mensonges de son fils et ses propres omissions. Tout compte fait, Geoffroy comprend que la mère, à bout de ressources, lui confie son fils. Trois jours plus tard, au début de l'après-midi du dimanche suivant, il convoque le jeune homme chez lui.

« Jude se présente à l'heure convenue. Un large sourire accompagne un bonjour énergique. Il porte la même tenue qu'à notre précédente rencontre, sauf un t-shirt de couleur rouge qui éclaire son visage plutôt blême. Jude rayonne et dégage un magnétisme qui me touche sans me déstabiliser.

Je suis fortifié par ma volonté de demeurer sur le plan des relations normales entre un adulte et un adolescent. Je l'invite à déjeuner dans un resto populaire, pas très loin de chez moi, déterminé cette fois à jouer cartes sur table.

D'entrée de jeu, je m'efforce de l'encourager. Je lui dis que je sens que je peux lui faire confiance et que je considère qu'il a beaucoup de potentiel. Je lui donne l'occasion de développer ses capacités. Comme il n'aime pas les études, je lui propose d'occuper un emploi dans mon entreprise de construction pour une période d'essai de trois mois. Jude est interloqué et incapable de réagir sur le moment. Il se ressaisit et, les yeux humides de larmes qu'il cherche à retenir, il me confie que c'est la première fois qu'un adulte lui démontre un tel intérêt. Il est plutôt habitué aux leçons de morale, au rejet et à l'indifférence. Je lui explique cependant que j'entends demeurer vigilant. Ma décision, à la suite de la période de probation, portera non seulement sur la qualité de son travail, mais également sur son comportement familial et social. Nous nous entendons sur le salaire et sur les autres modalités de sa prestation de travail. Il s'engage à verser une petite pension à sa mère pour l'aider à joindre les deux bouts. En retour, je m'attends à ce qu'il mette fin à la prostitution.

Près de quinze ans plus tard, je prends conscience que ce que je craignais et que je ne me résignais pas à accepter, c'est d'abord mon changement d'orientation sexuelle marginale. La marche était trop haute. Si je cédaï à mes pulsions face à Jude, je devais reconnaître, d'une part, mon homosexualité et, de l'autre, mon attirance pour les jeunes hommes : une double marginalité inacceptable pour moi dont la vie a été jusque-là on ne peut plus normale.

Je n'en étais pas là. Je n'étais même pas encore convaincu d'être homosexuel. Avant ma rencontre du dimanche avec Jude, j'avais pris la ferme résolution d'éviter tout dérapage dans ma relation avec lui. Je comptais sur ma foi pour m'aider. Je vais être plus franc encore : la peste gaie, le SIDA, me faisait très peur. D'autant que Jude a été

en contact avec des hommes qui ont des relations sexuelles multiples et sont donc à risque de propager cette maladie. Il est susceptible d'avoir été atteint sans le savoir... »

Au cours des mois suivants, Jude démontre des talents et un sens de l'initiative hors du commun. Il devient rapidement indispensable dans le déroulement quotidien des activités de l'entreprise qui se développait très rapidement. Geoffroy peut graduellement compter sur lui pour répondre au téléphone à son appartement, devenu en réalité un bureau, planifier ses visites sur les chantiers en cours de réalisation, organiser son agenda et coordonner les rencontres avec les fournisseurs et les livraisons. Sur le plan professionnel, Jude démontre une grande affabilité envers les personnes avec qui il est en contact.

La mère de Jude est très contente de son fils, au travail et à la maison. Elle ne le reconnaît plus. Il est encore parfois impatient, mais il n'est plus du tout agressif. Elle invite Geoffroy à une petite fête pour marquer le dix-septième anniversaire de Jude, qui coïncide avec la date de son entrée en fonction dans l'entreprise, il y a maintenant un an.

Sa deuxième année aux côtés de Geoffroy est beaucoup plus mouvementée. L'entreprise se développe. Les propriétaires d'immeubles satisfaits en réfèrent d'autres, ce qui oblige Geoffroy à engager des employés. Le volume de contrats augmente à un point tel que les liquidités sont déjà suffisantes pour envisager la transformation d'un premier immeuble en copropriété, dans le but de vendre les appartements ou de les louer.

Geoffroy réussit à convaincre le propriétaire de son propre appartement de lui vendre le bâtiment qui abrite une dizaine de logements. Il se réserve un des condos de

l'immeuble. L'entreprise pourra ainsi bénéficier d'un vrai bureau administratif. La rénovation des logements est donc prévue pour l'année suivante, pour permettre à Geoffroy de signer avec les locataires des ententes de résiliation de bail, accompagnées de compensations financières.

Geoffroy est désireux de reprendre contact avec ses enfants. Il entreprend des discussions laborieuses avec son ex-épouse pour accueillir les enfants chez lui, une fin de semaine tous les quinze jours. Madeleine est réticente parce qu'elle n'a aucune idée de la vie actuelle de Geoffroy, ni de sa capacité à s'en occuper convenablement. Elle consulte tout de même ses enfants qui sont en âge de décider par eux-mêmes. Seul Mathieu démontre de l'intérêt à revoir son père. Les deux filles ne sont pas intéressées. Il est entendu que tous les quinze jours, il viendra chercher son fils le vendredi en fin d'après-midi et le ramènera le dimanche en début de soirée. Si Mathieu le souhaite, il pourra aussi passer un mois avec lui pendant les vacances estivales.

La présence régulière de Mathieu, ajoutée au surplus de travail occasionné par l'expansion de l'entreprise, amène souvent Jude à passer ses journées, et parfois ses nuits, à l'appartement de son employeur qui est en train de devenir un ami.

Jude se sent toujours davantage indispensable et ne s'en plaint pas. Il est de plus en plus attaché à Geoffroy qui pourrait être son grand frère. Il a perdu de vue ses amis et il n'a pas le temps de s'en faire d'autres. Sa vie tourne autour de celle de Geoffroy dont la priorité est le travail, sauf pendant les quelques heures de congé qu'il s'offre lors de la présence de son fils.

Étant donné que Geoffroy a des journées de travail de douze à quinze heures, Jude compense en se chargeant des courses pour garnir le frigo, préparer des repas vite faits et avalés, faire un peu de ménage et de lessive. Cette surcharge de travail lui convient parce qu'elle lui permet de partager la vie de son bienfaiteur. Mais il se demande parfois pour quelle raison il se dévoue autant et où il puise l'énergie pour abattre autant d'ouvrage.

Jude ne se souvient pas de la dernière fois où il a eu une relation sexuelle. Les seules fois où l'occasion s'est présentée, au cours de ses rares sorties au bar du quartier, il a feint de ne pas saisir l'invitation des jeunes femmes intéressées par lui. Il s'est esquivé habilement. Jude en arrive à se questionner sur son faible désir d'avoir des rapports sexuels avec des filles. Il se demande comment Geoffroy se débrouille sur ce plan, lui qui a vécu dix ans avec la même femme. Par contre, ses quelques expériences sexuelles avec des hommes l'ont dégoûté, probablement en raison des actes répugnants demandés par les clients qui avaient payé pour obtenir ses services.

L'activité quotidienne prend rapidement le pas sur ses questionnements. La présence périodique de Mathieu le comble de bonheur et de satisfaction. Il aime comme un frère cet enfant propre et bien élevé, peut-être plus que les siens qu'il voit très peu. Jude apprécie surtout le fait que la présence de Mathieu force Geoffroy à prendre quelques heures de répit. Tous les deux partent en auto ou à pied avec le jeune garçon pour réaliser les activités suggérées pour la plupart par Jude : promenades au parc Lafontaine ou au parc Bellerive, visites au jardin botanique ou au planétarium, après-midi à la plage de l'île Sainte-Hélène et spectacles pour enfant.

De temps en temps, il arrive que les travaux de fin de semaine obligent Jude à s'occuper seul de Mathieu. Il en profite pour rendre visite à sa mère avec l'enfant, au grand plaisir de celle-ci, qui le trouve adorable. Jude se confie plus à elle depuis qu'il sent le besoin de partager ce qu'il vit avec Geoffroy. Il lui avoue qu'il se pose des questions, sans entrer dans le détail. Sa mère lui conseille de bien réfléchir avant d'agir.

Geoffroy est comblé par sa vie trépidante et il apprécie le soutien inestimable de Jude. Au cours de cette deuxième année de presque vie commune, le comportement de son protégé se transforme. Jude prend de plus en plus d'assurance. Il défend plus fermement ses positions, tant dans son travail que dans ses relations personnelles avec Geoffroy, même si les frontières entre les deux paraissent de plus en plus minces.

Pendant l'été, Geoffroy a l'impression que Jude tente de le provoquer sexuellement. Contrairement à ses habitudes antérieures, il arrive fréquemment que Jude, en dehors de ses heures de travail, se transforme pour lui en jeune homme en chasse : short écossais à mi-cuisse, torse nu et poses suggestives. Cette tenue ne cache rien à Geoffroy du corps svelte et racé de Jude, dépourvu de pilosité, et de ses mouvements harmonieux. Son côté féminin ne lui crée plus de problèmes. Il s'est atténué avec le temps et la maturité pour composer un mélange bien intégré de féminité et de masculinité. Geoffroy se surprend occasionnellement à se laisser entraîner par la curiosité et s'amuse à imaginer les attributs virils du jeune homme. Il se reprend vite et explique sa dérive par une libido accentuée par l'absence prolongée de sexe.

Parallèlement à cette attirance physique pour le corps de Jude, Geoffroy est conscient qu'une étape de sa vie est en train de se terminer et qu'une nouvelle ère s'annonce. Il est plutôt fier d'avoir vécu jusqu'à maintenant une relation normale qui s'apparente à celle d'un grand frère avec son protégé. Aucun dérapage n'est survenu. Mais la donne est en train de changer. Dans quelques mois, Jude sera majeur avec toutes les conséquences qui en découleront pour les deux. Il sent qu'il est revenu au point de départ face à Jude. Il est de nouveau confronté à la question angoissante de son orientation sexuelle.

Un choix provoqué

Confortablement installé dans son refuge de Pine Point, Geoffroy caresse la nuque de son chien, à l'endroit que Sibeau préfère. Il se rappelle les événements qui se sont déroulés au cours des quelques mois précédant le dix-huitième anniversaire de son protégé.

Il est interrompu dans ses réflexions par l'arrivée de Jude qui lui demande s'il souhaite toujours marcher avec lui au bord de la mer. Geoffroy lui fait comprendre qu'il n'en a pas l'énergie et lui demande de l'aider à s'installer sur la terrasse. Pendant que Jude s'exécute, il observe avec tendresse celui qui l'accompagne avec amour, contre vents et marées, depuis toutes ces années. Il sent le besoin de se confier :

— Tu sais, j'ai bien aimé naviguer avec toi pendant toutes ces années où la mer n'a pas toujours été calme...

— Moi aussi Geoffroy, même si j'ai subi des vagues dévastatrices qui m'ont submergé plus souvent qu'à mon tour. Mais que veux-tu, je suis un matelot loyal...

— Et moi, le capitaine, je suppose? déduit Geoffroy, avec ironie.

— Un peu, quand même! Mais je l'ai été moi aussi à ma façon...

— Beaucoup plus que tu penses, mon Jude! Tu serais étonné du pouvoir d'attraction que tu as exercé sur moi.

— Ah oui! Tu piques ma curiosité... Peux-tu m'en parler, à moins que ce ne soit encore un secret?

— Pourquoi pas! Après tout, il sera peut-être trop tard bientôt...

— Tu tombes dans le pathos, mon Geoffroy!

— Je peux t'en divulguer quelques-uns de mes petits secrets, si tu acceptes de me tenir compagnie un bout de temps...

Geoffroy l'observe attentivement. À trente ans, Jude est encore plus beau qu'à la veille de ses dix-huit ans. Les années et l'exposition au soleil maritime ont basané son corps. Ses muscles ont pris juste assez de volume pour transformer le jeune homme un peu efféminé en un homme mature dont le corps encore svelte affiche une délicate virilité.

— Tu sais, les années à venir me semblent plutôt inquiétantes, poursuit Geoffroy. Je suis malade et mon espérance de vie est limitée. Toi, tu continueras à vivre sans moi. Quand je passerai, pour ne pas dire quand je trépasserai, tu seras encore un être rayonnant et très attirant pour la suite du monde... Moi, je ne serai plus là pour profiter de ta présence, mon beau! Ne t'inquiète pas pour ton avenir. Pardonne-moi! Je vais trop loin... Je te prie de m'excuser.

Revenons à mes secrets...

— Oui, c'est plus sain pour ton moral et le mien!

— Tu sais, tu as orienté ma vie bien plus que toute autre personne que j'ai connue. Lorsque je t'ai engagé, ce n'était pas pour ta mère que je l'ai fait. J'ai été victime d'un coup de foudre et l'éclair, c'était toi...

— Tu l'as bien caché pendant plusieurs années!

— Je pourrais te faire le même commentaire, mais je passe. Sache, Jude, que c'est à moi que j'ai tenté de dissimuler cette réalité pendant des années. Il serait trop long de t'expliquer pourquoi. Et puis, je ne suis pas sûr que ça t'intéresse.

— Et qu'est-ce qui t'a amené à changer de cap?

— Ta majorité! Tu allais avoir dix-huit ans.

— Ça changeait quoi en ce qui concerne tes sentiments à mon égard? demande Jude. Tu les éprouvais déjà, selon ce que tu viens de me dire...

— C'est surtout à mes yeux, plus encore qu'à l'égard de la société que ça changeait beaucoup de choses. Tu es alors devenu légalement majeur, un adulte avec qui un autre adulte peut avoir une relation sexuelle sans rendre de comptes à qui que ce soit. Tu vas me dire que la loi criminelle ne s'y opposait pas. Tu as raison, mais j'étais incapable de franchir cette limite que je m'étais moi-même imposée avant de t'engager. Je ne pouvais plus me défilier. J'étais obligé d'admettre mon orientation sexuelle, mon homosexualité, refrénée depuis des années.

— Il ne faut pas oublier que j’ai dû te provoquer pour te contraindre à me reconnaître, moi, comme une personne avec qui tu pouvais établir une relation amoureuse.

Jude fait référence à la fugue qu’il a orchestrée pour forcer le destin et acculer Geoffroy à se brancher concernant sa relation avec lui. Geoffroy ne pouvait plus s’esquiver devant l’évidence.

— D’ailleurs, je n’ai jamais compris pourquoi tu as quitté l’appartement pendant la nuit, sans m’avertir, en sauvage, alors que tu semblais bien dans ta peau!

— C’est simple! explique Jude. Je n’en pouvais plus du climat d’ambiguïté entre nous! Je n’étais plus capable de vivre ça! Deux années suffisaient...

— Je suis curieux de savoir où tu t’es réfugié pendant ces semaines infernales pour moi.

— J’ai passé la première semaine dans un sauna! J’en ai profité pour rattraper le temps passé avec toi dans l’abstinence forcée. J’ai pu constater que j’étais définitivement homosexuel. Une fois repu, je me suis rendu à l’évidence que c’est toi que j’aimais. J’ai passé l’autre semaine dans une modeste chambre d’un petit hôtel de la rue Saint-Hubert.

— Tu m’as trompé avant que je le fasse moi-même!

— Ce n’était pas de la tromperie, mais un apprentissage accéléré... Nuance! argumente Jude, en rigolant.

Il trouve Geoffroy encore attirant, malgré la maladie et ses quarante-cinq ans. Sous des traits un peu vieillis, son visage affiche encore la belle maturité de sa trentaine. Au cours des années, il a troqué sa coiffure conservatrice pour

une queue de cheval. Le temps l’a pacifié, sans le rendre plus altruiste pour autant. Jude a beaucoup souffert en silence. Il en ressent encore de la rancœur.

— Pour moi, ce fut une décision accélérée également, si je peux parler de décision, à la suite de ton ultimatum!

— Tu fais référence à la lettre recommandée que je t’ai transmise à la suite de mon cours de « sauna 101 »? demande Jude.

— Oui, effectivement! C’est là que j’ai découvert ton talent littéraire. Je me souviens encore des deux phrases finales de ta lettre : « Sache, Geoffroy, que tu possèdes la clé de mon bonheur. Les seuls mots qui m’attireront vers toi comme des aimants sont ceux tant espérés : Jude, je t’aime, reviens-moi! »

Geoffroy et Jude paraissent émus à l’évocation de cet évènement magique. Un long silence, accompagné par le roulement répété des vagues et les cris des mouettes, suit la déclamation de Geoffroy.

— Je vais être franc avec toi! enchaîne Jude. Ta réponse m’a déçu...

— Je me souviens avoir répondu très prosaïquement que j’avais besoin de toi et que je te priais de revenir.

— Ce n’était pas suffisant! J’aurais aimé que tu me dises que tu m’aimes...

— L’amour! L’amour! Je ne savais pas du tout ce que ça voulait dire. Au fil des ans, j’ai fini par en avoir une idée... À ce moment-là, je n’avais pas tellement vécu sur le plan affectif. Mon mariage avec Madeleine avait été tout ce qu’il

y a de convenu, de normal, d'automatique. Rien à voir avec la passion!

— Mais tu ne ressentais pas de passion pour moi? questionne Jude, anxieux de connaître la réponse de Geoffroy.

— Ta question n'est pas facile...

Geoffroy semble chercher une réponse qui n'est pas blessante tout en étant franche. Son regard scrute l'horizon.

— Dans mon esprit, la passion est associée à la déraison, à l'aveuglement, explique Geoffroy. Dans ce sens-là, non, je ne ressentais pas de passion à ton égard. J'étais essentiellement attiré par ton corps, par ton sex-appeal, par ta beauté et ta jeunesse. Ma raison et ma vue n'étaient en aucune façon affectées.

— Je comprends que tu n'étais ni aveugle, ni déraisonnable! L'attirance physique, c'est mieux que rien, mais c'est éphémère!

— T'as raison, en soi, ça ne dure pas. C'est un feu d'artifice si la relation se limite au sexe. Heureusement, ce n'est pas toujours le cas. Il y a moyen de voir les choses autrement. Je dirais même que l'attirance est un élément essentiel à la naissance, au développement et à la durée de l'amour.

— C'est bien dit! Beaucoup plus difficile à vivre dans la vraie vie... Alors, quand tu m'as répondu, à la suite de ma lettre recommandée, que tu avais besoin de moi et que tu me priais de revenir auprès de toi, c'est de mon corps qu'il s'agissait? Ce n'est pas très valorisant! lance Jude, dépit.

— Tu ne devrais pas envisager la situation sous cet

angle. C'est inutilement blessant pour toi! J'avais besoin de ton corps, c'est vrai, mais aussi de tout ce que tu étais comme personne. Tu sembles oublier que nous avons vécu pas mal de choses et passé pas mal de temps ensemble au cours des deux années précédentes.

— C'est vrai. J'étais souvent à ton appartement. Nous partagions presque toute notre vie quotidienne. C'est justement pour cette raison que je t'ai suggéré que nous habitions dans le condo où tu t'apprêtais à déménager, dans ton immeuble en cours de transformation. Tu as refusé en affirmant que cela équivalait à rendre officielle notre relation. Tu ne pouvais pas te permettre ça à titre de père et d'entrepreneur. J'ai eu le sentiment d'être relégué au rang d'objet de satisfaction sexuelle. Est-ce que j'exagère?

— Oui, tu exagères! Mais je comprends ta rancœur devant mon attitude timorée de l'époque. Je t'ai expliqué que je risquais de perdre mon fils Mathieu en affichant ouvertement mon homosexualité. Je suis sûr que Madeleine se serait servie de mon orientation sexuelle comme argument pour m'empêcher définitivement de voir mon fils. Quant à ses parents et aux miens, ils auraient conclu à tort que j'ai laissé femme et enfants pour un jeune homme. Ce qui n'était pas le cas, tu le sais très bien. Je ne pouvais supporter l'idée qu'ils me perçoivent de façon aussi limitative. Je courais aussi le risque de perdre beaucoup de contrats auprès des propriétaires d'immeubles. Le monde est petit, je le sais encore plus maintenant. Petit et mesquin dans tous les sens du terme, surtout quand il s'agit de marginaux sur le plan sexuel.

Jude poursuit, comme s'il n'avait pas entendu la réponse de Geoffroy :

— Au fond, tu me condamnais à demeurer le discret et dévoué jeune homme, chargé de multiples tâches pour répondre aux besoins de son bienfaiteur : bosser dur, mater le petit et jouer à la bonne. Tu me demandais d'être ton amant, à condition de vivre caché dans le placard! Je ne devais pas bouleverser ta vie familiale et sociale. Je ne crois pas exagérer en affirmant que ta réponse à mon amour, à ce moment-là, s'est limitée à ajouter la baise à ma liste de tâches!

— Mais tu n'étais pas du tout obligé d'accepter cette situation, si tu la jugeais inacceptable! Pourquoi ne m'as-tu pas envoyé promener? Je te fais remarquer que les conditions de ta vie d'amant étaient quand même très intéressantes. Je t'ai offert un cadeau princier pour souligner mon attachement et notre pacte amoureux : l'occupation gratuite de mon appartement. Il te restait seulement les frais afférents à assumer. Je t'ai assuré que cela ne nous empêcherait pas de continuer à vivre pratiquement ensemble.

— Oui, je me souviens. Tu m'as alors dit que tu franchissais un pas énorme en te reconnaissant homosexuel à tes propres yeux et en plongeant dans une nouvelle vie avec un amant plus jeune que toi. Mais je ne crois pas que j'étais en mesure de m'opposer à ta volonté pour une simple raison : je craignais de te perdre!

— Comme la vie est mal faite, évalue Geoffroy. J'apprends des années plus tard ce que tu ressentais profondément quand nous avons vécu cette situation critique. J'apprécie ta franchise, surtout maintenant! Ça me permet de mieux juger ma vie et la qualité des relations que j'ai entretenues avec quelqu'un d'aussi proche que toi...

— Tant qu'à être franc, je t'avoue que je manquais de

confiance en moi. Après avoir vécu longtemps une grande insécurité sur les plans affectif et familial, je pense que j'ai développé, au cours de ces deux années, une dépendance affective à ton égard. Tu étais rassurant! Malgré ton égoïsme, tu étais très attentionné envers moi. Si tu y trouvais ton intérêt, je savais que je pouvais compter sur toi. C'est la raison pour laquelle je te rendais beaucoup de services en dehors de mon boulot. Tu étais la première personne fiable que je rencontrais, mais je manquais encore de maturité.

Geoffroy est troublé de constater qu'une rancune couve encore dans le cœur de Jude. Il décide de ne pas relever, pour l'instant, l'affirmation de Jude en ce qui a trait à son égoïsme, d'autant qu'il est assez d'accord avec lui.

— Je maintiens que c'était un changement de cap majeur pour moi, poursuit Geoffroy. Il m'était difficile d'aller plus loin. On ne peut demander à une tortue de courir le marathon... Et puis, ta déclaration d'amour, j'y croyais plus ou moins. J'ai interprété ta fugue comme un geste qui visait avant tout à te rassurer toi-même. Tu voulais obtenir la certitude que je tenais à toi et que je ne te laisserais pas tomber au moment de ta majorité légale. Je n'étais pas dupe de tes manœuvres. Tu te souviens que tu avais même tenté, sans succès, au cours des mois précédents, de m'aguicher avec des tenues et des poses suggestives?

— Bien sûr, mais ça n'a pas fonctionné. J'ai sous-estimé ta perspicacité et surestimé ma capacité de séduction... C'est à ce moment-là que j'ai décidé de te quitter pour te provoquer.

— Bonne stratégie, mon Jude! J'avais de la difficulté à me brancher. Tu t'es dit : « Égoïste comme il est, il va calculer tout ce qu'il peut perdre, si je m'en vais. » Ton

geste fut finalement le déclencheur de notre vie commune! Nous étions tous les deux en apprentissage, mais nous avons beaucoup appris depuis.

— Tu ne m'en veux pas trop, j'espère? J'ai peut-être exagéré un peu mes propos. J'ai caricaturé la situation pour te faire comprendre comment je me sentais à ce moment-là, mais notre relation a beaucoup évolué au cours des années suivantes... Nous en reparlerons une autre fois. Surtout, ne te juge pas trop sévèrement!

— Ne t'en fais pas mon beau! lance Geoffroy, d'un regard tendre et complice.

Il assure Jude qu'il pourra s'arranger pour retourner à sa suite par lui-même. Jude le quitte pour aller marcher au bord de la mer avec Sibeau, tout heureux de se dégourdir.

La mer de la fin de l'après-midi avait retrouvé le calme précédant le coucher du soleil. Geoffroy se demande ce qu'aurait été la vie de Jude, s'il était né ailleurs que dans HoMa. Que serait-il advenu de lui dans une famille bourgeoise d'Outremont comme la sienne, en lieu et place de la famille pauvre et éclatée où il a passé son enfance et son adolescence? Aurait-il eu plus de chances de s'en sortir dans un milieu favorisé? Aurait-il tout de même connu des problèmes de décrochage, de drogue et de délinquance? Aurait-il eu besoin d'un protecteur qui l'aurait pris en charge et accompagné? Ma rencontre avec lui a-t-elle eu des conséquences positives? Son homosexualité l'a-t-elle aidé ou gêné dans son développement personnel?

Autant de questions auxquelles Geoffroy n'a pas de réponses. Il conclut que si Jude n'a choisi ni l'endroit où il est né, ni sa famille, ni son orientation sexuelle, il a tout

de même pris la décision de poursuivre sa route avec lui, Geoffroy Pichon.

Une intuition le frappe. Il est porté à penser que les différences découlant de leurs classes sociales respectives et les affinités nées de leurs orientations sexuelles communes, soutenues par le destin, ont joué un rôle essentiel dans sa rencontre avec celui qui, depuis près de quinze ans, partage sa vie. A-t-il tissé avec Jude une relation qui vaut la peine d'être poursuivie? À cette étape de sa vie, Geoffroy se heurte à une autre question sans réponse. Il faudra bien qu'il en trouve une, et vite. Sa conversation avec Jude va l'aider à en découvrir une.

Un couple bancal

A partir du moment où Jude et Geoffroy deviennent amants s'ouvre une période de deux années relativement calmes dans leur relation comme dans leur vie. Après la fugue de Jude, le début rocambolesque de leur vie conjugale coïncide avec son anniversaire, au milieu de novembre 1989. Geoffroy avait organisé un souper dans un restaurant chinois de l'est de Montréal. Il avait invité la mère et les frères de Jude ainsi que quelques employés de l'entreprise, qui étaient proches d'eux. Au retour du couple à l'appartement de Geoffroy, ce dernier lui avait offert, comme cadeau d'anniversaire, un voyage à Cuba en sa compagnie, au moment où la situation leur permettrait de quitter l'entreprise pour une quinzaine de jours. Il avait écrit sur la carte de voeux les mots suivants : « J'espère que tu ne regrettes pas ta décision de poursuivre ta route avec moi! De ton amant à son aimant... »

Les six mois suivants sont consacrés en bonne partie à la rénovation des dix logements de l'immeuble et à l'installation dans leurs appartements respectifs. Pendant les travaux, ils continuent d'habiter le trois pièces et demie de Geoffroy. Le couple s'est rapidement senti à l'étroit dans cet espace qui servait également de lieu de travail. Geoffroy a finalement loué, plus tôt que prévu, un petit local commercial sur la rue

Ontario pour y installer les bureaux de son entreprise.

Geoffroy et Jude travaillent très fort pendant cette période. Ils développent une complicité nouvelle. Leurs temps libres sont consacrés, pour la plupart, à la décoration et à l'achat de nouveaux meubles pour leurs condos respectifs.

L'autre grand chantier de leur nouvelle vie va moins rondement. Ils ont de la difficulté à trouver l'harmonie et le confort dans leurs relations sexuelles. Ce n'est pas le nirvana! Geoffroy constate qu'il répète avec Jude le *modus operandi* vécu avec Madeleine. Jude a le sentiment de faire affaire avec un client : il doit satisfaire tous les caprices de Geoffroy, sans le retour d'ascenseur qu'un amant espère normalement de son partenaire.

Diplomatiquement, il attribue la situation à l'inexpérience de Geoffroy. Ce dernier éprouve de la difficulté à apprivoiser son jeune amant dont les attributs virils dépassent tout ce qu'il avait pu imaginer dans ses fantasmes. Il ressent de la gêne et de l'inconfort à l'idée d'exciter oralement les parties sexuelles de son partenaire. Son blocage limite beaucoup l'étendue de ses ébats avec celui qui l'attire toujours très fortement. Jude accepte de se contenter de ce que Geoffroy peut lui offrir. Quand Geoffroy décide de consulter une psychologue d'Outremont pour l'aider à faire le point sur sa vie sexuelle, Jude est surpris et soulagé de sa décision, tout en espérant qu'elle donne des résultats.

En mai, les travaux de rénovation sont terminés. Geoffroy et Jude s'installent chacun chez eux. Jude se sent privilégié de vivre dans un tel luxe, lui qui a grandi dans un milieu plus que modeste, comme celui du quartier qui s'étend autour de chez lui. Leur immeuble lui semble une perle dans une mer de délabrement, comme deux mondes déconnectés.

Dans son appartement de trois chambres, Geoffroy profite enfin de plus d'espace. Le chantier s'avère une réussite sur tous les plans. L'agente immobilière a déjà réussi à vendre six condos et les deux autres logements pourraient être mis en location.

Pendant toute cette période d'effervescence, ils ont réussi le tour de force de maintenir le contact bimensuel avec Mathieu. L'enfant a un plaisir fou à suivre son père sur le chantier. Il possède son propre casque protecteur qui a autant d'importance à ses yeux que son petit coffre d'outils personnel.

L'enfant se développe admirablement sur tous les plans. Ses professeurs le qualifient de brillant et curieux. À sa demande, sa mère l'avait inscrit à des cours de ballet dans une académie réputée d'Outremont. À cette époque, Geoffroy avait montré de la réticence devant la décision de Madeleine. Il trouvait que cette discipline convenait mieux aux filles. Il craignait que son fils ne subisse la raillerie de ses camarades qui l'affubleraient inmanquablement du qualificatif de *tapette*. Les cours de danse ont insufflé à son corps juvénile une élégance noble, rare pour un enfant dans la préadolescence. Mathieu a de la classe, au grand plaisir de Geoffroy qui espère secrètement que son fils soit normal sur le plan sexuel.

Christine, sa fille aînée, démontre autant de facilité en classe que son frère Mathieu. Se rapprocher d'elle ne sera pas facile : elle résiste à toutes les tentatives de son père et lui en veut toujours de les avoir abandonnés. Son développement physique, appuyé par un entraînement sportif régulier, lui donne à treize ans l'apparence d'une jeune fille de seize ans, l'âge de Jude lorsqu'il l'a connu, pensait-il, non sans ressentir une certaine culpabilité.

Sa deuxième fille, Marie-Laure, âgée de onze ans, éprouve quant à elle des difficultés d'apprentissage. Madeleine lui a confié récemment que son cas était en cours d'évaluation et qu'une décision serait prise avant la prochaine rentrée scolaire. Elle constate depuis plusieurs mois qu'elle est de plus en plus agressive envers elle. L'adolescence, déjà? Elle s'isole dans sa chambre et refuse d'effectuer ses travaux scolaires à la maison. Madeleine demande à Geoffroy de l'aider à se sortir de cette mauvaise passe.

Entre temps, Geoffroy amorce ses séances de consultation avec sa psychologue, une femme mature qui a élevé trois enfants tout en menant sa carrière. Même si c'est sa décision à lui, il est mal à l'aise de s'asseoir devant une étrangère pour parler de lui. C'est la première fois de sa vie qu'il prend le temps de se regarder en face. Ce besoin de fouiller dans son passé l'inquiète. Il se demande s'il est bon de remuer les eaux dormantes. Il finit par se convaincre que son initiative ne peut qu'être bénéfique pour lui et ses proches et il décide de s'investir dans sa démarche.

Quelles familles!

À la fin de la soirée d'une chaude journée du mois de juillet, une mauvaise nouvelle entraîne des conséquences inattendues pour Jude et Geoffroy. Jude accourt en pleurant au condo de Geoffroy. Il vient de recevoir un appel de l'hôpital Notre-Dame. Sa mère a été admise d'urgence, à la suite d'une embolie pulmonaire. Elle est hors de danger, mais devra séjourner une quinzaine de jours à l'hôpital. Jude doit donc assumer la responsabilité de ses deux jeunes frères, Tommy, quinze ans et demi, et Benjamin, treize ans et demi.

Geoffroy a vite saisi que Jude, dépassé, a besoin de son soutien inconditionnel. Étant donné que son condo est plus vaste, il lui semble plus naturel d'offrir d'héberger les deux frères de Jude dans deux des trois chambres de son appartement. Malgré les frustrations occasionnées par cette cohabitation temporaire, il apprécie l'occasion de mieux connaître ses deux frères. Cet arrangement permet également aux deux adolescents de conserver une apparence de vie normale. La proximité du condo de Geoffroy de l'appartement de la mère de Jude permet aux deux frères de se rendre à pied à leur camp de jour estival et de maintenir

le contact avec leurs amis. Cette cohabitation fait l'affaire de tout le monde, sauf de Tommy qui confie ses réticences à Jude.

Tommy est à l'opposé de Jude à tous les points de vue : costaud, musclé, blond aux yeux bleus et les cheveux en brosse. C'est un jeune homme terre-à-terre, qui étudie au secondaire pour devenir mécanicien. Le travail manuel le passionne. Geoffroy préférerait de beaucoup Jude, à cet âge. Il est tout de même inquiet de l'attrance que le jeune homme exerce sur lui. Heureusement que Tommy, fruste, prétentieux, tiède et vantard, n'est pas son genre. « De la graine de macho! », trouve-t-il. Quant à Benjamin, il a tout d'un nerd : physique frêle, visage anguleux, lecteur fervent, distrait, lunettes épaisses. Sa sensibilité et son humour le rendent sympathique. « De la graine d'intello! », tranche Geoffroy.

Tommy épie discrètement le comportement de Geoffroy. Ce dernier constate que le jeune homme, conscient de ses attraits, déploie des efforts pour attirer son attention. Geoffroy est mal à l'aise et s'en confie à Jude. Tous les deux pensent que Tommy entretient de forts doutes en ce qui a trait à leur relation homosexuelle. Ils en viennent à la conclusion que le jeune homme a besoin d'une leçon de vie particulière dont Jude se charge.

À la première occasion, à son retour du camp de jour, Jude invite Tommy, surpris de la gentillesse de son grand frère, à souper dans un restaurant de la rue Ontario. Pendant ce temps, Geoffroy invite Benjamin à manger des hamburgers au resto du coin.

Jude décide d'attaquer le sujet sans trop de détours :

— L'autre soir, je t'ai demandé pourquoi tu ne voulais pas rester chez Geoffroy. Tu ne m'as pas répondu. Ta façon de me regarder laissait entendre que tu n'étais pas naïf en ce qui concerne ma relation avec Geoffroy. T'avais quoi en tête à ce moment-là?

Tommy ne répond pas. Il est mal à l'aise et n'ose pas confronter le regard de Jude.

— Je te demande d'être franc avec moi, Tommy! Tu sais que tu peux me faire confiance. Nous avons toujours eu une bonne relation tous les deux...

— J'avais peur de me retrouver seul avec lui dans son appartement, finit-il par répondre.

— De quoi avais-tu peur?

— Qu'il me demande de faire des choses avec lui...

— Des choses?

— Genre sexuel, répond Tommy, gêné de prononcer le mot.

— Ça t'est déjà arrivé ce genre de choses?

— Non, mais j'ai des copains à qui c'est arrivé...

— Des jeunes de ton âge?

— Oui, avec des hommes qui leur donnaient de l'argent et des cadeaux...

— Des amis à toi?

— Des amis de ma gang de chums...

— Où ça se passait ces rencontres avec ces hommes?

— Dans des parcs, des autos, des terrains abandonnés... des fois chez eux.

— Ils faisaient quoi avec ces hommes? poursuit Jude, étonné des confidences de Tommy.

Jude réalise qu'il n'aurait pas dû se surprendre. Il se remémore ses expériences auprès de ce genre d'hommes de tous âges, qui paient pour assouvir leurs besoins sexuels.

— Ils leur faisaient des faveurs...

— Comme quoi? insiste Jude.

Tommy imite le genre de faveurs auxquelles il fait référence. Il approche de sa bouche son pouce et son index formant un rond. Il pointe son majeur sur son postérieur.

Jude conclut que Tommy fait référence aux demandes habituelles de ces hommes : les gâteries buccales et la sodomie.

— Je comprends, Tommy. Tu n'as pas besoin d'aller plus loin... Mais as-tu peur que Geoffroy te demande ce genre de faveurs?

— Je ne le connais pas tellement... répond Tommy, inconfortable.

— Pourquoi alors crains-tu qu'il te demande de faire des choses avec lui?

— Un feeling...

— Ce n'est pas très concret!

— Sa façon de me regarder...

— Comment te regarde-t-il?

— Comme s'il me déshabillait avec ses yeux...

— Ouais! Supposons qu'il te déshabille du regard, ça te fait quoi à toi?

— Rien! avoue Tommy, gêné par l'interrogatoire de son grand frère.

— T'a-t-il déjà demandé quelque chose dans le genre sexuel?

— Non, jamais, avoue Tommy.

— Alors, sois franc avec moi, comme c'est le cas jusqu'à maintenant. Pourquoi fais-tu des efforts pour l'attirer avec des manières provocantes?

— Moi? Je ne fais pas ça. Ce n'est pas mon genre, répond Tommy, choqué par la question de Jude.

— Tu n'as pas de raison d'être agressif, si ce n'est pas le cas.

— Ce qui me choque, c'est que tu crois que je suis capable d'agir de cette façon envers lui...

— Geoffroy se trompe alors, en croyant que c'est ce que tu fais?

— Je te l'ai dit. Ce n'est pas mon genre...

— C'est quoi ton genre?

— J'aime les filles! affirme catégoriquement Tommy.

— J’ai connu des jeunes hommes de ton âge qui aimaient les filles, comme tu dis. Ça ne les empêchait pas de travailler comme danseurs dans des clubs pour les homosexuels et même d’accorder certaines faveurs aux clients les plus payants.

Tommy est désorienté. Il n’a ni le goût ni l’énergie de continuer cette conversation imprévue. C’est la première fois que son frère parle de ces choses-là avec lui. Il exprime le besoin de prendre l’air. Jude règle l’addition. Rendus à la hauteur du parc Hochelaga, ils conviennent de s’y arrêter pour profiter de la superbe soirée d’été. Il est déjà vingt et une heures. Jude lui accorde un long répit avant de reprendre la conversation.

— T’es d’accord qu’un garçon peut être aux filles, comme tu dis, et faire des choses sexuelles avec des hommes, même si ce n’est pas son genre?

— Oui, répond Tommy, en meilleur contrôle de ses émotions.

— Ça aurait pu t’arriver à toi aussi. Je ne dis pas que c’est le cas, mais ça pourrait être le cas? questionne Jude, avec douceur, en entourant fraternellement ses épaules.

— Peut-être...

— Tu peux me faire confiance. Tout ce que nous discutons ensemble va rester entre nous. Je te le jure sur la tête de notre mère et tu sais que c’est la personne la plus importante de ma vie. Je n’en parlerai même pas à Geoffroy, même s’il me torture... assure Jude, en riant de bon cœur.

— Je pense que tu vas me comprendre, Jude! J’avais besoin d’argent. C’était la seule façon rapide de me faire

quelques piastres. Maman fait ce qu’elle peut et nous sommes pauvres...

— Oui, je comprends... C’est arrivé plusieurs fois? Et maintenant?

— Ça m’arrive encore de temps en temps, admet Tommy.

— Si je saisis bien, tu aimes les filles et tu consens des faveurs sexuelles à des hommes pour te payer ce que notre mère ne peut te donner. Est-ce possible que ce soit ce que tu as tenté de faire avec Geoffroy en le provoquant?

— Peut-être, sans m’en rendre compte!

— Tu t’es peut-être dit : « Probablement que Jude a fait des faveurs sexuelles à Geoffroy pour être gâté comme il est. Ça pourrait peut-être marcher avec moi aussi... »

— J’y ai pensé, c’est vrai, Mais c’est plus un jeu qu’autre chose.

— Et si Geoffroy t’avait donné rendez-vous secrètement pour faire ce genre de choses, y serais-tu allé?

— Tu sais bien que non, Jude!

— Là-dessus, je te donne le bénéfice du doute. Mais j’ai quelque chose d’important à te dire.

— Il commence à se faire tard! Geoffroy va être inquiet...

— Finissons d’abord ce qu’on a commencé. Tes agissements à l’égard de Geoffroy nous agacent tous les deux. J’aimerais que tu me promettes d’arrêter tes attitudes

provocatrices envers lui.

— Je m'en excuse sincèrement. Ce n'était pas mon intention, Jude.

— Et tu arrêtes de faire des choses sexuelles avec les hommes. Si tu as besoin d'argent, viens me voir. Maintenant, tu m'écoutes très attentivement.

— Je t'écoute, Jude.

— Geoffroy et moi sommes amants depuis mon dix-huitième anniversaire de naissance. Geoffroy n'a jamais exigé de faveurs sexuelles de ma part pour s'occuper de moi avant mes dix-huit ans. Il m'a aidé comme un gentleman. Juste avant mon anniversaire, je lui ai déclaré mon amour. Nous ne vivons pas ensemble, mais nous formons un couple. Voilà! Comment te sens-tu par rapport à ça?

— Tu es libre de faire ce que tu veux, Jude. Je n'ai rien à dire là-dessus.

— Je sais que je suis libre. Mais tu évites de me répondre! Je t'ai demandé ce que tu ressens.

— Ça me fait drôle! Ce n'est pas mon trip! Mais ça ne me concerne pas directement. Je vais m'habituer à te voir de cette façon. C'est tout...

— C'est plus honnête et plus clair. Je t'aime quand même, mon petit frère! conclut Jude, en l'embrassant sur le front.

Le lendemain, lors d'une visite à sa mère, le personnel infirmier informe Jude que l'hospitalisation durera plus longtemps que prévu. La nouvelle leur cause des problèmes à Geoffroy et à lui. Geoffroy a promis à Madeleine de

s'occuper des enfants pendant tout le mois d'août. C'est la première fois, depuis leur séparation, qu'elle lui demande quelque chose. Il n'est pas question qu'il déroge à son engagement. Jude et Geoffroy réalisent que cette situation représente une belle occasion pour créer un lien entre leurs deux familles. Après tout, il y a assez d'espace dans les deux condos pour loger confortablement les cinq enfants.

Le premier contact est assez chaotique. Au début, les deux familles refusent de se mêler. Chaque clan se tient serré. Seul Mathieu navigue entre les deux, habitué à rencontrer Jude régulièrement. Le désir des enfants de profiter du beau temps du commencement du mois d'août amène Geoffroy à suggérer une marche en direction du marché Maisonneuve.

La petite bande se met en branle dans un ordre qui reflète l'état d'esprit du moment : Marie-Laure et Mathieu avec leur père, Jude entouré de ses deux frères, et Christine à la traîne derrière. Petit à petit, des liens se dessinent tout naturellement entre les enfants. Tommy est le premier à casser la glace. Il tente, auprès de Christine, une approche qui est d'autant mieux accueillie par la jeune fille que celle-ci ne tient vraiment pas à se tenir près de son père. Elle rejoint le clan de Jude. Le contraste entre elle et Tommy attire l'attention. Christine a les cheveux noirs et le teint bronzé, alors que le jeune homme a les cheveux blond platiné et le teint pâle. Ils parlent de leurs musiques préférées et de leurs projets pour l'été. Tommy est très volubile, mais Christine est encore réservée.

Encouragé par l'exemple de son grand frère, Benjamin tente un rapprochement avec Marie-Laure qui résiste à la manœuvre du jeune homme et préfère rester avec son père. Benjamin n'insiste pas. Marie-Laure demande à Geoffroy d'entrer dans une librairie pour jeter un coup d'œil sur les

albums de bandes dessinées. Pendant que le reste de la bande s'assoit sur un banc de la promenade Ontario, Benjamin en profite pour rejoindre Marie-Laure. Il lui parle d'abondance des albums qu'il a déjà lus et lui en suggère deux qui, croit-il, devraient lui plaire. Geoffroy achète les deux albums et offre à Benjamin le dernier Astérix qui manque à sa collection.

Benjamin et Marie-Laure poursuivent leur marche l'un à côté de l'autre, en compagnie de Geoffroy. Ils forment un couple très assorti, malgré leurs différences apparentes. Benjamin est blond indéfini, maigrelet et fragile, alors que Marie-Laure est brune, costarde et grassouillette. Les deux sont en pleine transformation physique. Ils n'ont visiblement pas bénéficié de la faveur des dieux qui ont été très généreux avec Tommy et Christine. Ils vont bien ensemble.

Quant à Mathieu, il partage son attention entre Geoffroy et Jude qui lui consacrent une présence constante et chaleureuse, conscients qu'à neuf ans, il ne s'intègre pas naturellement aux quatre autres. Il a l'air d'un petit prince gracieux à la recherche de son royaume!

Après une marche de quelques heures, le retour à la maison est bienvenu. Une atmosphère de bonne entente règne. Geoffroy décide d'aborder la répartition des places pour le coucher. Les bagages des enfants ne sont pas encore défaits. Geoffroy a son idée, mais compte tenu des liens qui se sont forgés au cours de l'après-midi, il désire les consulter : Marie-Laure ne veut absolument pas coucher avec sa sœur et Tommy se sent autorisé à faire de même avec Benjamin; Mathieu, quant à lui, désire coucher seul.

Jude exprime le désir de discuter en aparté avec Geoffroy. Il l'entraîne à la cuisine. À la suggestion qu'ils pourraient partager la même chambre, celle de Geoffroy, alors que ses

frères coucheraient dans son condo, Geoffroy est réticent. Il craint de brusquer ses enfants mis devant le fait accompli de leur vie de couple. Jude rétorque qu'il vaut mieux être franc avec eux que d'alimenter leurs doutes. Geoffroy n'est pas d'accord avec la suggestion de Jude. Il juge qu'il est trop tôt et qu'il est très facile de s'organiser autrement. Son ton est catégorique et sa décision est sans appel. Jude est déçu, mais il cède et ils s'entendent sur la répartition des places.

De retour au salon, Geoffroy assigne la place où chacun passera la nuit.

Les jours suivants, la vie s'organise. Christine et Tommy pratiquent plusieurs activités ensemble, dont la natation qui les amène à fréquenter régulièrement la piscine municipale. Benjamin et Marie-Laure se sont découvert une passion commune : la botanique. Ils se rendent souvent à pied au jardin botanique et au parc Maisonneuve. Mathieu passe beaucoup de temps avec Jude qui tient à garder un œil sur lui.

Plusieurs sorties de groupe sont consacrées au cinéma. Jude et les enfants ont ainsi l'occasion de visionner les principaux films à succès de l'année 1989 : Retour vers le futur 2, Batman, Indiana Jones et la dernière croisade. Le jeu de quilles est également très apprécié. Les repas se prennent ensemble et, sous la direction de Jude, chacun est mis à contribution. Faire le marché est devenue une activité de groupe très populaire.

À quelques reprises, Geoffroy se joint aux activités du groupe. Il n'est pas toujours disponible, parce qu'il doit travailler un peu plus pour compenser l'absence de Jude au bureau. Ce dernier a pris congé pour veiller au bon déroulement de la vie commune, au respect des engagements

de chacun et au contrôle des allées et venues de tout ce petit monde sous sa responsabilité.

Après quinze jours de cette vie trépidante, le séjour de la mère de Jude à l'hôpital est sur le point de se terminer. Les membres de la petite bande sont à la fois heureux et déçus de la nouvelle. Chacun anticipe la perte de cette atmosphère de colonie de vacances, qui a réuni les deux familles pendant deux semaines. Jude et Geoffroy ressentent le besoin de souligner le dénouement de cette belle aventure par un souper festif.

Le lendemain soir, tout le monde est réuni autour de la grande table de la cuisine pour le souper d'adieu. Christine et Tommy ont acheté un repas chinois : pâtés impériaux, côtes levées, riz, chow mein, poulet aux ananas. La joie d'être réunis une dernière fois accompagne le chagrin causé par la fin d'une vie commune. Christine remet à Jude, au nom des enfants des deux familles, un petit cadeau pour le remercier de son dévouement au cours des deux dernières semaines. Il reçoit, avec émotion, une montre de poche et un petit calepin noir qui lui serviront, précise-t-elle, « à s'assurer que tout le monde revient à la maison à l'heure prévue. Nous espérons qu'ils servent le plus souvent possible! »

La vie stagnante

Le départ de Tommy et Benjamin laisse Christine, Marie-Laure et Mathieu seuls avec leur père. Pendant que, cette fois, Jude reprend son travail, Geoffroy se voit obligé, pour la première fois de sa vie, de vivre quotidiennement avec ses deux filles. Il s'aperçoit très rapidement qu'il ne les connaît pas : il a toujours été un père absent. Il n'est pas en mesure de comprendre leurs besoins. Il est tout aussi désarmé par leurs comportements. L'hostilité de Christine devant ses efforts pour établir le contact lui échappe totalement. Il n'arrive pas non plus à s'expliquer les sautes d'humeur de Marie-Laure. Tout est à faire et il n'est pas certain d'avoir ce qu'il faut pour y arriver. Avec Mathieu, tout lui semble plus simple : il connaît son mode d'emploi. C'est le seul qui a bénéficié d'un peu de présence et d'attention de sa part. Pour compliquer les choses, les deux filles ressentent une profonde méfiance envers lui.

Les questions de ses filles reflètent plus particulièrement leurs soupçons concernant sa relation avec Jude. Christine veut connaître les causes qui ont mené ses parents à la séparation. Elle tente de savoir quand et comment Jude est arrivé dans la vie de son père. Geoffroy répond par une

vérité partielle : il a connu Jude plusieurs mois après son déménagement dans HoMa. Il explique la façon dont il a été amené à aider le jeune homme à se sortir de ses problèmes, à la demande insistante de sa mère. Mais là s'arrête son honnêteté. Il prétend que sa relation avec Jude est équivalente à celle d'un grand frère avec son cadet. Jude a sa vie, son condo, son travail et sa famille. Avec le temps, ils sont devenus des amis qui s'entraident dans des circonstances particulières. Il se sent incapable d'aller plus loin. Il aimerait leur confier la véritable nature de ses rapports avec Jude, mais il est porté à croire que la révélation de son homosexualité détruirait à jamais sa relation avec ses deux filles.

Au retour de vacances de son ex-femme, Geoffroy est soulagé par le départ de Christine et Marie-Laure. Il a trouvé le temps long au cours des deux dernières semaines. Il est déçu de l'attitude des filles à son égard. Rien n'a pu compenser son absence auprès des filles. La présence de Jude lui a manqué, mais c'était le prix à payer pour faire comprendre à ses deux filles que leur père vit une relation amicale avec lui. Christine et Marie-Laure ont-elles été dupes? Il n'a pas de réponse claire, mais il imagine que oui... Il a besoin d'y croire pour l'instant.

Les affaires de Geoffroy sont florissantes en cette fin d'année 1989 où le monde est en train de basculer : chute du mur de Berlin, massacre de la place Tian'anmen à Beijing, glasnost et perestroïka à Moscou. Le besoin de liberté s'affirme dans des pays où il a été étouffé depuis des lustres. Le SIDA, la peste gaïe, fait des milliers de morts dans son sillage.

Geoffroy se sent interpellé par cet univers en transformation. Il ne peut s'empêcher d'établir un lien avec sa propre vie. Est-il un homme libre? Combien de temps

encore les murs et les balises de sa situation actuelle vont-ils tenir? Il se plonge corps et âme dans le travail. Son entreprise représente la seule réalité qu'il est en mesure de contrôler dans cette période de son existence. Il y consacre l'essentiel de ses énergies.

Ses rencontres avec la psychologue le laissent sur son appétit. Il a le sentiment que les résultats sont mitigés. Il lui raconte sa vie depuis des mois. Elle pose des questions de temps en temps. Elle l'interroge sur ses rêves, ses craintes, ses besoins sexuels, ses relations avec Jude, ses enfants, son ex-femme et ses parents, sans obtenir de résultats concrets. Il laisse tomber ces séances d'investigation devenues inconfortables et improductives pour lui. Geoffroy n'a pas le goût de continuer à fouiller. Il ne se trouve pas doué pour l'introspection. Il ressent confusément la peur des résultats et les conséquences qui en découleraient.

La thérapie lui a quand même permis de prendre conscience de certaines réalités le concernant. La plus importante, c'est sa difficulté d'avoir des rapports satisfaisants avec l'autre, tant sur le plan familial que sur le plan sexuel. Il est conscient que ses liens ne traversent pas les frontières, qu'il stagne en périphérie de la réalité de l'autre. Il ne se sent pas capable de poser les gestes adéquats pour établir une relation confortable. Son attitude est habituellement ressentie comme de l'égoïsme, voire de l'égoïsme. Il en vient à conclure que des blocages personnels paralysent sa capacité de s'investir dans une véritable relation.

Geoffroy prend conscience également que la difficulté à accepter son homosexualité est essentiellement en lien avec la crainte de la réprobation générale et du rejet par sa famille. Sur ce plan, il n'est pas très fier de lui. Il n'a pas eu le courage d'aborder de front, avec la psychologue, son

attirance sexuelle envers les jeunes hommes mineurs. D'une manière confuse, il réalise qu'il faudra bien y faire face un jour ou l'autre.

Sa relation avec Jude n'a pas beaucoup évolué au cours des années suivantes. Leurs relations sexuelles sont demeurées plus ou moins satisfaisantes. Geoffroy se sent toujours incapable de prendre les devants et surtout de poser les gestes nécessaires pour prodiguer à Jude la tendresse et la satisfaction auxquelles il aspire depuis le début. Leur vie commune se déroule sous le signe de l'intérêt, chacun y trouvant suffisamment de bénéfices pour la poursuivre.

Pendant ces années, Geoffroy continue à jeter son dévolu sur le travail. Il est valorisé par l'expansion continue de son entreprise. Il a transformé un deuxième et puis un troisième immeuble en condo. Sa vie familiale stagne.

Geoffroy n'a pas revu ses filles qui ont toujours répondu par la négative à ses invitations à passer du temps avec lui. Il soupçonne que Tommy a probablement informé sa fille Christine, au cours des semaines qu'ils ont passées ensemble, du lien particulier entre lui et Jude. Il a quand même appris par Mathieu que Marie-Laure a été intégrée avec succès dans un groupe composé d'élèves en difficulté d'apprentissage et que Christine a l'intention de faire des études en droit après son cours collégial.

Mathieu continue à rendre visite à son père tous les quinze jours, au grand bonheur de Jude. Ce dernier persiste à s'occuper régulièrement du garçon. Il est aussi très présent auprès de ses deux frères. Tommy a terminé son cours de mécanique et a trouvé un emploi dans une grosse compagnie de transport routier. Il fréquente une jeune fille qui, selon ses dires, ressemble à Christine. Benjamin poursuit brillamment

son cours secondaire. Il a l'intention de poursuivre des études universitaires en botanique. Il rend fréquemment visite à Jude et de temps en temps, il passe la fin de semaine à son condo. Leur mère n'a pas connu d'autres ennuis de santé. Elle peut aussi compter sur l'aide de Tommy qui lui verse une pension.

À l'instar de ses frères, Jude a décidé de retourner aux études. Il s'est inscrit à l'éducation permanente et a terminé son secondaire en un temps record. Il est rassuré de constater qu'il possède les qualités et le talent suffisants pour entreprendre un diplôme en administration des affaires au cégep. Sa relation avec Geoffroy est relativement satisfaisante, sauf sur le plan sexuel. Il est déterminé à tout faire pour subvenir lui-même à ses besoins en cas de rupture toujours possible. Pour mettre la chance de son côté, il se rend de plus en plus indispensable dans la gestion de l'entreprise. Geoffroy, pour se déculpabiliser de ne pas être à la hauteur des attentes de Jude, le soutient dans la poursuite de ses objectifs. Pendant les heures de bureau, il lui permet de suivre certains cours, de réaliser ses travaux et d'étudier lors des périodes intensives d'examen. Jude en est conscient, mais il décide d'en profiter.

La mystérieuse attraction

Au printemps de 1992, Geoffroy a l'opportunité d'acheter l'appartement situé en face du sien et dont le propriétaire doit se défaire. Il décide de le mettre en location pour occupation immédiate. Il publie une petite annonce dans le journal. Les réponses sont nombreuses, mais aucun des intéressés n'est en mesure de l'occuper immédiatement. Après quelques semaines, il reçoit un appel d'un homme à qui il fixe un rendez-vous le lendemain à la fin de l'après-midi, au bureau de l'entreprise sur la rue Ontario.

L'absence de Jude, pris par ses études, amène Geoffroy à arriver au bureau vers seize heures trente. À dix-sept heures, un homme dans la mi-trentaine entre dans le local. Geoffroy se présente à titre de propriétaire. L'homme l'informe qu'il vient de divorcer et qu'il est à la recherche d'un logement. Il est disposé à l'occuper dans les plus brefs délais. Il se nomme David Cohen.

Geoffroy est fasciné par la personnalité transcendante et inclassable de cet homme qui a presque le même âge que lui. Il l'invite à le suivre pour la visite de l'appartement. En cours

de route, il est à même de constater l'allure majestueuse de l'homme et sa très grande taille. Il porte un jeans, des bottes hautes et un manteau noir assorti d'un long foulard rouge enroulé autour de son cou.

Arrivé sur les lieux, Geoffroy l'informe que l'appartement à louer est situé en face du sien. Au cours de la visite du logement qui semble répondre aux attentes de l'homme, Geoffroy a l'occasion de l'observer à la dérobée. En le regardant de plus près, il remarque chez l'homme un étonnant air de jeunesse. Quelques caractéristiques l'impressionnent particulièrement : le visage long, le menton carré, le nez droit, les pommettes saillantes, les lèvres pulpeuses et les yeux ensorcelants. Tout le magnétisme de sa personne l'envoûte. Il envie cet homme dont tout l'être dégage un vent de liberté vivifiant.

L'homme manifeste son intérêt pour le condo, à condition qu'il soit meublé. Ils s'entendent sur le prix de location et sur le délai nécessaire pour franchir les étapes à venir : les vérifications d'usage, la signature du bail, l'achat de meubles, les travaux de préparation du condo et l'emménagement.

En quittant Geoffroy, l'homme s'adresse à lui avec un sourire charmeur et lui demande : « Je vous en prie ! À l'avenir, appelez-moi Shanghai... »

Les vérifications habituelles effectuées par Geoffroy le lendemain sont positives. Elles indiquent que David-Shanghai respecte ses engagements financiers et n'utilise pas beaucoup sa carte de crédit. Il rembourse régulièrement un prêt personnel de vingt mille dollars. Le propriétaire actuel confirme qu'il n'a jamais eu de problèmes pour le paiement du loyer et qu'il n'a jamais reçu de plaintes des autres

locataires sur son comportement. La commission scolaire confirme son emploi, à titre de responsable des services d'impression et de photocopie d'une école secondaire de HoMa. Ces informations laissent Geoffroy sur son appétit en ce qui concerne la vie de cet homme fraîchement divorcé. Si le propriétaire qu'il est possède suffisamment de détails, le travailleur social en aurait recueilli davantage.

Muni de ces renseignements, Geoffroy communique avec Shanghai pour l'informer qu'il est disposé à lui louer l'appartement. Ils s'entendent pour signer le bail le samedi suivant, vers quinze heures, au condo de Geoffroy. Cette fois-ci, contrairement à leurs habitudes, il n'a pas l'intention de rencontrer Shanghai en la présence de Jude. Ce dernier, qui a un talent particulier pour ressentir l'honnêteté et la bonne foi des gens sur la base d'une brève observation, exprime sa frustration et l'avertit de ne pas se plaindre s'il éprouve des problèmes par la suite. Il voudrait comprendre ce qui amène Geoffroy à l'écarter et il craint que son attitude inhabituelle ne cache des motifs qui n'ont rien à voir avec les affaires. Il est d'autant plus inquiet que Geoffroy n'a encore partagé aucune information sur le nouveau locataire.

Au moment de la signature du bail, Geoffroy tente d'en savoir davantage, sans trop de succès, sur la vie de celui qu'il a accueilli en l'appelant « Monsieur Shanghai ». Il s'est senti un peu ridicule, mais il était incapable de s'adresser à lui en utilisant seulement l'alias d'une personne qu'il ne connaissait ni d'Ève, ni d'Adam. Geoffroy est de nouveau envoûté par sa présence. Il remarque des détails de son visage, qui lui ont échappé lors de leur première rencontre : une moustache fine et rare annonce une pilosité peu abondante, des mains délicates aux doigts effilés, comme ceux des grands interprètes de Chopin dont il a la chevelure

en boucles désordonnées.

Leurs échanges se limitent à l'objet de leur rencontre. Geoffroy ressent chez Shanghai une certaine retenue, voire une distance excessive. Il n'ose pas lui demander l'origine de son pseudonyme, par crainte de franchir le seuil de la relation normale entre un propriétaire et son locataire. Toutefois, il se sent autorisé à lui demander combien de personnes occuperont le condo. Shanghai répond d'une manière évasive, indiquant qu'il sera le seul occupant, mais il peut arriver qu'il reçoive de la visite de temps en temps.

Geoffroy l'entretient sur son entreprise et ses affaires. Il lui explique que l'appartement qu'il vient de louer, comme les autres condos de l'immeuble, était un logement délabré que son entreprise a transformé, il y a quelques années. Shanghai se montre admiratif devant les résultats obtenus et la qualité des travaux effectués. Il explique à Geoffroy qu'un de ses talents naturels consiste à dessiner des plans pour la transformation de logements. Geoffroy lui promet de s'en souvenir si son entreprise a des besoins en ce sens.

Une semaine plus tard, Shanghai s'installe dans le condo. Geoffroy est à même de constater que le petit camion de location ne transporte pas grand-chose : une dizaine de boîtes, des vêtements, quelques chaudrons et une chaîne stéréo. Quelques heures plus tard, Shanghai revient avec un chargement de vieux meubles. Geoffroy se remémore son emménagement dans les mêmes circonstances, où il a dû repartir à zéro sur toute la ligne, n'emportant de son ancienne vie que ses vêtements.

Les mois qui suivent lui permettent de glaner quelques informations additionnelles sur les occupations de son nouveau locataire. Il constate que pendant la semaine,

l'existence de Shanghai est centrée sur le travail. De retour à la maison, il sort très rarement au cours de la soirée. Ses fins de semaine semblent plus actives. Il lui arrive fréquemment de ne pas revenir chez lui le vendredi après son travail. Geoffroy s'est rendu compte, à quelques reprises, qu'il rentrait habituellement seul le samedi, très tôt au début de la matinée, et qu'il repartait au cours de l'après-midi. Il revenait probablement très tard, à une heure où Geoffroy était déjà couché. Le dimanche, il remarquait que Shanghai n'était pas seul dans son condo, sans qu'il puisse être en mesure de savoir qui était en sa compagnie. Les rideaux des fenêtres de la façade étaient presque toujours tirés.

À quelques reprises, lorsqu'il s'est présenté chez Shanghai pour le paiement du loyer mensuel, Geoffroy a aperçu un jeune homme, le torse nu, le regard dépressif, attablé dans la cuisine en train de prendre un café. À un autre moment, il fut surpris de voir d'abord le dos d'une jeune femme qui se révéla ensuite être un jeune homme très efféminé. La présence encore visible de maquillage sur son visage avait surpris Geoffroy. Il était surtout étonné que Shanghai fasse montre d'une telle liberté face à ses relations sentimentales. Il n'osait pas se l'avouer, mais il l'enviait.

Lors des chaudes journées de juillet, le système d'air conditionné du condo de Shanghai cessa de fonctionner. Geoffroy se rendit donc chez lui et passa plusieurs heures pour tenter de trouver la cause de la panne. Il s'aperçut qu'une des chambres avait été transformée en atelier. Il en conclut que c'est dans cette pièce que les meubles antiques, transportés au cours du déménagement, étaient restaurés. Certains étaient transformés avec des motifs d'inspiration chinoise. Un début de lien entre l'alias de Shanghai et ces meubles en cours de transformation lui apparut. Il fut

également étonné par les livres en caractères asiatiques disposés dans la bibliothèque, mais il ne put préciser la langue exacte dans laquelle ces ouvrages avaient été rédigés. Geoffroy était heureux de passer quelques heures dans le refuge de ce personnage inclassable.

Au cours des trois derniers mois, Shanghai a payé son loyer en argent liquide sans fournir de raisons. Geoffroy ne se sentait pas très à l'aise avec ce mode de paiement et il n'osa pas lui faire part de son inconfort, de peur de détériorer sa relation avec lui. Il aurait voulu comprendre les raisons à l'origine de ce mode de paiement. Avait-il des activités qui le conduisaient à recueillir de l'argent comptant? Quelles étaient-elles?

Au cours de l'été, Jude avait aperçu un jeune garçon d'une dizaine d'années, qui sortait du condo en compagnie de Shanghai. Il en fit part à Geoffroy qui déduisit qu'il devait avoir un fils à peu près de l'âge de Mathieu.

L'automne suivant, Geoffroy décide qu'il est devenu nécessaire de changer de quartier pour réaliser ses nouveaux investissements immobiliers. Les condos sont assez difficiles à vendre dans HoMa, de telle sorte que plusieurs demeurent en location. Cette fois-ci, il songe à se diriger vers le quartier Centre-Sud, appelé autrefois le « Faubourg à m'lasse ». Plutôt que de dessiner lui-même les plans de transformation et de trouver un concept accrocheur en mesure d'attirer une nouvelle clientèle, Geoffroy a envie de faire appel à Shanghai. Il connaît moins bien cette partie de la ville où il a repéré plusieurs immeubles et il n'arrive pas à décider lequel acheter.

Selon l'adresse fournie lors de la signature du bail, Shanghai a déjà habité ce quartier. C'est un atout additionnel,

pense-t-il. Ce dernier lui avait également fait part de ses habiletés à dessiner des plans. Il hésite avant de conclure que Shanghai pourrait l'aider à réaliser son projet dans un quartier qui commence à se revitaliser. Geoffroy entretient des craintes. A-t-il vraiment besoin de lui? A-t-il vraiment les compétences requises? L'attraction éprouvée envers cet homme étrange motive-t-elle Geoffroy à entrer en contact avec lui? Il pourrait sans doute trouver un prétexte pour l'approcher sans l'associer à son projet. Sa pensée tourbillonne sans se fixer pour l'instant. Une chose le rassure : il n'est pas attiré sexuellement par Shanghai. L'attraction s'exerce à un autre niveau qui dépasse ces considérations qui lui semblent accessoires. Il n'a jamais éprouvé un tel sentiment envers personne. Et puis, comment va réagir Jude, déjà à l'affût de ses agissements inhabituels à l'égard du nouveau locataire?

Quelques jours plus tard, comme c'est souvent le cas, son intuition le pousse à tenter un premier contact avec Shanghai pour tester son intérêt. Le jeudi suivant, après avoir vérifié que Shanghai est revenu du travail, Geoffroy se rend directement à son condo. Celui-ci le reçoit poliment, comme un locataire un peu inquiet de l'arrivée de son propriétaire. Il calme son inquiétude en précisant que c'est à titre d'entrepreneur qu'il désire un court entretien. Shanghai, qui est en train de prendre une bière, l'invite à s'asseoir à la table de la cuisine et lui offre un verre. Geoffroy refuse, sous prétexte qu'il est pressé, mais il est soulagé par l'accueil affable de son locataire. Il lui expose sommairement son projet immobilier et son besoin de bénéficier des conseils de quelqu'un qui connaît bien le quartier Centre-Sud. Shanghai lui confirme qu'en effet, il connaît très bien le quartier pour y avoir vécu jusqu'à tout récemment. Il accepte d'aller examiner les immeubles en sa compagnie.

Comme convenu, Geoffroy et Shanghai se retrouvent le samedi, vers quatorze heures, devant l'église de la Nativité de la Sainte-Vierge, pour entreprendre la visite des édifices. Shanghai est d'avis qu'il n'y a rien de mieux que de marcher pour se familiariser avec le quartier. Ils se rendent d'abord sur la rue Panet pour voir un quadruplex dont la structure semble avoir assez bien résisté au passage du temps, mais le revêtement de la bâtisse montre un sérieux besoin de rafraîchissement. Les fenêtres sont à changer et la toiture est probablement à refaire.

Les deux visiteurs empruntent ensuite la rue La Fontaine. À un moment donné, Shanghai s'arrête devant un immeuble et s'y attarde. Il confie à Geoffroy que c'est dans le haut de ce triplex, à présent délabré, qu'il a vécu toute son enfance et son adolescence. Geoffroy, sentant qu'il hésite à poursuivre sur sa lancée, ose lui demander si ses souvenirs sont heureux. Shanghai est embarrassé et élude la question : « Des bons et des moins bons, comme tout le monde! » Il esquisse un large sourire pour bien marquer son intention de passer à autre chose, jette un dernier coup d'œil au bâtiment et reprend sa marche. Geoffroy se promet de ne pas s'engager de nouveau sur le terrain délicat des confidences. Shanghai ne semble pas du genre à s'épancher sur son passé. Il en prend donc acte!

Les deux marcheurs se rendent visiter trois autres immeubles sur les rues Montcalm, Beaudry et Amherst. Par la suite, Shanghai propose à Geoffroy de poursuivre leur marche jusqu'à la rue Ontario et d'arrêter prendre une bière à la taverne du Cheval Blanc. Il est plutôt fier d'informer son compagnon que c'est à cet endroit qu'a commencé sa vie dans les bars, à quinze ans : « Je me suis lié d'amitié avec le propriétaire de l'époque. Il me laissait picoler en solitaire,

malgré mon jeune âge. Faut dire que j'étais déjà grand et que j'en paraissais dix-huit. J'étais la coqueluche des habitués qui me confiaient souvent leurs bonheurs et surtout leurs malheurs conjugaux! J'ai toujours eu une oreille attentive... J'aime mieux écouter que parler. »

Geoffroy est ravi de l'atmosphère presque amicale qui se crée entre eux. Les deux hommes partagent leurs impressions concernant le potentiel de chacun des immeubles qu'ils ont examinés et concluent d'un commun accord que celui de la rue Panet est le plus intéressant. Les principaux facteurs en sa faveur sont l'état de la bâtisse, en plus de sa proximité du métro et du centre nerveux de la vie gaie à Montréal. Geoffroy est impressionné par la rigueur, la capacité d'analyse et l'expertise de Shanghai. Ce dernier lui explique que dans les années à venir, la qualité de la vie urbaine deviendra un facteur majeur dans le choix des acheteurs de condos. Le site du bâtiment en question est un plus dans ce sens. Ils sont tous deux d'avis qu'une visite détaillée de l'édifice est nécessaire avant de prendre une décision.

Visiblement heureux de se retrouver dans la taverne où il a vécu de bons moments, Shanghai propose de prendre une deuxième bière. Geoffroy accepte avec plaisir. Il profite du moment où Shanghai s'absente aux toilettes pour régler l'addition. Devant la réticence de son compagnon à accepter son geste, Geoffroy explique que c'est une mince compensation pour tout le temps qu'il vient de lui consacrer. Il aborde avec Shanghai la possibilité de poursuivre leur collaboration, dans l'éventualité où il achèterait l'immeuble. Shanghai montre de la réticence à s'engager pour l'instant.

Geoffroy a remarqué que l'attitude de Shanghai est différente depuis son retour à la table. Ses yeux se sont arrondis et il parle d'abondance, en contraste avec la réserve

démontrée jusqu'alors. Ses gestes sont plus nerveux. Il semble habiter un univers inaccessible pour Geoffroy. Shanghai lui raconte que son travail mobilise l'essentiel de ses énergies. Il a dû effectuer des heures supplémentaires à plusieurs reprises, au cours des derniers mois, pour répondre aux besoins exprimés par les services de son école. Il précise qu'il n'a pas beaucoup de temps à consacrer à un projet qui risque d'exiger une bonne somme de travail.

Geoffroy sent que son interlocuteur n'est pas convaincant. Il soupçonne que d'autres motifs sont à l'origine de son hésitation. Il risque une question en espérant de ne pas la regretter :

— J'ai l'impression que tu ne me donnes pas les vraies raisons... Ai-je tort?

Shanghai est légèrement déstabilisé par l'intervention de Geoffroy. Il s'accorde un peu de répit avant de reprendre le fil de leur conversation :

— Tu n'as pas tout à fait tort!

— Je ne tiens pas absolument à avoir raison! Je cherche seulement à comprendre ta réticence à t'associer à mon projet... C'est vrai que tu ne me connais pas. Après tout, je suis peut-être le plus beau salaud que la terre n'a jamais porté... Je suis peut-être quelqu'un qui profite des autres dans le but de faire de l'argent...

— Il n'y a pas de mal à vouloir faire de l'argent!

— Bien d'accord avec toi, rétorque Geoffroy, mais à condition que ça ne conduise pas à l'exploitation des autres.

— Un bon point pour toi! Aurais-tu un petit côté

humaniste?

— Appelle ça comme tu voudras, je suis sensible à l'égalité et à la solidarité... Mais revenons à notre propos : les raisons de ta résistance. Tu es dans la même situation que moi, il y a quelques années. Tu as des responsabilités de père de famille, si je ne me trompe, et tu dois avoir besoin de tout l'argent nécessaire pour les assumer...

— Tu t'es séparé et tu es père de famille aussi? demande Shanghai, étonné par la révélation de Geoffroy.

— Je n'en ai pas l'air? Ce n'est pas écrit sur mon front : divorcé et père de famille. En fait, j'ai trois enfants que j'ai la responsabilité de loger, de nourrir et d'essayer d'aimer, même s'ils ne vivent pas avec moi et que je les vois peu.

— Moi, j'ai deux garçons de dix et douze ans.

— Nous avons donc ceci en commun : être tous les deux des pères de famille séparés... Mon plus jeune a douze ans également. Mes deux filles ont seize et quatorze ans...

— Sur ce plan, je te comprends très bien, Geoffroy! Tu permets que je t'appelle par ton prénom?

— Ça me fait même plaisir, Shanghai! Déjà qu'on se tutoie!

— La même chose pour moi! Je me souviens d'ailleurs de t'avoir demandé de m'appeler Shanghai lors de notre première rencontre, mais j'avoue que ça me fait un peu drôle d'appeler mon propriétaire par son prénom... C'est une première pour moi...

— Si je n'étais pas ton propriétaire, aurais-tu moins de réticence à mon égard? Est-ce ton principal motif

d'hésitation?

— Oui et non... Oui, dans le sens que nous ne sommes pas sur un pied d'égalité. Et non, parce que ça n'a pas beaucoup d'importance en ce qui me concerne. Je n'évalue jamais une personne sur la base de ses avoirs par rapport aux miens. Je suis plutôt centré sur l'humain.

— Bien des personnes sont ce qu'elles ont! Ce qu'elles possèdent devient leur raison d'être... et de paraître!

— C'est ton cas? demande Shanghai, en rigolant.

Geoffroy constate que c'est la première fois que Shanghai se montre vraiment détendu depuis le début de la journée.

— Moi? répond Geoffroy, sur un ton complice. Je suis un vrai capitaliste. Ma seule raison d'être est de faire du profit et d'accumuler des biens, comme des immeubles. Ça doit paraître?

— Tu réussis assez bien à brouiller les pistes! Je te vois plutôt du type George Soros : capitaliste, philanthrope, philosophe... Même moi qui suis sur mes gardes, je suis un peu surpris par ton habileté à jouer sur plusieurs registres!

— Je possède tant d'habiletés? Je suis presque flatté. Mais je sens que quoi que je fasse, tu pourras interpréter mes gestes à ta guise...

— J'ai toujours raison! laisse tomber Shanghai. Tu le verras bien un jour ou l'autre...

Un silence embarrassant se crée. Shanghai est conscient d'être allé trop loin dans sa joute intellectuelle avec Geoffroy dont il a visiblement sous-estimé les capacités. Il tente de

reprendre le contrôle de la situation.

— Tu vas sûrement me trouver bizarre, poursuit Shanghai, d'un ton plus posé, mais je t'avoue que j'ai le sentiment de vivre sur une planète différente de la tienne. Nous ne sommes pas du même monde.

— Que veux-tu dire? C'est quoi concrètement?

— Ça n'a rien de concret! C'est de l'ordre de l'intangible. Nous ne sommes pas très nombreux comme moi. Je n'ai pas d'amis. J'habite seul et je voyage seul. Je parle le mandarin qui, ici, ne sert pas vraiment.

— Tu parles le mandarin?

— Oui.

— Sur ta planète, comme tu dis, tu t'appelles Shanghai? Ton alias m'intrigue...

— C'est une longue histoire. Je n'ai pas envie d'en parler, mais rassure-toi, ça n'a rien de personnel! Je suis comme ça avec tout le monde.

Shanghai vient de fermer une porte. Geoffroy veut s'assurer que l'horizon n'est pas irrémédiablement bouché. Il poursuit sur un ton mi-ironique, mi-sérieux :

— Si jamais tu veux m'inviter à te rendre visite sur ta planète, je suis ouvert à l'aventure! J'aimerais vivre au moins un voyage intersidéral... Après tout, j'en ai les moyens, ne crois-tu pas?

— En parlant de moyen, tu m'as fait réfléchir tout à l'heure, esquivé Shanghai. C'est vrai que j'ai besoin de tout l'argent nécessaire pour assumer mes responsabilités

familiales, en plus de ma propre subsistance.

— Tu reviens sur ma planète! répond Geoffroy, refrénant à grand-peine son envie de rire.

— Hé oui! Je fais au moins un voyage par jour sur ta planète. Et quand c'est le moment de payer mon loyer...

— J'en suis fort aise! Si je comprends bien, tu es ouvert à collaborer à mon projet?

— Peut-être, mais je tiens à ce que les choses soient claires entre nous. J'ai étudié un an en architecture, mais je ne suis pas diplômé. Pour le reste, j'ai fait mon université de la rue, de la rue La Fontaine!

— La rue où tu as vécu avec tes parents?

— Dans le triplex devant lequel je me suis arrêté, raconte Shanghai. Les circonstances m'ont obligé assez jeune à devenir débrouillard pour aider ma mère à payer le loyer. Je faisais des travaux d'entretien et de peinture pour notre propriétaire. Il possédait plusieurs immeubles dans les environs et il diminuait le prix de notre loyer en conséquence. Il faut dire aussi que c'était un vieux garçon bien tranquille, qui m'a pris en affection.

— Ah oui! s'exclame Geoffroy, surpris de la confiance.

— Ce n'est pas ce que tu penses! Le bonhomme n'abusait pas des jeunes, comme certains religieux. Il était très catholique et n'aurait pas fait de mal à une mouche, encore moins à un adolescent dans la misère.

— Je comprends, répond Geoffroy, ému au souvenir de sa rencontre avec Jude.

— C'est à cette époque que j'ai découvert que j'avais du talent. Je suis devenu un super bricoleur. Par la suite, j'en suis arrivé à dessiner des plans pour lui. Il achetait des meubles délabrés et les retapait, comme tu le fais actuellement. Mes cours d'architecture sont venus mettre du vernis sur mon talent naturel.

Geoffroy est rassuré du fait que Shanghai possède un minimum de formation technique. Sur un plan plus personnel, il est content des confidences de Shanghai qui manifeste une émotion contrastant avec sa réserve habituelle. Malgré tout, songe-t-il, ses propos sont assez anodins. Ils révèlent peu de choses sur lui-même. Il conclut, pour l'instant, que Shanghai est d'une nature secrète. Il aime que le ciel ne soit jamais terne avec lui. Il lui reste maintenant à poser les jalons pour la suite de leur relation d'affaires :

— Écoute Shanghai, voilà ma proposition. Je vais entrer en contact avec l'agent immobilier pour vérifier la possibilité de visiter les logements de l'immeuble. Nous effectuerons la visite ensemble. Je prendrai ma décision en tenant compte de tes commentaires. Une fois celle-ci prise, tu me feras part de tes intentions en ce qui concerne notre collaboration. Qu'en dis-tu?

— C'est très sensé! apprécie Shanghai. Ça va me laisser un peu de temps pour réfléchir. Et puis, je vais avoir l'occasion de constater l'état des lieux.

— Je te donne des nouvelles aussitôt que j'ai réussi à organiser notre visite, promet Geoffroy.

Des sonnettes d'alarme

Il est près de dix-huit heures lorsque Geoffroy et Shanghai quittent la taverne du Cheval Blanc. Geoffroy n'a pas le goût de rentrer immédiatement à la maison. Il a besoin de digérer les émotions intenses vécues au cours de son après-midi avec Shanghai qui demeure pour lui une énigme vivante.

Geoffroy prend tout son temps. Il emprunte la rue Amherst en direction de la rue Sainte-Catherine. Il se rappelle les longues promenades de la fin de sa vie conjugale avec Madeleine. Six ans ont passé depuis sa séparation. Il est bien obligé de s'avouer qu'il n'a pas encore assumé son homosexualité. Il éprouve la pénible sensation d'être un handicapé affectif en quête de réhabilitation. Force lui est de constater que sa vie amoureuse avec Jude n'est pas satisfaisante ni sur le plan sexuel, ni sur le plan humain.

Son attirance pour Shanghai est d'une nature très différente de ce qu'il a vécu jusqu'à ce jour. Il n'a pas envie de le posséder. Il a envie d'être lui et il est fébrile à l'idée de collaborer avec lui. Pour le moment, il a le goût de s'éclater, le temps d'une soirée. Ses pas le conduisent au bar

de danseurs Taboo. Le club a fait les manchettes à plusieurs reprises, à cause de la répression exercée par la police contre les danseurs et les clients homosexuels.

L'atmosphère festive des lieux et l'affabilité des danseurs comblent Geoffroy. La chape de plomb qui l'opprime devient moins lourde, l'espace de quelques heures. La consommation de bière aidant, il va même jusqu'à succomber à la tentation de payer quelques jeunes danseurs qui l'accompagnent dans l'isoloir pour une danse érotique, à l'abri des regards indiscrets et avides des autres clients.

Le retour à la réalité n'est pas très rigolo. Lorsqu'il revient à la maison à la suite de la soirée la plus arrosée de sa vie, il n'y a personne au condo. D'abord, il ne s'inquiète pas. Jude a probablement emmené Mathieu chez lui pour la nuit. Dès le début de l'avant-midi, Jude se pointe, de mauvaise humeur. Mathieu n'est pas très avenant non plus. Jude informe Geoffroy qu'il a deux problèmes à régler : le sien et celui de Mathieu. Ce dernier demande à son père un entretien urgent et seul à seul. Jude jette à Geoffroy un regard qui indique qu'il doit assumer sa responsabilité paternelle. Il ajoute que la discussion de son problème à lui peut attendre quelques heures. À la demande de Mathieu, le père et le fils se rendent déjeuner à Outremont, dans un restaurant où Geoffroy emmenait parfois sa famille bruncher le dimanche.

Mathieu est triste et intimidé; il n'ose pas aborder le sujet pour lequel il a demandé de parler en tête à tête avec son père. Geoffroy n'est pas au meilleur de sa forme. Il a encore le mal de bloc, même après avoir ingurgité plusieurs analgésiques. Mathieu finit par révéler son problème. Il ne veut plus demeurer chez sa mère avec Christine et Marie-Laure. Selon lui, le climat n'est plus supportable. Madeleine a de la difficulté à se faire obéir de ses deux filles. Les sœurs

sont agressives envers leur mère et l'envoient promener à propos de tout et de rien. Leurs engueulades se terminent invariablement par des pleurs et de l'amertume de part et d'autre. Mathieu a de la difficulté à retenir ses larmes.

Geoffroy est touché par la fragilité de son fils qui lui lance un cri de détresse. Il lui explique qu'il a besoin d'un peu de temps pour démêler la situation. Geoffroy est conscient qu'il doit discuter avec Jude et surtout avec son ex-femme, Madeleine, avant de se faire une idée définitive. Mathieu se rend aux raisons de son père et consent à attendre quelques jours, qui se transforment en une semaine ou deux, sur l'insistance de Geoffroy. Entre-temps, il retournera vivre chez sa mère où son père le reconduit.

Geoffroy est tendu à la pensée d'affronter Jude. Il anticipe des problèmes et n'a aucune envie de rendre des comptes. Il soupçonne que ce dernier a du mal à digérer le fait qu'il l'ait laissé seul avec Mathieu, sans l'avertir, alors qu'il devait rentrer à la maison pour le souper. Prévoyant un échange corsé et pour limiter les éclats de voix, Geoffroy entraîne Jude au restaurant. Il accepte avec réticence. L'atmosphère est tendue.

— J'ai ma petite idée du deuxième problème de la journée! lance Geoffroy, sur un ton allègre.

— Ce n'est pas moi qui l'ai créé, ce problème. Tu as couru après, répond sèchement Jude.

— Bon, vas-y, vide ton sac...

— Comme c'est simple pour toi! Vas-y, mon Jude, rends ce que tu as sur le cœur! Soulage-toi! Comme si j'étais un estomac!

— Je te prie de m'excuser pour hier et pour maintenant. Je suis un peu nerveux à la suite de ma rencontre avec Mathieu.

— Tu es tout excusé! Mais sois plus délicat envers moi, je t'en prie!

— Je te le promets, mon Jude!

— OK! Tu sais que j'ai de la misère à accepter ton comportement d'hier. J'étais fou d'inquiétude! J'ai attendu ton arrivée toute la soirée! J'ai espéré un coup de téléphone. Rien! Ton fils n'a pas compris non plus pourquoi tu ne donnais pas signe de vie! Ton absence a ajouté à l'anxiété qu'il vivait déjà en arrivant chez toi pour la fin de semaine. Pour moi, c'est clair : ton attitude est inacceptable. Moi, je suis un adulte et je me raisonne. Pas Mathieu! Comme père, on a déjà vu mieux! Tu as semé la peur chez un jeune qui a besoin plus que jamais d'avoir confiance en son père, surtout dans la situation qu'il vit actuellement!

Jude a débité ses récriminations sur un ton de colère contenue. Geoffroy est conscient que son animosité ne découle pas de son seul retard. Il perçoit que d'autres préoccupations alimentent son hostilité.

— Je suis d'accord avec toi, Jude! C'est inacceptable, autant pour toi que pour mon fils. Je m'excuse pour les soucis que je vous ai causés. Je ne sais pas ce qui m'a poussé à agir de la sorte. Tu sais que je suis habituellement fidèle à mes engagements...

— Je le sais, mais c'est justement pour ça que j'étais inquiet. Je suis curieux de connaître les motifs de ton absence... Tu nous as bel et bien laissé tomber! Tu étais passé où, d'ailleurs?

Geoffroy est embarrassé. Jude vient de lui tendre une perche qu'il n'a ni le courage, ni la volonté de saisir.

— J'ai travaillé plus longtemps que prévu. J'ai pris un apéro prolongé. J'ai mangé très tard en ville. C'est aussi simple que cela! Je me suis payé une soirée en célibataire! Un point, c'est tout! J'ai pensé qu'il n'y avait pas de quoi écrire à sa mère...

— Après tout, tu n'as pas de comptes à me rendre! rétorque Jude, le regard incrédule. Tu es libre, tout comme moi, d'ailleurs! Mais je ne peux m'empêcher de faire le lien avec ce qui s'est passé au cours des derniers mois...

— Tu insinues quoi exactement? Qu'est-ce qui s'est passé au cours des derniers mois?

— L'arrivée d'un nouveau locataire. Je fais référence à Shanghai.

— Et puis après? Qu'est-ce qu'il vient faire dans notre conversation?

Voilà! Ils entraient dans le vif du sujet. La tournure de leur échange ne surprend pas Geoffroy. La référence à Shanghai reflète l'essentiel des inquiétudes de Jude qui poursuit :

— J'ai le sentiment qu'il y a un lien, que j'ai de la difficulté à déchiffrer, entre l'arrivée de ce survenant et tes agissements. Comment expliquer que tu m'as évincé au moment de la signature du bail? Pourquoi n'est-ce pas moi, comme c'est le cas pour les autres, qui va chercher le paiement du loyer?

Geoffroy est frappé par la pertinence des questions de

Jude qui démontre une perspicacité plus grande qu'il ne l'aurait cru.

— D'abord, j'ai fait le premier contact en ton absence, précise Geoffroy, parce que tu suivais des cours au cégep. Ensuite, je n'avais pas beaucoup d'information sur lui comme locataire. J'ai donc pensé qu'il était préférable de maintenir moi-même le lien avec lui dans le but d'en apprendre plus à son sujet.

— Pourquoi lui as-tu aussi demandé de t'accompagner pour la visite des immeubles?

— Pour la simple raison que j'ai l'intention de l'associer à mon projet dans le quartier Centre-Sud, et ce, pour deux motifs : sa connaissance du quartier et son habileté à dessiner des plans.

— J'ai l'impression que tu me caches quelque chose. Les plans, tu as l'habitude de les dessiner toi-même...

— Je n'ai plus le temps de tout faire. Je dois déléguer des tâches, sinon je vais craquer... Et puis, c'est quoi cet interrogatoire?

— Ce que je constate, c'est que tu manifestes envers lui un intérêt qui dépasse les relations habituelles entre un propriétaire et son locataire.

— De là à affirmer que je suis attiré sexuellement par lui, il n'y a qu'un pas! C'est ce que tu sous-entends?

— Toi seul peux répondre à cette question.

— Eh bien, moi, je t'affirme que je n'éprouve aucune attirance sexuelle à son égard. Un point, c'est tout! déclare Geoffroy, sur un ton assuré.

— J'en prends bonne note, mais je ne suis pas sûr que je te crois. Sois assuré que je me ferai une idée en fonction des faits. On en a assez parlé...

— Je pense que nous avons un autre sujet de discussion plus important! appuie Geoffroy. Je veux parler de Mathieu. Je t'avoue que je me sens un peu dépassé par les événements en ce qui le concerne.

— Au cours de la soirée d'hier, souligne Jude, d'un air entendu, Mathieu m'a beaucoup parlé de sa difficulté à vivre dans un climat de dispute. Il m'a clairement exprimé son besoin d'habiter ailleurs.

— Ce n'est pas aussi simple qu'il le pense!

— On ne peut pas ignorer son appel à l'aide, plaide Jude. Ce n'est plus un petit garçon. À douze ans, il est en mesure d'exprimer ses préférences en ce qui concerne sa vie.

— Je veux bien, mais la question qui se pose est limpide : où peut-il demeurer, si ce n'est chez sa mère?

— Voilà! C'est bien la question! Tu as la réponse?

— Pas pour l'instant, admet Geoffroy. J'ai déjà de la difficulté à assumer une fin de semaine sur deux. Alors, il ne peut définitivement pas loger chez moi.

— Chez moi non plus. Il arrive souvent, comme hier, de m'en occuper quand tu n'es pas libre et je ne suis pas en mesure d'en faire plus. J'ai déjà les bras pleins avec le boulot et mes cours au cégep.

— Pour l'instant, je me suis engagé à en reparler avec lui au plus tard dans quinze jours, précise Geoffroy. Je me dois de faire le tour de la question : parler à sa mère, peut-être à

ses sœurs. La situation n'est probablement pas aussi grave qu'il le prétend. À son âge, c'est déjà l'appel de la liberté! Mathieu a dû imaginer qu'il serait plus libre de faire ce qu'il veut en vivant avec moi... avec nous. Il est très attaché à toi, peut-être encore plus qu'à moi...

— Je te remercie de reconnaître ce que je fais pour lui. Mais il ne faut pas exagérer! Tu es son père et moi je fais partie de... Je ne sais pas trop... Disons que je fais partie de ton cercle d'intimes! termine Jude, d'un air moqueur.

— Très drôle! Tu n'en manques pas une!

— De mon côté, je vais poursuivre ma réflexion au cas où...

Jude aurait aimé discuter d'un autre point avec son partenaire, mais il a jugé que les circonstances ne s'y prêtaient pas. Il avait l'intention d'aborder la décision de Geoffroy de mettre un terme aux rencontres avec sa psychologue. Il interprétait son geste comme une fuite en avant. Ce n'était pas un signe encourageant pour la bonne santé de leur relation de couple. Il était clair que pour Geoffroy, le sujet était définitivement clos.

Geoffroy est très inconfortable à l'idée de rencontrer Madeleine pour lui parler de Mathieu. Il s'accorde un temps de réflexion avant de passer à l'action.

Quelques jours plus tard, Geoffroy décide de régler le cas de Mathieu. Il réussit à trouver l'énergie pour rencontrer Madeleine. Son ex-femme est incapable de discuter calmement. Elle est blessée et n'a toujours pas réussi à digérer le départ de Geoffroy. Ses filles l'ont mise au courant de la présence de Jude lors de leur séjour chez lui. Madeleine est convaincue que son ex-mari l'a abandonnée pour refaire

sa vie avec ce jeune.

Selon elle, Mathieu s'est inventé un prétexte pour aller vivre chez Geoffroy. Il espère ainsi profiter d'une plus grande liberté pour en faire à sa tête. Elle a cru percevoir que l'enfant est également très attaché au « jeune homme », selon ses termes, qui s'en occupe avec son ex, et cela n'est pas sans l'inquiéter. Quant à ses filles, Madeleine confirme à Geoffroy qu'elle a effectivement de la difficulté à se faire obéir. Toutefois, elle parvient à garder le contrôle d'une façon satisfaisante. En fin de compte, elle n'accepte pas que Mathieu quitte le domicile maternel. Elle croit qu'il est encore trop jeune. Elle confie à Geoffroy qu'elle entretient des doutes sur sa capacité de le prendre en charge, surtout dans la période critique de l'adolescence. Après sa conversation avec Madeleine, Geoffroy est forcé de constater qu'il n'est pas plus avancé. Il informe Jude des maigres résultats de sa rencontre. La situation leur semble sans issue. Geoffroy se résigne à s'entretenir de nouveau avec Mathieu pour le persuader de demeurer encore un bout de temps avec sa mère.

Le soir même, à l'heure du souper, Geoffroy reçoit un appel de Madeleine qui l'informe que Mathieu a fait une fugue. Elle est paniquée et craint le pire. Geoffroy réussit à la convaincre d'attendre quelques heures avant d'alerter la police. Entre-temps, les deux parents prient le ciel pour que Mathieu donne signe de vie.

Peu après, Jude reçoit un appel de Mathieu qui lui téléphone de la station de métro Joliette. Il est en larmes. Jude se montre compréhensif et l'assure que Geoffroy et lui seront devant l'entrée de la station de métro dans quelques minutes. À leur arrivée, l'enfant saute dans les bras de son père. Il lui explique avoir voulu faire comprendre à ses parents le sérieux de sa demande d'habiter ailleurs que chez sa mère.

Dès son arrivée chez lui en compagnie de Jude et Mathieu, Geoffroy communique avec Madeleine pour l'avertir du retour de leur fils. Il profite de la situation d'urgence, créée par le geste de Mathieu, pour l'amener à revoir ses positions. Madeleine promet d'être ouverte à toutes les propositions raisonnables. Tous deux s'entendent sur la nécessité de régler le problème de Mathieu. Geoffroy promet de lui présenter une solution dès que possible. Entre-temps, il est entendu que Mathieu restera chez Geoffroy, le temps qu'il faudra. Madeleine se charge d'avertir l'école de l'absence de Mathieu pour quelques jours.

Au cours de la soirée, Jude laisse Mathieu et Geoffroy en tête à tête, sous prétexte qu'il doit étudier en prévision d'un examen. Il a mijoté un plan de rechange au sujet de la prise en charge de Mathieu. Il rend visite à sa mère, étonnée de le voir en milieu de semaine, ce qui n'est pas son habitude. Elle lui apprend que Tommy va quitter le domicile familial pour s'installer avec la jeune femme qu'il fréquente depuis plusieurs mois. Elle ne pourra donc plus compter sur la pension qu'il lui verse. Elle confie à son fils aîné sa crainte d'avoir de la difficulté à joindre les deux bouts.

Jude ne pouvait espérer une meilleure coïncidence pour mettre en œuvre son scénario. Il réussit à convaincre sa mère, malgré les doutes de celle-ci, de s'occuper de Mathieu cinq jours par semaine. Elle pourra ainsi compenser amplement la perte financière causée par le départ de Tommy. Il est entendu que Mathieu passera toutes les fins de semaine avec son père. Il s'engage à lui confirmer leur arrangement dès le lendemain.

À son retour, Jude expose en aparté à Geoffroy la solution qu'il a concoctée. Geoffroy se montre non seulement d'accord, mais il manifeste une grande joie à la perspective

de passer plus de temps avec son fils. Mathieu manifeste son accord par un tonitruant « Youpi! »

Malgré sa promesse d'ouverture, Madeleine est hésitante. Geoffroy croit comprendre qu'elle accepte mal que son fils vive dans un milieu défavorisé, avec des gens qu'elle ne connaît pas. Elle est surtout très réticente au sujet des conséquences de son déménagement sur les activités de Mathieu. Si elle consent à ce qu'il fréquente une école publique de HoMa, elle tient absolument à ce qu'il poursuive ses cours de ballet. Geoffroy s'y engage. Mathieu est enthousiaste à la perspective de sa nouvelle vie et l'exprime ouvertement à sa mère. Madeleine se résigne, avec grand regret, à donner son accord.

Jude profite de l'arrivée de Mathieu dans leur existence pour discuter de sa vie conjugale avec Geoffroy. Il obtient de ce dernier, à la suite d'une négociation serrée, un assouplissement majeur aux règles en vigueur. Geoffroy et lui pourront désormais vivre leur homosexualité normalement, en présence de Mathieu. En réalité, Geoffroy s'est fait tordre le bras, mais Jude est satisfait!

Le beau prétexte

Les inquiétudes de Jude à l'égard de Shanghai ont certes refroidi Geoffroy, mais pas suffisamment pour l'empêcher d'organiser la deuxième visite de l'immeuble en sa compagnie.

Quelques jours plus tard, Geoffroy et Shanghai se retrouvent attablés dans une taverne située pas très loin de la station de métro Berri-UQAM. Après la visite des logements avec l'agent immobilier au début de la soirée, Geoffroy a invité Shanghai dans ce lieu fréquenté par des gens ordinaires qui boivent de grosses bières et de la bière en fût. Il s'y sent chez lui. Shanghai est enthousiasmé par sa visite du bâtiment. Il est d'avis qu'il y a moyen de transformer ces appartements mornes en condos attrayants, à l'intention surtout d'une clientèle gaie financièrement à l'aise. Les pièces peuvent être facilement décloisonnées pour offrir de plus grands espaces de vie et laisser pénétrer la lumière naturelle. Quant à l'environnement immédiat, il expose à Geoffroy plusieurs possibilités dont celle d'acquérir le quadruplex adjacent en vue de créer un petit complexe résidentiel. Les deux arrière-cours réunies sont suffisamment grandes pour créer une oasis urbaine comprenant des arbres, des fleurs, une fontaine et du mobilier de jardin. Ils conviennent des prochaines étapes à

franchir dans le cadre du projet.

Geoffroy est heureux de voir la fougue avec laquelle Shanghai présente ses idées. Le climat entre eux est tellement confortable qu'ils commandent machinalement une deuxième grosse bière. Geoffroy a le sentiment que c'est le bon moment pour poursuivre des échanges plus personnels :

— L'autre jour, lors de notre première rencontre, faute de temps, je suis resté sur mon appétit en ce qui concerne une de tes affirmations qui m'a beaucoup intrigué...

— À quel sujet?

— Tu m'as confié que nous n'étions pas du même monde! Que voulais-tu dire?

Shanghai balaie le lieu d'un regard méfiant. Il constate que les autres clients sont à une distance suffisante pour qu'ils puissent ne pas être entendus.

— C'est une longue histoire! répond Shanghai, d'une voix étouffée. Je ne sais pas si c'est indiqué que je parle de ça avec toi...

Geoffroy sent la méfiance de Shanghai. Il ne sait trop comment réagir devant l'attitude inattendue de son interlocuteur.

— La vie t'a rendu méfiant! observe Geoffroy.

— Non seulement ma vie, mais celle des gens de ma race. Je croyais que mon nom te mettrait sur la piste, mais ce n'est pas le cas.

— Ton nom de famille?

— Je m'appelle David Cohen! Je suis juif! Je fais partie du peuple juif! Mon peuple figure sur la funeste liste de la plus monstrueuse cruauté dont sont capables les humains. Le régime nazi nous a qualifiés d'inférieurs et d'impurs. Hitler nous a comparés à des parasites à exterminer pour assurer la suprématie de la race aryenne, blanche et pure! Il a appliqué sa solution finale, son programme de destruction massive, avec un succès inespéré : des millions de Juifs d'Europe sont morts dans les chambres à gaz ou dans les camps, avec la complicité du peuple allemand, avec la caution tacite et lâche d'un bon nombre de pays européens et même du Vatican!

Geoffroy est abasourdi. Il ne sait trop comment réagir à la révélation que vient de lui faire Shanghai, sur un ton indigné, habité par une émotion intense. Il éprouve le besoin de le rassurer :

— Mais voyons, Shanghai, les Juifs ne sont plus en danger maintenant...

— Ce qui est survenu, il y a seulement cinquante ans, peut se produire à nouveau. Après tout, les humains n'ont pas changé! Il y a eu des génocides avant l'extermination des Juifs d'Europe. Il y en a eu après et il y en aura encore. On peut avoir confiance en la cruauté des hommes.

Shanghai raconte à Geoffroy comment le destin a fait de lui un Juif - même si sa mère ne l'était pas - et pour le pire! Son père, Isaac Cohen, un Juif ashkénaze issu d'une famille vivant en France depuis plusieurs générations, a émigré au Québec après la Deuxième Guerre mondiale. Au cours de cette guerre, deux de ses frères ainsi que son père et sa mère ont été déportés, avec la complicité de l'État français, vers le camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau. Ils ont été gazés peu de temps après leur arrivée. Isaac s'en est sorti

miraculeusement. Il était absent de la maison familiale au moment de la rafle des nazis. Il était parti quelques jours avant en vue de réaliser une mission pour une organisation de résistance juive.

Comme les biens de sa famille avaient été confisqués, il s'est retrouvé totalement démuni au lendemain de la guerre. Il s'est vu incapable de poursuivre sa vie dans un pays qui a contribué à la mort de quatre de ses proches. Arrivé à Montréal au début des années cinquante, il a d'abord été soutenu par une organisation charitable qui s'occupait des immigrés dans le besoin. C'est là qu'il a rencontré sa femme, originaire de l'Estrie, qui avait profité de la fin de la guerre pour déménager à Montréal. Elle travaillait bénévolement, dans ses temps libres, au sein de l'organisme d'accueil où son Isaac a vécu plusieurs mois. De temps en temps, elle l'amenait à son petit appartement qu'elle réussissait à payer de peine et de misère avec ses modestes gages d'employée d'usine. C'est dans son logement de la rue Frontenac que fut conçu David.

Le jeune couple se maria à la hâte pour éviter que David ne devienne un bâtard et pour lui donner une famille. La mère de David, Laura Bouffard, de son nom de fille, a toujours affirmé à son fils qu'elle aimait véritablement Isaac au moment de leur mariage. C'est par la suite que leur union s'est gâtée. Le père a vécu avec la mère et l'enfant pendant une dizaine d'années. Puis, il est disparu sans laisser d'adresse. Laura a toujours cru qu'il était retourné vivre à Paris auprès des quelques parents qui lui restaient du côté de son père.

Isaac a eu le temps d'inculquer à son fils les quelques enseignements que la vie s'était chargée, à fort prix, de lui donner : ne jamais faire confiance à personne et utiliser tous

les moyens nécessaires pour se protéger des autres.

Geoffroy a écouté attentivement le récit de Shanghai sans intervenir. Après un silence respectueux, qui permet à Shanghai de reprendre le contrôle de ses émotions, il s'adresse à lui d'un ton compatissant :

— C'est terrible! Je n'ai pas assez de mots pour te le signifier. Je suis dévasté à la pensée de la souffrance qu'ont vécue ton père et ses proches.

— Toute mon existence a été et est encore habitée par l'extermination des membres de ma famille. Même si je ne les ai pas connus, mon père m'en a beaucoup parlé. Il passait des heures, le regard fixé sur les rares photos jaunies qu'il avait sauvées du désastre, à m'entretenir de leur vie, de leurs espoirs, de leurs joies et de leurs peines... À de nombreuses reprises, il m'a expliqué les circonstances dans lesquelles des milliers de Juifs français ont péri. Il se rappelait les derniers moments passés avec ses proches qu'il n'a plus jamais revus. Mon grand-père, ma grand-mère et mes deux oncles exterminés ont fini par faire partie de mon quotidien. Je dirais même qu'ils en font partie plus encore que s'ils avaient vécu. Jour après jour, je ne cesserai de perpétuer leur mémoire et les circonstances de leur fin atroce.

— Je comprends que ça ne doit pas être facile à vivre, Shanghai. Mais je viens de réaliser quelque chose. Nous avons plus en commun que tu ne le croyais.

— Ah oui?

— Ton père et le mien sont tous deux de nationalité française, explique Geoffroy. Ma mère aussi est française. Comme ton père, mes parents ont émigré au Québec après la Deuxième Guerre, mais pour des raisons bien différentes...

— Quelle coïncidence! Notre rencontre serait-elle guidée par le destin? Ils vivent toujours tes parents?

— Oui, dans une résidence de retraite, mais je ne les vois pas beaucoup. Et ta mère, Shanghai?

— Ma mère est décédée il y a quelques années d'un cancer du sein. Elle venait d'avoir soixante ans. Je n'ai plus ni père ni mère! Pauvre de moi! se plaint Shanghai, sur un ton blagueur.

Geoffroy profite de cette éclaircie pour détendre lui aussi l'atmosphère, à sa façon, en espérant que Shanghai réagisse positivement :

— Pardonne-moi mon inculture! Tu sais, Shanghai, j'ai beau t'observer attentivement, je ne suis pas capable de trouver d'indices qui me permettent de croire que tu es juif.

— Tu es tout pardonné! C'est normal que tu réagisses ainsi. Je ne porte ni kippa ni aucun signe distinctif. Ma mère m'a élevé dans la tradition catholique. En France, mon père et sa famille étaient ce qu'on peut appeler des Juifs assimilés à la société française. L'État français a démontré une grande ouverture à l'égalité des droits civiques entre les Juifs et les chrétiens. Cela ne diminue pas leur complicité dans la déportation des Juifs, mais il faut rendre à César ce qui lui appartient.

— Pourtant, je croyais sincèrement qu'il y avait d'autres signes. Je ne sais trop... Par exemple des caractéristiques héréditaires physiques ou physiologiques? demande Geoffroy, qui retient difficilement un début de fou rire.

— Tu me fais marcher! C'est ça! Tu te moques de moi!

Shanghai se sent blessé dans son amour-propre.

— Oui, c'est ça! confirme Geoffroy, en riant de bon cœur.

— Tu as bien raison de rigoler! Ça m'apprendra à être trop sérieux! Tu vois bien que ce n'est pas le cas! Regarde-moi bien! Je n'ai même pas le nez croche en plus! lance Shanghai, dont le rire jaune attire l'attention des autres clients.

Quelques semaines plus tard, Geoffroy rentre chez lui en début de soirée, après une journée éreintante. Jude est absent, comme tous les mardis, à cause de son cours de marketing au cégep. Mathieu lui a laissé un message sur le répondeur. Il lui rappelle de ne pas oublier sa promesse de l'accompagner au centre commercial, en fin de semaine, pour magasiner de nouveaux vêtements. Mathieu se prépare fébrilement en prévision du voyage à Québec en compagnie de son père.

Geoffroy a le goût de partager les succès obtenus au cours des négociations relatives à l'achat des immeubles convoités dans le cadre de son projet. Il communique avec Shanghai, conformément à son engagement, pour l'informer que des développements sont survenus. Il l'invite à le rejoindre et Shanghai accepte d'emblée. Geoffroy débranche la prise de téléphone pour être sûr de ne pas être dérangé.

Quelques minutes plus tard, Shanghai se présente au condo de Geoffroy où ce dernier lui fait part des bonnes nouvelles. Il a signé et déposé aujourd'hui, par l'entremise de l'agent immobilier, une offre d'achat en vue d'acquérir l'immeuble qu'ils ont visité ensemble. Geoffroy lui explique qu'il a également convaincu le propriétaire de l'édifice adjacent de lui vendre le bâtiment et qu'il lui a fait parvenir une proposition d'achat en ce sens. Il n'a aucun doute que les

propriétaires vont accepter les offres qui correspondent aux prix demandés par les vendeurs.

Shanghai se montre très enthousiaste. Il accepte de partager avec Geoffroy la bouteille de mousseux, déposée dans un seau à glace sur la table du salon, pour souligner cette étape majeure dans la réalisation du projet. Ils échangent sur les modalités de la participation de Shanghai aux diverses étapes de son exécution et s'entendent facilement sur un mode de rémunération qui satisfait visiblement Shanghai. Ce dernier s'engage, à la suite de la visite prochaine du deuxième immeuble, à ébaucher des esquisses de plan. Il évalue être en mesure de les présenter à Geoffroy dans environ six semaines, le temps qu'il faudra à ce dernier pour finaliser les transactions.

Le vin aidant, l'atmosphère est détendue. Geoffroy en profite pour aborder une question qui l'intrigue :

— Depuis notre première rencontre, je me demande d'où te vient le surnom de Shanghai?

— Très bonne question! Je t'ai parlé, lors de notre dernière conversation, des enseignements de mon père.

— Je me souviens très bien des deux grands enseignements de ton père : ne jamais faire confiance à personne et utiliser tous les moyens nécessaires pour se protéger des autres.

— C'est bien ça! Tu as une bonne mémoire! Hé bien! Mon surnom, Shanghai, c'est un moyen que j'ai trouvé pour me protéger des autres. C'est un nom naturellement associé aux Chinois dans l'esprit des gens. Comme je parle le mandarin, il s'est imposé. C'est une diversion! Ça me permet d'attirer l'attention sur autre chose que mon nom de famille,

qui est de toute évidence un nom de famille juif. Tu vas me trouver parano, mais c'est comme ça! Je n'y peux rien! J'ai fait d'une pierre deux coups : j'exprime ma fascination pour la culture et les arts chinois, et je me protège.

— J'ai eu l'occasion de constater ton amour de la Chine lors de mes visites à ton condo.

— En plus de parler le mandarin, je transforme de vieux meubles à la façon chinoise, explique Shanghai. Je fais également de la peinture sur soie en m'inspirant de motifs chinois.

— Tu éprouves toujours le besoin de te protéger?

— Oui, ça va encore plus loin! Ça dépasse même ma propre personne. Bien plus, j'ai hésité avant de recourir au moyen dont je vais te parler. Au début de mon âge adulte, je me suis juré que si j'avais des enfants, je ne leur imposerais jamais un nom de famille juif. Je ne voulais pas hypothéquer leur vie. Mais je n'étais qu'un jeunot! Lorsque j'ai été confronté à la réalité, autour de la mi-vingtaine, de choisir le nom de famille de mon premier fils, j'ai eu beaucoup de difficulté à me brancher. À ce moment, j'ai pris conscience que je devais renoncer à un des grands bonheurs qu'un être humain peut vivre : transmettre son identité et son nom à ses descendants. Ce fut très difficile, mais j'ai été conséquent avec moi-même. J'ai décidé de donner à mon premier fils le nom de famille de sa mère, Dubreuil. J'ai aussi choisi un prénom à consonance anglaise, Kevin. Je l'ai même fait baptiser pour plus de sécurité...

L'émotion de Shanghai perce sa carapace. Geoffroy sent le besoin d'intervenir :

— Je comprends que ta décision était guidée par les

enseignements de ton père. Et ton autre fils? Car je crois qu'il y en a un deuxième.

— Oui, l'autre s'appelle Tchad et porte le même nom de famille, Dubreuil.

— Est-ce que tes fils connaissent l'histoire de leur grand-père?

— Oui, c'est sûr! Pour moi, c'est un devoir de mémoire! Je leur transmets aussi les enseignements de mon père.

— Je comprends que c'est un devoir de mémoire, mais ne crains-tu pas de les traumatiser en entretenant une attitude de méfiance dans leur relation avec les autres?

— C'est possible, mais j'insiste aussi sur d'autres valeurs dans les leçons que je leur transmets. Il n'y a pas que la Shoah et la cruauté innée de la nature humaine. C'est une question d'équilibre...

— C'est leur mère qui s'en occupe depuis ton divorce? s'informe Geoffroy.

— Nous n'avons pas divorcé. Nous vivions comme conjoints de fait. Pour répondre à ta question : oui, c'est Denise, mon ex-conjointe, qui s'en occupe. Elle leur consacre tout son temps. Elle a toutes les qualités d'une bonne mère : libre et ouverte d'esprit. Elle est surtout une mère aimante. Et toi?

— C'est mon ex-femme, Madeleine, qui prend soin de nos trois enfants depuis le divorce. Mon fils cadet, Mathieu, passe une fin de semaine sur deux avec moi. Je n'ai pratiquement plus de contact avec mes deux filles. Toi, tu les vois souvent tes fils?

— Souvent, mais pas longtemps. Ils demeurent près de chez moi. Alors, je vais faire un tour régulièrement pour les embrasser et m'assurer que tout va bien. Je t'avoue que je n'ai pas la fibre paternelle très développée.

— Même chose pour moi, confirme Geoffroy.

L'arrivée à l'improviste de Jude met un terme à leur conversation :

— Je m'excuse de vous déranger, mais c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour te parler, Geoffroy. J'ai tenté de te joindre par téléphone, mais il n'y avait pas de réponse.

— Est-ce qu'il y a une urgence? demande Geoffroy, irrité par l'arrivée de Jude.

— Lorsque je suis revenu chez moi après mon cours, j'avais un message sur le répondeur. Un de tes chefs de chantiers a tenté de te joindre toute la soirée, mais sans succès. Alors, il m'a appelé pour m'informer d'un pépin. Il n'a pas reçu les matériaux qui devaient être livrés en fin d'après-midi. Les ouvriers n'ont pas ce qu'il faut pour poursuivre les travaux demain... J'ai pensé que je devais t'en informer...

— Je vais m'en occuper dès que possible! Je te remercie! Mais je crois que vous n'avez pas encore eu l'occasion de faire connaissance. Alors, Shanghai, je te présente Jude. Jude, je te présente Shanghai. Jude est un collaborateur de la première heure de mon entreprise de construction.

Jude s'approche de Shanghai pour lui serrer la main. Shanghai semble favorablement impressionné par Jude. Ce dernier cache bien le dépit qui l'a envahi depuis son arrivée au condo de Geoffroy et surtout sa frustration d'être présenté uniquement comme un collaborateur.

Geoffroy est inconfortable. Il tente d'expliquer la présence de Shanghai chez lui, à cette heure de la soirée. Il s'adresse à Jude :

—J'ai demandé à Shanghai de me rejoindre pour l'informer des développements survenus dans le nouveau projet dont je t'ai déjà parlé. Il est disposé à collaborer à sa réalisation. C'est le seul moment que j'avais, cette semaine, pour le rencontrer.

—J'en suis très heureux! rétorque froidement Jude. Bon, moi je dois vous quitter. Il est tard. Je vais me coucher.

Le voyage de rêve

Ce matin-là, c'est le jour J pour Mathieu. Depuis des semaines, il prépare le voyage à Québec tant attendu. Il est même allé au centre commercial avec son père pour acheter de nouveaux vêtements. Geoffroy avait reporté le voyage à quelques reprises, faute de temps. Cette fois, ça y est!

Assis fièrement sur le siège du passager, Mathieu a de la peine à croire que c'est vraiment le départ. Il est heureux et surexcité à la perspective de partir seul avec son père pour une fin de semaine prolongée, dans une ville où il n'est jamais allé. Geoffroy connaît bien cette ville pour y avoir séjourné pendant ses études universitaires. Il est fébrile lui aussi, mais pour des raisons différentes. Au cours des dernières semaines, il s'est juré de reprendre le temps perdu dans sa relation avec son fils qui porte toutes ses espérances de père. Il aime profondément Mathieu, d'autant plus que ses liens avec ses deux filles semblent irrémédiablement compromis. Il est fier de lui et déterminé à nouer des liens d'amour, de compassion, de liberté et de franchise. Au moment de partir, il a le sentiment de vivre un nouveau départ avec son petit prince dont le port altier annonce déjà le jeune homme qu'il deviendra.

À leur arrivée à l'hôtel Loews Le Concorde, situé sur le cours du Général-De Montcalm, tout près de la Grande Allée, Mathieu a de la difficulté à fixer son attention, tant il est sollicité par ce qu'il découvre : les plaines d'Abraham, les statues de personnages célèbres, l'accueil chaleureux et princier des membres du personnel revêtus de leur livrée. Il est fortement impressionné par la suite spacieuse réservée par son père. Geoffroy lui a réservé une surprise pour le premier soir : il l'amène souper à L'Astral, le bar-restaurant rotatif du sommet de l'hôtel. Mathieu et son père sont si occupés qu'ils en oublient presque de manger. Pendant une heure et demie, soit le temps que prend le restaurant de forme circulaire pour effectuer une rotation complète, Mathieu sollicite à tout moment l'attention de Geoffroy. Son père est étonné par la curiosité gourmande de son fils qui tente de repérer les lieux qu'ils ont prévu de visiter le deuxième jour. Mathieu s'endort rapidement dans son lit trop grand pour lui, complètement épuisé par tant de nouveautés.

Le lendemain, après un petit déjeuner copieux pris dans leur suite, Geoffroy et Mathieu se dirigent vers les Galeries de la Capitale où Mathieu est tout de suite attiré par les manèges. Le père et le fils passent ainsi deux heures à faire le tour de toutes les attractions du parc, deux fois plutôt qu'une pour certaines, ce qui finit par donner un solide mal de cœur à Geoffroy. Il supplie Mathieu de lui accorder un peu de répit. L'enfant, qui veut profiter goulûment de ce moment féérique, a encore le goût de s'envoler et de tourner. Son père le persuade qu'il est temps d'aller manger. Geoffroy est heureux du bonheur qu'il vient de partager avec son fils, peut-être pour la première fois de sa vie.

Après avoir repris leurs forces dans un établissement de restauration rapide, Mathieu et Geoffroy se rendent au cinéma Imax. Mathieu apprécie énormément le film

d'animation, alors que son père profite de ce moment pour reprendre son souffle, confortablement assis près de son fils. Ils sont heureux!

Mathieu réussit à convaincre son père de lui faire un grand plaisir : patiner avec lui. La séance intensive de patinage a raison de la résistance de Geoffroy. La douleur de ses muscles endoloris est compensée par la dose de bien-être qui l'habite. Ils quittent le complexe d'amusement le cœur léger.

La journée du samedi est consacrée à la visite des lieux repérés lors de leur souper à L'Astral. Mathieu veut commencer par le château Frontenac, l'édifice qui, vu d'en haut, l'a impressionné le plus. Ils passent un bon moment à flâner sur la promenade des Gouverneurs, la rue Sainte-Anne et la rue Saint-Jean. Ils descendent la côte du Palais jusqu'à la rue Saint-Vallier, dans le secteur du Vieux-Port, et ils poursuivent jusqu'au quartier Saint-Roch, dans le centre-ville.

Ils arpentent les rues situées autour de l'église Saint-Roch. Mathieu fait remarquer à son père que les gens qu'ils croisent ont l'air différent de ceux qu'ils ont rencontrés avant de descendre la côte du Palais. Geoffroy lui explique que le quartier de la basse-ville est habité en très grande partie par des familles, des gens âgés et des jeunes, qui vivent pour la plupart dans la pauvreté. Il précise que ces personnes habitent souvent dans des logements en mauvais état. Mathieu fait remarquer que l'endroit ressemble beaucoup au quartier de la mère de Jude, où il habite maintenant. Il a le regard triste. Il reste silencieux jusqu'au moment où, de retour dans la haute-ville, ils se retrouvent devant l'Assemblée nationale du Québec. Après la visite guidée des lieux, Mathieu confie à son père qu'il aimerait bien, quand il sera plus grand,

travailler « dans la grande salle bleue » qu'il vient de voir. Geoffroy découvre, à sa grande satisfaction, que son fils a de l'ambition. Il se sent prêt à le soutenir!

En soirée, pendant le souper pris au restaurant Le Continental de la rue Saint-Louis, Mathieu questionne son père sur les gens rencontrés au cours de la journée. Il ne comprend pas pourquoi il y a des « pauvres, comme dans le bas de la côte, et des plus riches, comme dans le haut de la côte. » Sur le moment, Geoffroy est incapable de trouver une réponse compréhensible et intelligente pour un jeune de treize ans. Il a besoin d'y réfléchir, mais il teste tout de même un début d'explication : « Dans notre société, il n'y a pas juste des riches et des pauvres, lui explique Geoffroy. Entre les pauvres et les riches, il y a les moyennement riches; nous en faisons partie. Les pauvres ont de la misère à vivre comme il faut, mais les autres ont tout ce qu'il faut pour subsister. Si j'avais une baguette magique, confie le père, d'un œil allumé, je transformerais les pauvres en moyennement riches et tout le monde aurait ce qu'il faut pour bien vivre. » Mathieu fait signe qu'il a compris, mais Geoffroy n'en est pas convaincu!

Au cours du trajet de retour à Montréal, après les journées magiques qu'ils viennent de passer, Geoffroy se risque à questionner son fils sur sa nouvelle existence. Ce dernier semble heureux d'habiter, pendant la semaine, avec la mère et le frère de Jude, qui sont gentils avec lui. Benjamin, maintenant âgé de quinze ans, fréquente la même école que lui; il est en 3^e secondaire. Il est surtout content de ne plus vivre dans la chicane. Il montre cependant une hésitation à répondre aux questions de Geoffroy sur sa vie scolaire. Il semble inquiet. Geoffroy finit par comprendre qu'un problème trouble son fils.

— Écoute, Mathieu, je sens que quelque chose te

tracasse. Fais-moi confiance. Tout ce que tu vas me dire va rester entre nous deux. Je te le jure!

— Tu sais papa, ça ne fait pas longtemps que je vais à cette école. C'est difficile de se faire des copains. Le seul que je connais bien, c'est Benjamin. Il n'a pas tellement d'amis, lui non plus.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas.

— Mathieu, dis-moi tout! Il y a sûrement autre chose qui se passe...

— Les autres traitent Benjamin de fif! dévoile Mathieu. Pourquoi? Je l'ai demandé à Benjamin et il n'a pas voulu me répondre...

— Fif, ça veut dire homosexuel. Un homosexuel, c'est une personne qui aime une autre personne de même sexe. Par exemple, un homme qui aime un autre homme.

— Mais Benjamin n'est pas comme ça!

— Ça ne fait rien. Probablement qu'ils trouvent Benjamin trop différent d'eux avec ses allures de petit génie, sa petite taille, ses petites lunettes et son air d'extra-terrestre. Ils l'appellent fif parce qu'ils ne l'aiment pas. Ils veulent le blesser, lui faire mal. Faire mal à l'autre les fait se sentir plus forts...

— C'est très méchant! commente Mathieu, encore inquiet.

— C'est non seulement méchant, mais en plus, ce n'est pas acceptable. C'est une des pires choses qu'un être humain

peut faire subir à un autre être humain! Tu sais, il y a des lois dans notre société qui défendent aux gens de faire cela.

Geoffroy perçoit que l'inquiétude de Mathieu est plus profonde. Il craint que son fils ne soit victime du même traitement. Il est déterminé à savoir ce qui mijote dans sa tête :

— Toi, Mathieu, est-ce que tu as déjà vécu ce même genre de situation que Benjamin?

— Mais non, papa! nie vigoureusement Mathieu.

— Tu m'en parlerais, n'est-ce pas?

Mathieu reste muet. Il y a de la détresse dans ses yeux. Geoffroy, de plus en plus soucieux, revient à la charge :

— Je t'ai posé une question, Mathieu!

— Non, mais j'ai peur que ça arrive, papa!

— Pourquoi as-tu peur?

— À mon ancienne école, c'est arrivé quelques fois à cause de mes cours de ballet, confirme Mathieu. Je n'étais pas le seul dans mon cas.

— Et puis?

— Notre enseignante a fait comprendre aux autres que chacun est libre de faire ce qu'il veut dans la vie. Elle leur a demandé pourquoi ils faisaient du mal à ceux qui suivent des cours de ballet? Ils ont répondu que c'était pour rire...

— Et après?

— Elle leur a expliqué que le ballet est un grand art qui

n'a rien à voir avec la sexualité d'une personne, poursuit Mathieu. Elle a donné l'exemple de la banane. La maîtresse a demandé aux vilains s'ils mangeaient des bananes. Les trois ont répondu oui. Elle leur a dit : « Devrait-on vous traiter de singes parce que vous mangez des bananes? » Tout le monde a bien ri! Elle a exigé des excuses de ceux qui ont mal agi, devant toute la classe...

— Avez-vous eu d'autres problèmes par la suite?

— Non! On n'en a plus entendu parler...

— Et tu crains que la même chose ne se produise dans ta nouvelle école?

— Oui, mais je prends les moyens pour éviter que ça n'arrive. Je me tiens le plus possible avec ceux qui sont les plus forts. Je leur rends des services pour les devoirs... Et puis, les autres ne savent pas que je suis des cours de ballet...

— Et Benjamin, comment réagit-il? Penses-tu qu'il en souffre?

— Il laisse faire. Il ne réagit pas tellement. En tout cas, je lui ai demandé de faire comme si on ne se connaissait pas... Ça lui a fait de la peine, mais il a compris...

— Tu aurais pu choisir de rester du côté de Benjamin?

— J'y ai pensé et je n'étais pas fier de moi. Mais je voulais éviter le trouble...

— Je peux comprendre. Mais si jamais tu te retrouves dans d'autres situations du même genre, tiens-moi au courant!

— Je te le promets, papa!

Geoffroy sent Mathieu encore tendu; il lui accorde le temps de faire le vide. Cette conversation a dû exiger beaucoup d'énergie de sa part. C'est Mathieu qui rompt le silence :

— Mais toi, papa, as-tu déjà eu des problèmes avec ça?

Geoffroy est soufflé par la question de Mathieu. Il ne sait trop quoi dire :

— Non! Ton père n'a jamais eu de problèmes comme ça quand il était à l'école.

— Je ne parle pas juste de l'école, précise Mathieu, inconfortable.

— Pourquoi me demandes-tu cela?

Mathieu hésite avant de répondre. Embarrassé, il bouge nerveusement sur son siège.

— Parce que Jude et toi, vous vous occupez de moi comme deux papas. Les autres peuvent penser que vous êtes différents d'eux, comme Benjamin...

— Et nous blesser, nous faire du mal... Est-ce que ce sont les autres qui peuvent penser que nous sommes différents ou si c'est toi, Mathieu?

Mathieu fond en larmes. Geoffroy est consterné.

— C'est moi, papa! répond Mathieu, d'un ton à peine audible.

— Qu'est-ce que ça veut dire pour toi avoir deux papas qui s'occupent de toi?

— Ça veut dire comme un père et une mère. Je ne sais

pas trop comment le dire... Comme un homme qui reste avec un autre homme...

— Et comment vois-tu ça un homme qui reste avec un autre homme?

— Je trouve que vous êtes libres, Jude et toi, de vous aimer. Comme moi je le suis de faire du ballet. Mon enseignante a dit que chaque personne est libre...

Geoffroy a besoin d'une pause-café et s'arrête à Sainte-Hélène, à trois quarts d'heure de Montréal. Aucun des deux ne dit mot pendant la courte pause. Ni lui ni Mathieu n'abordent le sujet délicat pendant le court arrêt. En revenant à l'auto, Mathieu rassure son père :

— Je suis content que tu sois heureux avec Jude! C'est tout ce qui compte pour moi!

Geoffroy est soulagé de savoir que son fils a compris l'essentiel.

En arrivant à Montréal, Geoffroy reconduit Mathieu chez la mère de Jude. Après avoir récupéré ses bagages dans le coffre de la voiture, Mathieu s'approche de son père et lui donne un baiser sur chaque joue en le serrant fort dans ses bras.

— Merci pour tout, papa! Je t'aime fort! Fort! Fort!

— Moi aussi je t'aime, Mathieu! Fort! Fort! Fort!

Un large sourire illumine le visage de Geoffroy et quelques larmes mouillent ses yeux...

Les liens équivoques

Lorsqu'il arrive au condo de Shanghai, quelques semaines plus tard, pour voir l'esquisse des plans, Geoffroy est déçu de la présence des deux fils de son collaborateur. Il croyait se retrouver seul avec lui pour cette importante rencontre. Shanghai lui présente l'aîné, Kevin, douze ans, et le cadet, Tchad, dix ans. Ils sont tous les deux en vêtements de nuit. Shanghai lui explique qu'il s'occupe de ses fils depuis quelques heures, à la suite d'une urgence dans la famille de son ex-femme.

Pendant la présentation des esquisses, Kevin et Tchad écoutent la télévision au salon. Geoffroy songe aux deux fils de Shanghai. Il a été étonné par la différence, visible à l'œil nu, entre les deux frères. Kevin est la réplique de son père : même visage allongé, mêmes yeux ensorcelants et même taille élancée. Il est déjà grand pour son âge. Mais ses cheveux à larges boucles sont noirs, contrairement à ceux brun clair de son père. Comme Shanghai, il donne l'impression de planer au-dessus de la réalité. Tchad, son frère, est l'antithèse de Kevin, avec son apparence ordinaire et son absence de charisme. Il doit tenir de sa mère, pense Geoffroy.

Geoffroy est très satisfait des plans préparés par Shanghai. Ce dernier a réussi à donner à l'extérieur des deux immeubles un look moderne, élégant et sobre, qui se marie bien avec les édifices du voisinage. Comme il en avait déjà parlé à Geoffroy, il a également dessiné le plan d'aménagement intégré des deux arrière-cours qui donnent sur la ruelle. Shanghai a prévu, pour l'intérieur des logements, des transformations qui tiennent compte de la configuration particulière de chaque bâtiment. Geoffroy, satisfait, donne le feu vert à la poursuite des travaux par Shanghai qui accepte d'effectuer les modifications convenues au cours de leur échange.

Les deux garçons rejoignent leur père pour l'informer qu'ils sont prêts à se coucher. Ils souhaitent une bonne nuit à Geoffroy. Shanghai les accompagne à leur chambre et revient quelques minutes plus tard. Il explique à Geoffroy que ses fils sont exténués après une journée remplie d'imprévus. Lui-même a dû quitter d'urgence son travail, au milieu de l'après-midi, pour être présent au domicile de leur mère au moment du retour des enfants.

Shanghai invite Geoffroy à le suivre au salon. Une fois ce dernier confortablement assis, il prie son invité de l'attendre encore un peu, car il doit vérifier si ses fils ont tout ce qu'il leur faut. C'est la première fois qu'ils ont l'occasion de dormir chez lui. Il revient quelques minutes plus tard, rassuré. Il porte un plateau d'argent sur lequel sont disposées une théière en porcelaine et des tasses assorties. Il offre à Geoffroy de déguster un thé vert chinois, appelé maojian. Ce dernier perçoit sa proposition comme une invitation à poursuivre la soirée. La maladresse avec laquelle Geoffroy manipule sa délicate tasse chinoise provoque le rire amical

et moqueur de Shanghai. Cette fois-ci, Geoffroy n'a pas l'intention d'amener la discussion sur un terrain plus intime. Il attend que son hôte prenne l'initiative, ce qui ne tarde pas à venir.

— Je ne veux pas être indiscret, prévient Shanghai, mais j'aimerais bien que tu me parles un peu de ton enfance et de tes parents. Tu es né dans HoMa?

— Tu n'es pas du tout indiscret! Ta question est tout à fait normale. Non, je ne suis pas né dans HoMa. Je suis né à Outremont où se sont installés mes parents à leur arrivée en terre québécoise.

— Il me semblait bien! Tu n'as pas exactement le profil des habitants d'ici!

— À quoi ça ressemble un natif d'HoMa?

— Je ne sais trop! reconnaît Shanghai. Mais je peux affirmer qu'ils n'ont pas ton allure racée! J'ai toujours eu la conviction que les conditions sociales et économiques dans lesquelles vit une personne finissent par se traduire dans ses attitudes et ses comportements...

— Si je te suis bien, toi non plus tu n'as pas le profil des habitants d'HoMa, malgré le fait que tu as vécu toute ta vie dans ce quartier.

— Moi, je suis un être d'exception! rétorque Shanghai, sur un ton mi-blagueur. C'est dans ma nature profonde d'être différent, alors que toi...

Shanghai prend conscience que leur échange emprunte un terrain glissant. Il hésite à exprimer ses impressions à l'égard de Geoffroy.

— Je vais te sortir du pétrin, Shanghai! Tu disais « alors que moi... » J'ai bien saisi ce que tu n'as pas osé dire! Oui, je suis très conscient que je suis le produit typique d'une classe sociale que je qualifie de bourgeoise, faute d'un meilleur terme. Je me suis acclimaté! J'ai simplement fait miens les us et coutumes du milieu dans lequel j'ai vécu les trente premières années de ma vie. Depuis que j'habite dans HoMa, je me sens un peu comme un immigrant qui s'enracine facilement dans son terreau d'adoption. Je dirais même que je me sens encore mieux que dans mon aquarium, entouré de bourgeois!

— Merci! C'est exactement ce que je voulais dire, apprécie Shanghai. Oui, je crois que tu l'exprimes encore mieux que moi. J'imagine que l'université, ça fait partie de ton aquarium?

— Oui, j'ai fait une maîtrise en criminologie et j'ai donné des cours à l'université.

— Moi, tu sais que j'ai fait un an d'architecture, mais j'ai laissé tomber. Je ne me sentais pas à ma place. J'ai eu la conviction, au bout d'un an, que l'université n'était qu'un lieu destiné à préparer une main-d'œuvre programmée pour faire fonctionner le système, alors que j'avais de plus en plus l'impression d'être en marge de ce système. J'ai donc décroché! Et puis, j'avais besoin d'argent!

— Le choix que tu as fait à ce moment-là me semble conforme au peu que je connais de toi.

— Je ne le regrette surtout pas! reconnaît Shanghai. Grâce à un ami bien placé, j'ai eu la chance d'occuper un bon emploi qui me permet de gagner ma vie. Pour satisfaire mon besoin de connaissances, je me suis plutôt mis au mandarin.

— Grâce à un ami? C'est du favoritisme! Je ne pensais pas que tu te chauffais de ce bois-là!

— J'ai des principes, mais je ne suis pas stupide! plaide Shanghai. J'ai seulement profité de l'occasion qui passait.

— Ce n'est pas sérieux! J'ai dit ça pour te taquiner. J'aime bien m'amuser aux dépens des personnes avec qui je me sens confortable...

— Il me semblait bien que ce n'était pas sérieux! Tu dois habituellement être plutôt diplomate!

— On verra bien à l'usage, rétorque Geoffroy, en se levant de son fauteuil. Je te prie de m'excuser, Shanghai, mais il se fait tard! J'ai une grosse journée demain.

— Moi aussi! Surtout que je dois m'occuper des enfants et je n'en ai pas l'habitude!

— Je suis bien placé pour le comprendre. Mon fils vit maintenant dans HoMa. Mais j'y pense, ce serait peut-être intéressant que mon fils rencontre Kevin et Tchad.

— Pourquoi pas? Je suis d'accord!

Au cours des mois qui suivent, un lien amical se crée entre Mathieu et les deux fils de Shanghai, Kevin et Tchad. Ils ne vont pas à l'école publique comme Mathieu. Les deux fils de Shanghai fréquentent une institution privée. Les occasions de se rencontrer se sont multipliées. À leur propre demande, Kevin et Tchad passent fréquemment des journées entières au condo de leur père, lors des fins de semaine et des vacances.

Le voyage à Québec de Geoffroy et Mathieu a été un

déclencheur, et leur relation s'épanouit. Mathieu se confie plus facilement à son père. Il n'a pas voulu fréquenter le camp d'été pendant ses vacances et a réussi à persuader son père de le garder avec lui. Il l'accompagne sur les chantiers, surtout celui très animé des deux immeubles. Il rend de petits services aux travailleurs à l'emploi de son père, qui l'ont pris en affection : courses au dépanneur et alimentation en eau fraîche. Mathieu est réticent devant la volonté de Geoffroy de l'inscrire à la même école que Kevin. Il tient mordicus à demeurer à son école secondaire où il a obtenu de très bons résultats, bien qu'il ait dû s'intégrer en cours d'année scolaire. Il aimerait rejoindre Kevin et Tchad à leur école privée, mais il garde un mauvais souvenir de celle qu'il a fréquentée lorsqu'il demeurait avec sa mère. Mathieu réussit finalement à convaincre son père du bien-fondé de sa préférence.

Les affaires de Geoffroy se développent selon le scénario prévu. Geoffroy et Shanghai ont travaillé fort depuis le mois de juillet à réaliser et surveiller les travaux de transformation des deux bâtiments. À la fin du mois de septembre, les chantiers sont fermés. Les condos se sont vendus principalement auprès d'une clientèle gaie, lors de la prévente tenue au printemps. Ils envisagent d'autres projets en collaboration.

Au cours des derniers mois, faute de temps, la relation entre Geoffroy et Shanghai s'est limitée au plan professionnel. Leurs confidences ont cessé. Ils sont heureux de se revoir lors des activités réunissant les deux familles, mais Geoffroy a l'impression que Shanghai vit des problèmes. Son comportement est changeant et il est devenu irascible. Geoffroy soupçonne son collaborateur de consommer de la drogue, ce qui l'inquiète pour l'avenir de leur association.

Les amours de Jude et Geoffroy se vivent ouvertement seulement devant Mathieu. Une règle négociée entre eux dicte leur comportement en présence de l'adolescent : « sobriété dans la manifestation de leur amour », selon les termes de Jude. Geoffroy insiste pour ne pas mêler leur vie privée à ses relations amicales et sociales. Cette décision fait en sorte qu'il participe aux activités familiales avec Mathieu, Shanghai et ses fils, mais sans la présence de Jude. Ce dernier interprète l'attitude de Geoffroy comme de la peur de vivre sa réalité homosexuelle. Sur le plan sexuel, Geoffroy fait des progrès. Son coming out auprès de Mathieu l'aide à exprimer plus d'affection à Jude... même au lit... « Un modeste progrès, mais tout de même un pas en avant », se convainc Jude. Ce dernier trouve que Shanghai prend une place trop grande dans la vie de Geoffroy, ce qui le prive de faire des activités avec Geoffroy et Mathieu.

Madeleine a souffert d'une dépression majeure. Elle a dû séjourner à l'unité psychiatrique d'un hôpital montréalais. Sa sœur a pris la relève auprès des filles qui ne voulaient rien savoir de se retrouver chez leur père. Geoffroy est blessé par leur attitude de rejet à son égard. Christine poursuit ses études avec succès, mais Marie-Laure végète. Elle a décroché de l'école secondaire et fait des petits boulots. Lors de son séjour chez la sœur de sa mère, elle a rencontré un cousin dont elle s'est entichée. Ils continuent à se voir, au grand déplaisir de Madeleine qui tente de la convaincre de rompre ce lien. Geoffroy est préoccupé par les conséquences éventuelles de cette relation, mais la faiblesse de ses rapports avec Marie-Laure le condamne à l'impuissance. Geoffroy reprend contact avec son père et sa mère. Il leur rend visite plus souvent en compagnie de Mathieu. La santé de son père décline, mais sa mère a encore la capacité de prendre soin de son mari.

Jude a terminé avec succès son certificat en administration des affaires au cégep. Il désire fêter son succès en famille, au cours d'une fin de semaine qu'il souhaite « en famille à trois, pas en gang! » Il réussit à persuader Geoffroy de lui vendre le condo qu'il habite gratuitement et dont il assume seulement les charges. Geoffroy lui fait un bon prix et lui accorde un prêt à faible taux d'intérêt. Pour Jude, c'est un pas de plus dans la conquête de son autonomie financière.

Geoffroy sent, pour la première fois depuis son divorce, que sa vie ne va pas si mal.

Le tentateur

À la fin de l'automne 1993, Geoffroy décide de célébrer avec faste la réussite de son projet immobilier. Il invite Shanghai à partager un souper gastronomique dans un grand restaurant du Vieux-Montréal.

Les deux amis sont satisfaits des résultats de leur collaboration, qui dépassent leurs espérances. Ils trinquent à leur succès. Le repas à six services est copieux et bien arrosé. Geoffroy et Shanghai se sentent plus proches grâce à ce qu'ils ont vécu sur les plans familial et professionnel au cours des derniers mois. Le contexte amical de leurs libations crée naturellement un climat plus intime. Au moment du digestif, une conversation plus personnelle s'amorce.

—Maintenant que nous sommes en tête à tête, je réalise qu'entre le travail et les enfants, nous n'avons pas eu beaucoup de contacts, déclare Geoffroy. Nous sommes très proches sans l'être vraiment. Pendant tous ces mois, j'ai pensé souvent à toi. Je me disais que je ne connais pas grand-chose de toi, de ta vie. Est-ce que, comme moi, tu as envie d'aller plus loin?

— Ouais! C'est dur de gagner ma confiance, tu le sais, mais je suis obligé de me rendre à l'évidence que t'as déjà pas mal réussi! Tu m'as déjà dit que tu aimes bien taquiner les personnes avec qui tu te sens confortable... J'ai été à même de constater que tu ne t'en es pas privé avec moi. J'imagine que tu devais être comme ça avec ta femme, du temps où tu vivais avec elle?

— Pas tellement! répond Geoffroy, encore hésitant à aborder le sujet de sa relation avec Madeleine.

— Tu n'étais pas très à l'aise avec elle?

— Tu n'as pas de diplôme universitaire, mais tu n'es pas bête!

— Tu veux qu'on se parle? D'accord! Je passe un marché avec toi : tu me parles de ta vie avec elle et j'en ferai autant de mon côté. De cette façon, nous serons quittes.

— C'est un bon deal! consent Geoffroy. Je vais être franc avec toi! C'est la première fois que je discute de ça avec quelqu'un. Je suis porté à croire que j'ai vécu ma relation avec Madeleine comme tout le reste de mon existence. J'ai fait ce qu'on attendait de moi. J'ai assumé les devoirs prescrits par mon milieu bourgeois et endossés par mes proches. Je ne me suis jamais demandé si j'étais bien là-dedans! La question ne se posait pas. Je ne crois pas avoir été amoureux de ma femme. J'accomplissais mon devoir conjugal, sans plus. Quant à mes enfants, j'étais trop occupé pour être présent dans leur vie.

— C'est triste! Pourquoi au juste as-tu divorcé?

— La rupture avec Madeleine s'est imposée d'elle-même. C'est le premier carcan que j'ai fait sauter au cours de

cette période de libération. Je me suis débarrassé de la chape de plomb qui pesait sur mes épaules! J'ai quitté Outremont pour Hochelaga-Maisonneuve. J'ai abandonné ma charge de cours à l'université. J'ai cessé de voir mes parents. Le seul lien que j'ai gardé avec le passé, c'est mon fils Mathieu...

— Ce n'est pas banal, Geoffroy.

— Tout n'est pas réglé pour autant. Je me sens toujours comme une chrysalide! Je suis en quête de ma raison d'être!

— Mon existence n'est pas piquée des vers non plus! Si tu penses que ta vie est spéciale, attends un peu que je te parle de la mienne!

Shanghai raconte à Geoffroy les circonstances qui ont conduit à son union de fait avec Denise.

Denise a d'abord exercé le métier de prostituée auprès d'une clientèle des deux sexes, mais elle préférait les hommes. Sa vie alternait entre son travail très lucratif et ses voyages. Elle a bourlingué un peu partout dans le monde. L'année précédant sa rencontre avec Shanghai, elle a vécu une grande peine d'amour. Elle est tombée éperdument amoureuse d'un bel Italien, lors d'un voyage de six mois en Europe, le temps qu'il a fallu à leur passion pour se consumer.

Lorsque Shanghai fait sa connaissance, elle vient de rentrer de Florence et travaille dans un restaurant. Elle est âgée de vingt-huit ans. Elle est lasse de sa condition de prostituée et trouve que son travail de serveuse n'est pas assez payant. Elle a le goût de se caser et de mettre des enfants au monde. Shanghai, âgé de vingt-quatre ans, veut se mettre en ménage dans le seul but d'avoir des enfants. Il avait envie de transmettre la vie, mais le mariage ne l'attirait pas. Shanghai et Denise se sont liés d'amitié.

Quelques semaines après leur rencontre, il lui demande, un peu par bravade, de devenir la mère de ses enfants. Denise accepte, mais elle met une condition : que leur union de fait se fonde, comme une relation d'affaires, sur un contrat en bonne et due forme. Elle tient à assurer sa sécurité financière et celle des enfants. Quinze jours plus tard, le contrat est signé chez le notaire, dérouté mais consciencieux. Le contrat prévoyait que dans le cas où ils ne vivraient plus en union de fait, il continuerait de subvenir aux besoins de la mère et des enfants. Shanghai s'engageait personnellement à demeurer avec Denise et les enfants au moins une dizaine d'années. Cet arrangement satisfaisait Shanghai et lui permettait de concilier liberté et responsabilité. Il n'avait aucun goût de fonder une famille traditionnelle, ni de se marier, un boulet inutile, selon lui. Lorsqu'il s'est installé dans le condo en face de celui de Geoffroy, il venait tout juste de terminer sa douzième année de vie commune avec Denise et leurs deux fils, âgés de douze et dix ans.

Geoffroy est sidéré par la désinvolture avec laquelle Shanghai mène son existence. Il se pose plein de questions.

— Je t'avoue que j'ai de la difficulté à comprendre comment tu as pu prévoir avec une assez grande précision la durée de ta cohabitation avec Denise. Après tout, les sentiments, ça ne se commande pas...

— D'abord, c'était la mère de mes enfants! rappelle Shanghai. La vie commune, c'était juste un moyen pour assurer leur stabilité au cours des premières années de leur développement.

— Aimais-tu Denise?

— Je vais être franc avec toi! Je l'aimais bien, mais je

n'étais pas amoureux d'elle.

— Mais alors, comment vivre une douzaine d'années avec quelqu'un qu'on n'aime pas vraiment?

— Je trouve que la langue française manque de précision quand il s'agit de qualifier la gamme des sentiments humains. J'appréciais Denise au point de l'avoir choisie pour être la mère de mes enfants. Je me plaisais en sa compagnie. Ce n'est pas de l'amour, mais c'est sûrement aussi stable, sinon plus, que la passion éphémère. Faut pas oublier que les enfants étaient notre priorité.

— Vous avez donc pu vivre douze ans sans passion? insiste Geoffroy.

— Pas du tout! Ce n'est pas le cas...

— Je comprends de moins en moins! Est-ce ce que tu n'aurais pas préféré vivre avec une femme que tu aimais?

— Toi, tu l'aimais ta femme, je suppose? Tu as vécu à peu près le même nombre d'années avec elle!

— Dans mon cas, je croyais aimer Madeleine! Mais c'est une autre histoire...

— Geoffroy, je t'avoue qu'il te manque une donnée importante pour bien comprendre ma situation.

Shanghai hésite. Il est conscient qu'il atteint le point de non-retour :

— En ce qui concerne ma relation avec Denise, c'est probablement le plus loin que je pouvais aller avec une femme... Je suis capable d'avoir une relation sexuelle satisfaisante, comme ce fût le cas avec la mère de mes

enfants, mais je préfère les hommes. Pour moi, la passion se conjugue au masculin.

Geoffroy n'est pas surpris par la révélation de Shanghai. Plusieurs indices glanés ici et là l'ont amené à cette conclusion. En ce moment, il se demande surtout s'il pourra lui parler de sa relation avec Jude. Shanghai poursuit ses confidences :

— Notre vie commune était basée sur la liberté d'avoir des relations en dehors de notre lien affectif. Denise acceptait que j'aie mes expériences avec des hommes. Moi, je la laissais libre d'exprimer ses coups de cœur comme elle l'entendait. Par contre, nous nous étions fixés une règle incontournable : ne jamais inviter nos partenaires au domicile familial.

— Votre entente vous permettait de vivre votre sexualité hors du couple, tout en assurant à vos enfants une stabilité affective!

— Tu as bien compris! C'est un arrangement qui faisait mon affaire et celle de Denise. Et toi Geoffroy, tu en as eu des accommodements de ce genre avec ta femme?

— Je n'en ai jamais vraiment senti le besoin au cours de notre mariage, mais je suis certain que Madeleine aurait refusé.

— J'en conclus, comme tu l'as fait tout à l'heure pour moi, que tu as vécu des bons bouts de temps sans passion.

— Tout à fait! Je ne suis jamais allé voir ailleurs, admet Geoffroy, un peu jaloux de la liberté de Shanghai.

— Qu'est-ce qui t'en a empêché? Étais-tu trop coincé?

— La question ne se posait pas en ces termes-là. Je

travaillais beaucoup et j'étais dévoué à ma famille! En fait, j'étais sur le pilote automatique. Je commence à peine à comprendre ce qui s'est passé pendant cette période de ma vie...

— Depuis ton divorce, tu as dû vivre d'autres expériences plus satisfaisantes avec des femmes, je suppose? demande Shanghai.

Geoffroy sent la pression que Shanghai exerce sur lui avec ses questions serrées. Il se demande pourquoi il fait référence aux femmes, alors qu'il a pu facilement observer qu'aucune femme n'est présente dans sa vie quotidienne. Il perçoit sa question comme un appel à la sincérité. Shanghai sait déjà que Jude est présent depuis plusieurs années dans sa vie et dans celle de Mathieu. Il conclut que Shanghai, dont la sensibilité et l'intelligence sont hors du commun, est au courant des rapports qu'il entretient avec Jude et qu'il veut le forcer à faire face à cette réalité.

— J'ai beaucoup apprécié ton honnêteté tout à l'heure, Shanghai! Alors, je vais être aussi franc avec toi que tu l'as été avec moi.

Geoffroy se confie à Shanghai. Il lui raconte sommairement ce qu'il a vécu avec Jude au cours des dernières années. Il n'a pas le goût de remonter à la genèse de sa relation et se limite aux quatre ans qui ont suivi sa majorité légale.

— Je suis très heureux de ma vie avec Jude, conclut-Geoffroy. Mathieu est au courant de ce que nous vivons.

— Je le savais depuis longtemps! Plusieurs indices et mon intuition m'ont permis de découvrir ce que tu viens de me confier. Mais je te remercie de ta confiance.

— Donc, je termine nos échanges avec les deux constatations suivantes, poursuit Shanghai, d'un ton doctoral et sarcastique. Moi Shanghai, je suis impur et anormal, puisque je suis à la fois un Juif et un homosexuel. Et toi Geoffroy, tu es simplement anormal, puisque tu es seulement un homosexuel.

— Tu as le sens de l'humour, Shanghai!

— Je te l'accorde! Il en a fallu beaucoup au peuple juif pour se sortir de la Shoah! En passant, si jamais tu as le goût de faire un voyage intersidéral à un moment donné, c'est avec plaisir que je t'accueillerai sur ma planète. Je vais défrayer les coûts de téléportation!

Geoffroy se souvient de la réplique énigmatique de Shanghai, lors de leur première vraie conversation : « J'ai le sentiment de vivre sur une planète différente de la tienne. Un monde nous sépare. »

La crise conjugale

Les jours qui suivent sa rencontre avec Shanghai ne sont pas de tout repos pour Geoffroy. Jude ne lui adresse pas la parole, sauf pour les nécessités découlant du travail. Même à ces occasions, le registre de ses propos garde un ton neutre et faussement déagagé. Geoffroy est conscient que l'attitude de Jude vise à lui signifier son désaccord vis-à-vis de sa relation avec Shanghai, plus particulièrement leur récent souper en tête à tête. La bouderie de Jude dure depuis six jours. Geoffroy en souffre, mais pas assez pour tenter une action en vue de dénouer la crise conjugale. Il est curieux de vérifier pendant combien de temps son amant peut maintenir cette attitude sans exprimer ouvertement sa colère.

La mauvaise humeur de Jude demeure inchangée, même à l'approche de la fin de semaine. Geoffroy espère que la présence de Mathieu, attendu pour le vendredi, contribuera à rétablir la situation devenue difficile à vivre. Il résiste à la tentation de faire les premiers pas, sans trop savoir pourquoi. Ils quittent tous les deux le bureau, le vendredi en fin d'après-midi, sans se parler. Geoffroy est perplexe devant un problème qui aurait été, somme toute, facile à résoudre. Il éprouve le sentiment que son amant est déterminé, cette fois-ci, à aller jusqu'au bout de sa colère pour exprimer

sa frustration. « Je ne serai pas là en fin de semaine », lui annonce Jude..

Comme il en a l'habitude, Geoffroy passe chez la mère de Jude après le travail pour prendre Mathieu. Ce dernier ne manifeste pas de joie particulière à revoir son père, contrairement à son habitude. Il est renfermé et songeur. Le père se convainc que son attitude est passagère. Il prend la peine de demander à la mère de Jude si tout s'est bien déroulé au cours de la semaine. Elle affirme que tout va bien avec « le petit ». De ce côté-là, il est rassuré.

Une fois rentré au condo, Mathieu demande à son père s'il peut aller saluer Jude chez lui. C'est une habitude qu'il a prise lorsque Jude et Geoffroy ne vont pas le chercher ensemble. Ce dernier ne sait trop quoi répondre. Mal à l'aise, il lui explique que Jude a dû s'absenter pour des raisons personnelles. Mathieu est sceptique. Il a le pressentiment que son père lui cache quelque chose. Geoffroy saisit, à ce moment précis, tout le vide que crée l'absence de Jude. Il perçoit la déception évidente de l'adolescent. Il est dérouté et déçu de constater que sa relation avec Mathieu est intimement liée à la présence de son partenaire. Il se remémore les propos de son fils lorsqu'il a fait état, au cours du voyage de retour de Québec, de la présence de deux pères qui jouent, à ses yeux, le rôle d'un père et d'une mère. « Jude nous manque à Mathieu et à moi! », est-il forcé d'admettre.

Mathieu, toujours aussi renfermé et songeur, se réfugie dans sa chambre, pas longtemps après avoir ingurgité le repas frugal préparé à la dernière minute par son père. Une fois Mathieu enfermé dans sa chambre, Geoffroy tente de joindre Jude par téléphone. Pas de réponse chez lui et sa mère n'a pas de nouvelles non plus. Il sent le besoin de se rendre au condo de Jude et frappe vainement à sa porte. Il

regagne rapidement son domicile, avant que Mathieu ne s'aperçoive de son absence. La fin de semaine s'annonce longue et pénible. « Il manque définitivement un père! Mais où se cache-t-il? », conclut Geoffroy, désorienté.

Le lendemain matin, Geoffroy se lève tôt, avec en tête une solution pour combler l'absence de Jude. Il propose à Mathieu d'aller se promener dans les Cantons-de-l'Est, plus particulièrement à Magog, pour profiter de la belle journée ensoleillée et pour s'emplir les yeux des couleurs automnales. La proposition emballe Mathieu dont l'humeur s'allège. Il se montre même enthousiaste et exprime bruyamment son contentement. Le père est rassuré par l'attitude de son fils, mais reste torturé par l'absence de Jude. Il se sent coupable de ne pas avoir tenté de résoudre plus rapidement le conflit vécu avec lui. Il doit faire des efforts pour ne pas se laisser entraîner dans l'échafaudage de scénarios nourris de la peur de perdre son amant. Il s' imagine Jude en train de le tromper avec un jeune homme rencontré inopinément ou alors plongé dans d'autres situations encore plus morbides... « Et s'il avait fait une bêtise et s'était retrouvé à l'hôpital! », songe Geoffroy, déboussolé par ses divagations.

Le plaisir de rouler en toute liberté en compagnie de son fils, visiblement heureux de cette escapade impromptue, contribue à rétablir son équilibre émotionnel. L'anxiété cède la place à l'envie de revoir son amant pour lui exprimer ce qu'il ose nommer de l'amour, faute de mots adéquats pour exprimer le sentiment plus nuancé qu'il éprouve à l'égard de Jude.

Geoffroy voudrait connaître les raisons de l'humeur que Mathieu a manifestée la veille. Il décide de ne pas gâcher cette journée exceptionnelle. Ça ne l'empêche pas de s'inquiéter. Il se rassure en se disant que rien d'important

n'est survenu dans l'existence de son fils, puisque sa bonne humeur est revenue.

À Magog, Geoffroy loue une suite dans un hôtel de prestige, au grand plaisir de Mathieu qui semble aimer le luxe. Pendant la journée, il ne cesse d'observer son fils. Il se rend compte qu'il a beaucoup changé au cours des derniers mois. Il est en pleine transformation physique : croissance accélérée, mutation de la voix, duvet sur les bras et le visage, torse plus viril. Au-delà des caractéristiques physiques, il apprécie ce qui se dégage de l'ensemble de sa personne : l'intelligence et un charisme naturel. Geoffroy est très fier d'avoir transmis la vie à un être humain hors du commun. Il croit que ses atouts de départ seront des gages de réussite pour lui. Il aurait aimé, à ce moment précis, se projeter dans le futur pour constater ce que sera devenu Mathieu à l'âge adulte.

La suite du voyage improvisé se déroule dans un climat chaleureux. Geoffroy a essayé d'en savoir plus sur les activités de Mathieu à la polyvalente et plus particulièrement sur ses résultats scolaires, mais ce dernier se limitait à affirmer que tout allait bien. Mais son ton n'était pas très enthousiaste. Ils sont rentrés à Montréal au cours de l'après-midi du dimanche. Des traces d'inquiétude se lisaient sur le visage de Mathieu, baigné de soleil automnal.

Geoffroy dépose Mathieu chez la mère de Jude avant de regagner son condo. Contrairement à son habitude, son fils ne lui a pas donné l'accolade et s'est contenté d'une solide poignée de main. Le père, surpris, tente de comprendre le motif de son comportement. « C'est probablement qu'il veut me manifester qu'il n'est plus un enfant », songe le père, un peu dépassé. Avant de le quitter, Mathieu exprime le souhait que Jude soit présent la prochaine fois : « J'aimerais profiter

encore longtemps de la présence de deux pères dans ma vie. C'est cool! Vous m'avez gâté. Ne t'en fais pas, papa, tout va s'arranger entre vous deux. Et puis, j'aurais besoin de parler à Jude au cours de la semaine. Dis-lui de m'appeler. » L'émotion est palpable. Un frisson parcourt Geoffroy, incapable de formuler une réponse intelligente.

Ses questions sur l'attitude inhabituelle de son fils cèdent rapidement la place à l'excitation de retrouver son chez soi où il espère avoir des nouvelles de Jude. Dès qu'il ouvre la porte, il aperçoit Jude assis dans le salon en train de prendre une bière et d'écouter la radio. Il ne sait trop comment réagir. Il comprend rapidement que la présence de Jude chez lui signifie au moins son désir de régler leur conflit. Geoffroy tente, sans trop réfléchir, d'entamer la conversation.

— Et puis? As-tu passé une bonne fin de semaine, mon Jude?

— Très drôle, mon Geoffroy!

— Pourquoi?

— Tu oses me demander pourquoi! répond Jude, sur un ton exaspéré. Nous sommes en conflit depuis plus d'une semaine. Je prends l'initiative de t'accueillir à ton arrivée chez toi et tout ce que tu trouves à me dire, c'est une question stupide. Comme si l'enfer que nous avons vécu la semaine dernière n'avait pas existé! Comme si ma présence était normale! Je ne le prends pas!

— Excuse ma maladresse!

— Ne crois pas t'en tirer à si bon compte! Ce serait trop facile. Tu veux de l'humour? En voilà! Nous allons jouer tous les deux à un jeu très amusant : un quiz où je te donne

un choix de réponses à ta question. Premier énoncé : j'ai passé la fin de semaine dans une auberge fréquentée par une clientèle gaie; j'y ai fait la rencontre d'un jeune homme de mon âge avec qui j'ai enfin trouvé la satisfaction sexuelle que je recherche. Deuxième énoncé : profitant d'une liberté enfin retrouvée, j'ai fait, dans une boîte de nuit de la rue Sainte-Catherine, par le plus grand des hasards, la rencontre de notre locataire préféré, David, alias Shanghai, qui s'est montré très entreprenant à mon égard...

— Tu exagères! Arrête ce cirque! supplie Geoffroy, sonné par la manœuvre de son amant. Tu sais bien que je t'aime!

Jude ignore la supplication de Geoffroy et continue :

— Shanghai s'est montré entreprenant à un point tel que j'ai succombé à la tentation de passer la nuit avec lui. Un homme fascinant! Troisième énoncé : j'ai répondu positivement à la demande répétée d'un bel homme que j'ai côtoyé régulièrement lors de mes cours au cégep et j'ai passé la fin de semaine avec lui à son chalet dans les Laurentides. Et pas juste pour faire la cuisine. Il mitonne des bons petits plaisirs pour le palais, lui...

— Il n'y a pas un quatrième énoncé parmi tes choix de réponses? questionne Geoffroy, sur un ton mi-blaqueur. Je pensais que tu en ajouterais un du genre : aucune des trois premières réponses; Jude s'est ennuyé de Geoffroy toute la fin de semaine, dans l'attente interminable de se réconcilier avec lui...

— Non, je regrette, Geoffroy! Cet énoncé s'applique, je pense, beaucoup plus à ta fin de semaine qu'à la mienne. Avec Mathieu, tu n'étais pas dans un contexte pour faire des

rencontres. D'ailleurs, il n'aurait sûrement pas apprécié que son père trompe son autre père.

Geoffroy est étonné par l'habileté du discours de Jude qui, sous le couvert de l'humour, dissimule des attaques vicieuses à son égard. Force lui est de constater que son amant a pris de l'assurance au cours des dernières années. Il sent que Jude est maintenant un homme qui a acquis la capacité d'user de sa liberté durement conquise. Geoffroy doit en tenir compte pour la suite des choses.

— Écoute Jude, je crois que nous sommes tous les deux assez matures pour aborder notre conflit conjugal, puisque c'est bien ainsi qu'il faut le qualifier, d'une manière plus responsable. Il nous faut sortir du cul-de-sac dans lequel nous sommes.

— Peut-être, mais je n'ai aucunement l'intention de te raconter ce que j'ai fait au cours de ma fin de semaine. Tu peux imaginer ce que tu veux, ça ne me fait pas un pli sur la différence, comme dit souvent ma mère. Mais sache que j'ai passé d'excellents moments en compagnie de personnes qui m'apprécient et m'accordent de la valeur.

— Je ne veux pas le savoir! rétorque Geoffroy. Mais je te connais assez bien pour m'en faire une idée plutôt juste. J'ai constaté, avec le temps, que ton arme favorite est de provoquer une explosion quand tu ne peux plus endurer une situation. Pour le reste, ça te regarde. Mais je t'avertis! Je ne serais pas content, mais pas du tout, que tu me transmettes des créatures virales récoltées lors d'ébats sexuels extraconjugaux. Ça peut être criminel ce genre de comportement...

— Tu me parles comme un criminologue! commente Jude, insulté par le scénario élaboré par Geoffroy. Je n'aime

pas ton attitude.

— Que tu aimes ou pas, ça ne me fait pas un pli sur la différence, comme tu l'as si bien dit tout à l'heure. Mais je suis obligé de tenir compte du fait que dans les trois énoncés de ton quiz, tu parles d'un partenaire sexuel. Je tire les conséquences de ton quiz maison que tu as élaboré avec un art consommé. Je te l'avoue, tu m'as impressionné!

— Merci du compliment! apprécie Jude. Je ne fais que me défendre face à un partenaire qui ne semble pas me prendre au sérieux. Ceci dit, je crois que nous sommes mûrs pour une bonne explication.

— Je suis d'accord. Commence! Tu as du talent pour ça...

— Je n'irai pas par quatre chemins! Je crois qu'un danger grandissant menace notre couple. Ce danger se nomme monsieur David Cohen, de son nom de naissance.

— Shanghai? Je m'en doutais...

— Oui, ton locataire préféré et ton collaborateur privilégié.

— Il n'y a rien de sexuel entre nous, se défend Geoffroy.

— Ce n'est pas cet aspect qui me préoccupe. Il n'y a pas que le sexe dans une relation humaine. Non, je ne suis pas inquiet de ce côté. Et puis, excuse-moi, je crois que tu n'es pas son genre.

— Qu'est-ce ce qui t'amène à l'affirmer avec autant d'assurance? interroge Geoffroy, inquiet de la tournure de la conversation.

— Je le connais suffisamment bien pour savoir qu'il aime les hommes un peu plus jeunes que toi et toi aussi d'ailleurs, déclare Jude, conscient qu'il touche là une corde très sensible pour son partenaire.

— Qu'est-ce qui te permet de décréter, du haut de ta suffisance, que je suis attiré exclusivement par les hommes jeunes et que Shanghai ne m'intéresse pas?

— Je n'ai rien décrété du tout, mais c'est facile de voir qu'entre vous deux, le sexe n'a pas d'importance.

— Et tu as vu quoi exactement? demande Geoffroy, en retenant avec peine sa colère.

— Je crois que notre échange est mal parti. Je n'ai pas l'intention d'analyser ton comportement sexuel. Je veux juste te dire que je sais que Shanghai ne représente pas un concurrent sérieux pour moi sur le plan sexuel. Un point, c'est tout! On passe à autre chose! tranche Jude, d'un ton impératif.

— Alors, pour quelle raison fais-tu tout un plat de mes relations avec Shanghai?

— Parce que nous en sommes à un point où il faut tirer au clair un certain nombre de réalités quotidiennes qui touchent notre vie de couple et notre vie de famille...

— Peux-tu préciser ce que tu penses là-dessus?

— Certainement! D'abord, je constate que Shanghai prend de plus en plus de place dans ton existence, aux dépens de ma vie et de celle de Mathieu. Ensuite, je ne vois aucune raison valable pour l'associer au développement de notre entreprise.

— Notre entreprise? C'est plutôt mon entreprise! interrompt Geoffroy.

— J'en prends bonne note. On va en reparler plus tard, mais pour l'instant, revenons à la présence envahissante de ton ami Shanghai. J'estime que tu aurais facilement pu te débrouiller sans lui pour l'élaboration des plans de rénovation et le suivi des travaux.

— J'étais débordé et il est arrivé au bon moment, se défend Geoffroy.

— Je n'en suis pas si sûr! Je crois plutôt que ce prétexte t'a permis de passer du temps avec lui, ce qui n'aurait pas été possible autrement. Je ne peux pas cerner ta motivation profonde, car je ne suis pas dans ta peau. Je constate seulement que ce fut le départ d'une relation plus poussée avec lui. À plusieurs reprises, vos rencontres de travail ont servi d'excuse pour vous retrouver au bar et au resto. N'oublie pas que c'est moi qui tiens ton agenda!

— Ce n'est que normal dans une relation d'affaires, argumente Geoffroy, sans trop de conviction.

— Bien sûr! commente Jude, sur un ton incrédule. Et c'est normal que de nombreuses activités familiales réunissent un collaborateur occasionnel, ses deux fils, le patron et son propre fils? Je suppose que ces activités se sont organisées toutes seules!

— Ça n'est pas arrivé aussi souvent.

— Je n'ai pas compté les occasions que vous avez eu de fraterniser, mais c'est arrivé assez souvent pour que je me sente exclu. Je t'avoue que je suis frustré et révolté par ton attitude... parce que monsieur a décrété que notre relation

conjugale ne devait exister qu'entre quatre murs, dans nos condos respectifs. Même Mathieu ne doit pas en parler avec personne. Je dois vivre dans le placard pour protéger ton image de père et de mâle normal.

— Tu exagères! lance Geoffroy, à court d'arguments. Tu regardes le passé avec les yeux du présent.

— Je t'accorde que c'est facile de détricoter le passé pour lui faire dire des choses qui n'ont pas existé. En t'en parlant, mon seul but est de rendre notre relation conjugale et familiale plus conforme à mes attentes et plus vivable pour tous, y compris pour toi. Nous sommes au moins trois personnes concernées; la troisième aurait sûrement quelque chose à dire, mais c'est déjà assez compliqué à deux...

Geoffroy est surpris du revirement d'attitude de Jude. Il a besoin d'une pause. Il lui offre de partager la bonne bouteille de cidre de glace qu'il a achetée au cours de la fin de semaine. Jude accepte tout en restant réservé. Les hostilités ne sont pas encore terminées.

Geoffroy prend le temps de raconter à Jude l'escapade de la fin de semaine avec Mathieu. Il évite de donner des détails, mais il n'oublie pas de transmettre à Jude la demande de Mathieu d'entrer en contact avec lui au cours de la semaine. Quelques verres de cidre plus tard, dans un climat un peu moins tendu, Geoffroy prend l'initiative de revenir au sujet qui les préoccupe.

— Tu parlais tout à l'heure d'une relation plus conforme à tes attentes. Qu'est ce que cela veut dire concrètement? demande calmement Geoffroy.

— D'abord, tu as bien écouté ce que j'ai dit et ça me rassure, apprécie Jude, en adoptant le même ton posé que

Geoffroy. Je crois que la priorité devrait être accordée à la famille que nous formons, Mathieu, toi et moi. Si tu consacres l'essentiel de tes loisirs à passer du temps avec nous deux, cela ne peut qu'améliorer la situation. Mathieu pourrait profiter davantage de la présence et de l'affection de ses deux pères, car c'est ce que nous sommes pour lui : deux pères. Nous avons tous les deux la responsabilité de lui assurer notre soutien, surtout qu'il traverse maintenant la phase la plus difficile de sa vie : l'adolescence. Je sais de quoi je parle, crois-moi ! L'absence de mon père est à l'origine de bien des gaffes que j'ai commises au cours de cette période. Je pense que je n'ai pas besoin de te faire un dessin.

— Serais-tu en train de me conseiller de restreindre mes relations avec Shanghai et ses enfants ? Si c'est le cas, tu me fixes une limite difficilement conciliable avec ma notion de liberté.

— Pas du tout ! réplique Jude, avec un grand sourire narquois aux lèvres. Tu es libre de le rencontrer comme tu veux, mais dorénavant, je veux être présent comme ton conjoint. Pour moi, la garde-robe, c'est fini ! J'y ai été trop longtemps confiné. La liberté, ça se vit à deux. Sinon, il vaut mieux vivre en célibataire.

Geoffroy est soufflé par la rigueur et la fermeté de l'argumentation de Jude. Il tente avec difficulté de mesurer toutes les conséquences de ses propos. Son partenaire devient un interlocuteur de plus en plus coriace au fil de l'échange. Il projette une image d'ouverture, appuyée sur la défense de ses droits et de ses choix, tout en lui servant un ultimatum. « Décidément, Jude a dû passer la fin de semaine à réfléchir à la situation ! », se dit Geoffroy.

— Ta présence serait donc une condition indispensable à l'exercice de mon droit de rencontrer Shanghai en

compagnie de ses deux fils ? Tu me fixes un régime de liberté conditionnelle et qui plus est, un régime de liberté conditionnelle permanente. Est-ce que je me trompe ?

— Décidément, tu réagis encore en criminologue, attaque Jude. Si je poursuis ta logique, tu es le condamné et moi, le méchant bourreau. Ce n'est pas le cas. Tu as choisi librement d'être avec moi et de m'associer à l'éducation de Mathieu. Tu n'as pas fait ce choix sur un coup de tête. Tu as même attendu deux ans avant de t'engager dans une relation avec moi. Alors, ta réaction de victime n'est pas justifiée. Tu te la mettras où tu penses !

— Prends ça comme tu voudras ! Mais je ne tiens pas à vivre sous la loi des dix commandements de Jude. Je n'aime pas du tout qu'on me fixe des limites, réplique Geoffroy, dont le ton monte : « Non, tu n'as pas agi de la bonne façon, mon Geoffroy ! Tu aurais dû te comporter autrement pour respecter le régime matrimonial que je t'ai imposé, moi, Jude ! »

Jude est touché par la dernière réplique de Geoffroy. Il est songeur. Un silence se crée entre eux. Geoffroy semble déconcerté. Il tente de dénouer l'impasse dans laquelle la querelle est enlisée :

— Jude, je ne tiens pas à avoir raison ! Je ne pense pas que nous serons gagnants si l'un de nous tente d'avoir le dessus sur l'autre. Je crois qu'il faut revenir à l'essentiel !

— Tu as raison. Je pense que nous sommes comme deux lutteurs épuisés après un combat sans issue ! Mais, c'est quoi l'essentiel ? questionne Jude, sur un ton compréhensif.

— Nous avons tout le temps d'y penser, mais il faut d'abord que je m'occupe de mon estomac qui crie famine. Je

l'ai dans les talons!

— Moi aussi, j'ai faim! Allons à mon appartement. Ma mère m'a donné deux portions de hachis tout à l'heure, lorsque je lui ai rendu visite.

— C'est une excellente idée, acquiesce Geoffroy. Je vais te rejoindre dans quelques minutes, le temps de prendre connaissance de mes messages téléphoniques.

Lorsque Geoffroy arrive au condo de Jude, la table est déjà mise. La deuxième portion de hachis est en train de réchauffer dans le four à micro-ondes. Jude a débouché une bouteille de vin qu'il a déposée sur la table. Il accueille Geoffroy avec un large sourire.

— Je suis très touché par tes bienveillantes attentions, mon Jude!

— C'est de bon cœur! Je suis heureux de te faire plaisir. Je propose que nous portions un toast.

— À quoi allons-nous trinquer?

Jude verse le vin rouge dans les coupes et s'adresse solennellement à Geoffroy :

— Je formule le vœu que notre amour perdure et nous permette d'affronter victorieusement les épreuves de la vie!

Geoffroy est ému. Il s'approche de Jude et le prend dans ses bras :

— Je pense que le hachis de maman peut attendre... Je ressens tout à coup un besoin plus pressant...

Jude s'efforce de retenir des larmes de libération.

Il embrasse passionnément Geoffroy et l'entraîne affectueusement vers sa chambre où les deux amants célèbrent fougueusement leurs retrouvailles. Geoffroy est rassuré par ce qu'ils viennent de vivre. Il serait surpris que Jude ait profité du week-end pour avoir une relation sexuelle avec un autre.

Une fois la célébration terminée, les amoureux comblés savourent leur repas dans une atmosphère de béatitude relative. Le contexte est favorable à la poursuite de leur conversation.

— Quand tu as parlé tout à l'heure de revenir à l'essentiel, je crois que l'amour en fait partie, dit Jude.

— Et le hachis de maman aussi! lance Geoffroy, d'un ton badin. Sans blague, je suis d'accord avec toi!

— D'abord, l'amour que nous vivons, toi et moi! Il faut le protéger des menaces normalement présentes dans la vie d'un couple. Tu vois ce que je veux dire, Geoffroy?

— J'espère que nos propos ne se transformeront pas en quiz!

— Fais un effort pour être sérieux! Je t'en prie!

— Excuse-moi. Oui, je t'ai bien écouté! À quelles menaces fais-tu référence? s'informe Geoffroy, désireux de démontrer son sérieux.

— Je fais surtout référence aux relations qui risquent de rendre plus fragile notre lien amoureux.

— Tu veux parler des relations sexuelles que je pourrais ou que tu pourrais avoir avec quelqu'un d'autre?

— Oui, les relations sexuelles hors du couple font bien partie de ces menaces, mais ce ne sont pas les plus dangereuses! précise Jude.

— Que veux-tu dire? J'ai du mal à te suivre...

— Tout le problème réside dans les conséquences. Je te donne un exemple : tu rencontres une personne dans un club ou à l'occasion d'une soirée; tu as envie de baiser avec cet homme; tu passes à l'acte; tu te contentes; tu ne le revois pas et ça se limite à une fois. Eh bien, les conséquences sur toi, sur notre lien et sur Mathieu ne sont pas importantes. Dans ce sens, ce contact sexuel unique ne risque pas de fragiliser notre liaison. Tu vois ce que je veux dire?

— Oui et non! répond Geoffroy, visiblement inquiet. Je constate surtout que tu es en train d'élaborer une théorie de la fidélité que je ne connais pas. Est-ce que tu l'as déjà mise en application? En fin de semaine, par exemple?

— Je n'ai pas l'intention de revenir sur ma fin de semaine! Sache que mon propos n'est pas une théorie, mais seulement une réflexion sur ce qui arrive souvent dans les couples gais ou hétéros : une petite escapade sexuelle qui n'a rien à voir avec l'amour ne laisse pas de trace. Ce n'est même pas nécessaire d'en parler à l'autre!

— J'ai le sentiment de discuter avec un sexologue!

— Chacun sa déformation! Tu n'es plus seul à en avoir une! rétorque Jude, en rigolant. Je poursuis quand même mon exposé... sexologique... Supposons un homme dans la maturité dont la vie se déroule de manière relativement satisfaisante sur les plans affectif et familial. À un moment donné, il fait la rencontre fortuite d'une personne qui exerce sur lui une grande fascination. Leur relation n'est pas de

nature sexuelle, mais d'une autre nature difficile à qualifier.

— Est-ce que ton propos est utile pour la suite de nos échanges?

— Je crois que oui! Sois patient! supplie Jude. Je poursuis mon exemple. Cette personne prend de plus en plus de place. L'être qui partage sa vie a le sentiment que la poursuite de cette relation pourrait avoir des conséquences négatives importantes sur son partenaire et ses proches.

— Tu n'es pas très subtil! Je te vois venir avec tes gros sabots. Je ne suis pas idiot. J'ai vite compris que ton discours n'a qu'un seul but : ramener notre conversation sur la présence de Shanghai dans ma vie.

— Tu as raison, Geoffroy! Mais j'ai la profonde intuition que cet homme risque d'avoir une influence néfaste sur toi et par conséquent, sur notre vie de couple et sur Mathieu, en somme, sur la petite famille que nous tentons de construire depuis quelques années.

— Écoute-moi bien! riposte Geoffroy, sur un ton ferme et grave. Je suis assez grand pour conduire ma vie sans recourir aux conseils de qui que ce soit et encore moins des tiens. Je suis un homme qui a soif de liberté et j'ai bien l'intention de combler cette soif envers et contre tous. C'est pour faire sauter bien des carcans que je me suis séparé de ma femme, il y a sept ans. Alors, ce n'est pas pour en rajouter d'autres!

Jude réalise, au ton de Geoffroy, qu'il a atteint la limite de la tolérance de son partenaire. Pour ne pas tout gâcher, il choisit de battre en retraite pour le moment :

— Il est inutile de poursuivre dans cette voie! Loin de moi l'intention de brimer ta liberté. Ça irait à l'encontre de

ce que je vis, car je suis, comme toi, à la conquête de ma propre liberté. Je tiens même à te remercier de ton soutien dans ma recherche d'autonomie.

Le propos de Jude rassure Geoffroy. Il tient à tout prix non seulement à demeurer un homme libre de la conduite de sa vie, mais aussi à paraître, aux yeux de Jude, intransigeant sur cet aspect essentiel de son existence.

— Je suis content que tu sentes mon appui dans ta quête d'autonomie, apprécie Geoffroy. Je ne te l'ai jamais dit, mais je t'admire pour les efforts concrets que tu as consentis, au cours des dernières années, pour avancer. J'aime bien vivre en compagnie d'un fonceur!

— N'en mets pas trop! Ça m'inquiète. Que vas-tu me demander en retour?

— C'est gratuit! Seulement pour aujourd'hui! se moque Geoffroy.

— Alors, je vais profiter de ton état de générosité, Geoffroy! Même si je risque de me retrouver endetté! J'aurais encore quelques points à aborder avec toi avant la fin de la soirée.

— C'est tellement bien introduit que je suis heureux de te dire oui!

— Le premier sujet a un lien avec les efforts que j'ai consentis, comme tu l'as si bien dit tout à l'heure, pour la conquête de mon autonomie. Tu ne t'en souviens probablement pas, parce ce que je n'ai fait qu'effleurer la question, mais lorsque j'ai obtenu mon diplôme, j'ai exprimé le désir de célébrer l'événement de façon particulière. J'aimerais passer une fin de semaine à l'extérieur de Montréal avec Mathieu et

toi. On n'a pas besoin d'aller très loin, tu sais...

— Ça me revient, admet Geoffroy. Je me souviens que je n'étais pas disponible pour la remise des diplômes et tu m'avais alors formulé ce souhait. Je suis tout à fait d'accord pour nous offrir cette fin de semaine. Laisse-moi un peu de temps et je te reviens bientôt avec une proposition. Je vais en parler avec Mathieu au cours de la prochaine fin de semaine et je suis sûr qu'il m'aidera avec grand plaisir à te préparer une surprise, car il t'apprécie beaucoup.

— Justement, en parlant de Mathieu, je crois que nous aurions intérêt à le suivre d'un peu plus près sur le plan des études. J'ai eu l'occasion de discuter avec ma mère au cours de la journée de samedi et elle m'a confié ses inquiétudes au sujet du dernier bulletin de Mathieu.

— Tu es allé voir ta mère samedi? questionne Geoffroy, perplexe. Pourtant, elle m'a affirmé, lorsque j'ai ramené Mathieu chez elle dimanche en fin d'après-midi, qu'elle n'avait pas eu de nouvelles de toi pendant la fin de semaine.

— Je lui ai demandé de cacher ma visite! Quand penses-tu qu'elle m'a donné les deux portions de hachis que nous avons mangées? Je ne les ai pas reçues par la poste!

— Touché! Et puis, ce hachis est à la source de nos retrouvailles. Mais revenons au bulletin de Mathieu...

— J'en ai pris connaissance, poursuit Jude. Il est clair que ses résultats sont beaucoup moins satisfaisants dans presque toutes les matières. Ma mère m'a informé qu'il n'est pas aussi studieux à la maison depuis le début de cette année. Elle lui a conseillé d'apporter le bulletin avec lui et d'en discuter avec toi et moi au cours de la fin de semaine.

— Là je comprends! C'est sûrement ce qui explique son air renfermé et songeur de vendredi. Le p'tit cachotier!

— Il ne faut pas lui en vouloir! soumet Jude. Il faut se rappeler qu'il s'attendait à passer la fin de semaine avec nous deux. Il arrive que deux paires d'oreilles soient plus compréhensives qu'une seule!

— Je capte le message! Mais si je suis honnête avec toi, je dois reconnaître qu'il est plus à l'aise et plus rayonnant quand nous sommes là tous les deux. Il va falloir accorder nos violons avant la fin de semaine prochaine. Il ne s'en tirera pas aussi facilement... Je te remercie, Jude, de m'en avoir parlé.

— En ce qui concerne les points qui me restent à discuter avec toi, je m'adresse au chef d'entreprise!

— Ça peut attendre à demain!

— Pourquoi attendre lorsque le moment est propice? Et puis, la prochaine semaine est très chargée pour toi. On ne se verra presque pas...

— OK! C'est quoi le sujet? demande Geoffroy.

— S'il t'arrivait quelque chose et que tu devenais incapable d'assumer tes responsabilités d'entrepreneur, l'entreprise serait dans le pétrin. Comme nous ne sommes pas incorporés et que personne ne peut légalement assumer tes obligations, rien ne me permettrait de prendre la relève. Dans mes cours au cégep, nous avons eu l'occasion d'aborder cette question. Il ressort des discussions qu'il est prudent qu'un proche collaborateur, qui bénéficie de la confiance du patron, soit habilité à agir à sa place en cas d'incapacité.

— Ouais! Je n'ai jamais pensé à ça!

— Probablement parce que tu te sens encore indestructible! rétorque Jude, sur un ton pince-sans-rire.

— Décidément, tu n'en manques pas une ce soir, mon Jude! Tu es dangereusement en forme!

— Il existe une procédure très peu onéreuse pour prévenir ce genre de situation. Il s'agit de demander à un notaire de préparer un document légal; ça s'appelle une procuration générale. Je pourrais agir en ton nom pour le temps nécessaire à ton rétablissement et moi, je pourrais signer une telle procuration à ton égard...

— Tu as raison, Jude! Nous serions dans de beaux draps si ce genre de choses arrivait. J'imagine mon ex-femme s'empresser de débarquer pour faire la pluie et le beau temps dans mes affaires. Je vais y penser, mais de prime abord, je suis d'accord. C'est de la prévention! Organise-nous une rencontre avec mon notaire. Et l'autre point, c'est le dernier? Il se fait tard...

— Oui, c'est le dernier. J'ai constaté, en mettant à jour les livres de la compagnie, que Shanghai a payé son loyer en retard à plusieurs reprises. Pour éviter que la situation ne se détériore davantage, je suggère qu'à partir du prochain mois, tu me confies la tâche de percevoir son loyer. Cela t'éviterait la position inconfortable où il voudrait mélanger la relation amicale et la relation d'affaires. Je pense te rendre service en faisant cette proposition.

— Ton argument se défend. Laisse-moi quelques heures et je te reviens avec ça demain avant la fin de la journée. Bon, je te souhaite une bonne nuit. Je suis très content de la soirée que nous avons passée ensemble.

L'incident opportun

Confiants, Jude et Geoffroy entreprennent leur semaine de travail avec optimisme. Geoffroy passe en coup de vent au bureau pour prendre des documents en vue de ses rencontres de la journée. Il informe Jude que toute réflexion faite, il préfère continuer à recouvrer lui-même le loyer de Shanghai, sans lui donner aucune explication. Jude décide de ne pas en faire tout un plat. Il croit que c'est une façon pour Geoffroy d'affirmer sa liberté. Et puis, il se dit qu'il accordera une attention particulière à la régularité du paiement du loyer.

Le mercredi soir, Geoffroy reçoit un appel de la DPJ. Un intervenant lui apprend que Mathieu est impliqué dans l'agression subie par un élève de l'école, survenue dans la cour de récréation pendant la journée. Le travailleur social le rassure en l'informant que les conséquences auraient pu être plus graves, n'eût été l'intervention d'un employé de l'école secondaire, qui se trouvait par hasard dans les environs. Il demande à Geoffroy s'il est disponible pour une rencontre le lendemain, à quatorze heures, à son bureau.

Geoffroy passe immédiatement un coup de fil à Jude, mais la ligne téléphonique est toujours occupée. Il se rend chez Jude à toute vitesse et lui fait signe de mettre fin à sa conversation. Jude l'informe qu'il vient de parler à sa mère paniquée. Depuis son retour de l'école, Mathieu est dans tous ses états. Elle n'a pas réussi à tirer un mot de l'adolescent. Geoffroy met Jude au courant de l'appel de l'intervenant de la DPJ et de sa rencontre prévue pour le lendemain.

Jude est atterré. Il se souvient, avec émotion, d'avoir vécu une situation semblable. Il appréhende la réaction de Mathieu et craint qu'il ne prenne la fuite pour éviter la confrontation avec son père. Jude explique à Geoffroy qu'il est important qu'ils se rendent immédiatement chez sa mère. La femme les accueille avec soulagement. Mathieu est revenu de l'école rageur et boudeur. Il s'est immédiatement enfermé dans sa chambre en claquant la porte et en bousculant tout sur son passage. L'adolescent refuse de sortir de sa chambre, malgré les supplications de Jude. Geoffroy rassure Mathieu en lui disant qu'il est au courant de ce qui s'est passé dans la cour de récréation et qu'il va tout mettre en œuvre pour l'aider à s'en sortir. Mathieu sort de sa chambre et se réfugie avec la rapidité de l'éclair dans les bras de son père. Surpris de ce geste de petit garçon, Geoffroy le console du mieux qu'il peut. Il se sent à la fois impuissant et déterminé à agir pour que cet incident ne compromette pas l'avenir de son fils. « Viens, je te ramène chez moi; on va jaser de tout ça », propose Geoffroy.

De retour chez Geoffroy, Jude tente de convaincre Mathieu qu'il doit manger pour retrouver des forces. Ce dernier reste renfermé sur lui-même. Les deux pères décident qu'il faut attendre au lendemain matin pour échanger avec lui. Ils s'entendent sur le fait que Mathieu n'ira pas à l'école

tant que la situation ne sera pas éclaircie; Jude se chargera de motiver son absence. Après avoir été informé de leur décision, Mathieu consent à avaler quelques frites et la moitié d'un hot dog. Il se couche tôt, épuisé par les événements et désireux d'être seul.

Geoffroy rassure Jude qui s'inquiète de l'intervention de la DPJ. Il lui explique qu'il connaît bien les façons de travailler et les objectifs des travailleurs sociaux. Ils ne cherchent pas à punir, mais à s'assurer que le jeune a le soutien qu'il faut dans son environnement pour l'aider à se comporter comme il se doit. Il promet à Jude de le tenir informé des développements après la rencontre avec l'intervenant. Ils conviennent que Mathieu va rester avec Jude au bureau pendant l'absence de son père. Avant de se quitter pour la nuit, Geoffroy demande à Jude d'annuler, à la première heure, ses rendez-vous du lendemain et de s'occuper personnellement des engagements qui ne peuvent être différés.

Geoffroy se lève tôt. Il est nerveux devant la journée difficile qu'il s'apprête à vivre. Mathieu le rejoint rapidement dans la cuisine, le regard inquiet et la démarche incertaine. Son père tente de le mettre en confiance en l'accueillant avec un sourire rassurant. Il lui prépare un bon déjeuner qu'il avale avec plus d'appétit que la veille. Geoffroy attend que son fils prenne l'initiative de lui raconter ce qui s'est passé hier.

Une heure plus tard, après avoir pris sa douche et s'être habillé, Mathieu exprime enfin à son père le besoin de parler de ce qui lui est arrivé :

— Tu sais, papa, je suis désolé de te faire de la peine et de te causer des problèmes.

— Voyons Mathieu, un père, c'est là aussi pour aider en cas de difficultés. C'est ma responsabilité. L'important, c'est d'abord que tu saches que je t'aime très fort, même si tu as fait des choses que tu n'aurais pas dû. Ça arrive, malheureusement, mais ce n'est pas la fin du monde. Parle-moi de ce qui s'est passé hier à l'école.

— Ça s'est passé très vite! raconte Mathieu, agité. J'étais dans la cour de l'école, sur l'heure du dîner. Je me promenais avec mes amis habituels. À un moment donné, un élève d'un autre groupe s'est moqué de moi et a crié devant tout le monde : « Salut, la tapette! » Je me suis approché de lui en lui faisant un doigt d'honneur. Il a alors commencé à me bousculer assez fort et mes amis sont venus pour me protéger.

— Tes amis lui ont fait mal?

— Je pense que oui, mais quelqu'un de l'école est intervenu rapidement pour arrêter la bataille. Moi, je me suis enfui en courant rapidement. Je ne suis pas allé à l'école dans l'après-midi. J'ai flâné et je suis rentré à la maison à la même heure que d'habitude.

Geoffroy n'était pas sûr que Mathieu lui dise toute la vérité, mais l'ensemble des faits lui semblait vraisemblable. Il s'est souvenu des propos de Mathieu au cours du trajet de retour à Montréal, lors de leur voyage à Québec. Il avait affirmé se tenir avec les plus forts pour éviter d'être l'objet de moqueries, pour ne pas subir le même sort que Benjamin qui se faisait traiter de fif.

— Je suis content de connaître ta version. J'en tiendrai compte lors de ma rencontre avec le travailleur social de la DPJ.

— La DPJ? C'est si grave que ça?

— Ne t'en fais pas! La situation ne semble pas si grave que tu le crains... Mais tu m'as dit toute la vérité? insiste Geoffroy.

— Oui, oui! Mais j'aurais peut-être dû te dire que j'ai donné un bon coup de genou dans « les parties » de l'élève qui s'est moqué de moi.

— Merci de me le dire! Et je crois aussi, tant qu'à y être, que tu aurais dû me parler de ton dernier bulletin...

— Qui t'a dit ça?

— C'est Jude qui me l'a dit. Sa mère lui en a touché un mot. Elle lui a fait part de ton peu d'intérêt, depuis le début de l'année, pour les travaux scolaires à la maison.

Mathieu est incapable de répondre quoi que ce soit à son père. Il est sur le point de se fâcher. Il réprime difficilement sa colère.

— La colère, ça ne règle rien! avertit Geoffroy. Quant à moi, j'aimerais que tu me dises la vérité quand c'est le temps. Tu as eu toute la fin de semaine pour m'informer de tes mauvaises notes et tu as choisi de me laisser dans l'ignorance de quelque chose de très important. Il a fallu que j'insiste pour que tu me dises tout ce que tu as fait hier dans la cour de l'école. Comment te faire comprendre que tu peux me faire confiance?

Mathieu se lève et se dirige vers le salon. Dos à son père, il regarde fixement par la fenêtre. Il est profondément atteint par les paroles de Geoffroy.

— Tu sais, papa, je m'ennuie beaucoup de toi et de

Jude! Je trouve la semaine bien longue et ennuyante. C'est pour moi une fête quand arrive enfin le vendredi. Tu sais que j'aimerais vivre avec vous tout le temps!

— Je vais réfléchir à tout ça, Mathieu. Nous en reparlerons après ma rencontre avec le travailleur social. Pour l'instant, j'ai juste le temps de me préparer et de te conduire au bureau. Tu passeras l'après-midi avec Jude.

La conversation avec Mathieu conduit Geoffroy à se demander s'il ne serait pas salulaire pour son fils de changer de milieu de vie. Il est clair que des modifications s'imposent. La mère de Jude n'est plus en mesure, malgré toute sa bonne volonté, de s'occuper de lui de façon satisfaisante pendant la semaine. De plus, il est forcé de constater que son passage à l'école publique ne donne pas, de toute évidence, les résultats escomptés. Il est convaincu que son fils possède tous les atouts pour mener des études brillantes. Il est déterminé à prendre tous les moyens pour le soutenir davantage dans son cheminement.

À l'heure prévue, Geoffroy se présente au bureau de la DPJ. L'intervenant lui fait une bonne première impression. Il est surtout rassuré par l'expérience de cet homme mûr, à peu près du même âge que lui, qui travaille pour la DPJ dans HoMa depuis une quinzaine d'années. La rencontre dure un bon deux heures au cours desquelles sont passés en revue les aspects qui permettent de comprendre ce qui s'est passé dans la vie de Mathieu. L'intervenant aborde plus particulièrement ses attitudes, ses problèmes antérieurs, son parcours scolaire, ses relations avec sa famille et ses amis. Il explique à Geoffroy que tout ça l'aide à évaluer la situation actuelle et à proposer des solutions adaptées à son fils.

Il ressort de ses propos que Mathieu est effectivement

impliqué dans l'agression. L'intervenant valide la version de Mathieu. Selon les faits rapportés par les témoins, il n'a fait que se défendre. Au moment où l'élève qui l'a ridiculisé publiquement engageait le combat avec lui, il lui a administré un solide coup de genou dans les parties génitales. Ensuite, Mathieu a pris peur et s'est enfui. Ses amis ont pris la relève et ont eu le temps de tabasser le harceleur, mais pas assez pour lui infliger des blessures sérieuses. Un employé de l'école est intervenu rapidement pour ramener tout le monde à la raison.

Le travailleur social est d'avis que la moquerie dont Mathieu a été l'objet est malheureusement fort répandue dans les cours d'école. Selon lui, l'incident ne justifie pas le recours à des mesures punitives envers aucun des élèves impliqués, mais c'est quand même une sonnette d'alarme. Il croit que les amis de Mathieu, qui sont plus âgés, ont une influence malsaine sur ce dernier. La pression exercée sur lui par le groupe l'amène à se montrer plus dur qu'il ne l'est en réalité. Il ressent le besoin de se montrer à leur hauteur. La détérioration progressive de sa performance scolaire, par rapport aux résultats de l'année précédente, est un autre indice que Mathieu traverse actuellement des moments difficiles. Il a l'intention de proposer des moyens pour améliorer une situation qui risque de s'aggraver avec le temps si rien n'est fait.

Geoffroy s'est senti très concerné par le diagnostic posé : l'adolescent doit bénéficier d'un meilleur encadrement sur les plans scolaire et personnel. L'intervenant a insisté sur le fait qu'il a principalement besoin de sentir la présence et l'attention soutenue de personnes significatives dans son entourage. Geoffroy comprend surtout que Mathieu aurait intérêt à retourner à l'école privée où étudient déjà deux de

ses amis, les fils de Shanghai.

Au sortir de la rencontre, Geoffroy se rend directement à son bureau où Jude et Mathieu l'attendent avec impatience. Geoffroy les rassure tout de suite. L'incident n'aura pas de conséquences graves, mais il faut envisager des changements à la situation actuelle. En aparté, il promet à Jude de prendre tout le temps qu'il faudra, d'ici la fin de la journée, pour faire le point avec lui. Comme il lui reste des choses à régler, il demande à Jude et Mathieu de l'attendre à son condo où il prévoit arriver à l'heure du souper.

Malgré les efforts de Geoffroy, Jude n'est pas rassuré, mais il ne laisse pas transparaître son inquiétude. Mathieu est aussi crispé qu'avant l'arrivée de son père.

Tel que promis, Geoffroy rentre vers 18 heures. Jude et Mathieu l'attendent au salon, silencieux. Geoffroy s'adresse à eux d'un air grave.

— La journée a été mouvementée, constate Geoffroy. La situation, sans être dramatique, exige que nous soyons ouverts à des modifications qui s'imposent. Nous devons nous serrer les coudes pour notre bien à tous.

Avec le consentement du principal intéressé, Geoffroy fait d'abord état, au bénéfice de Jude, de la conversation qu'il a eue avec Mathieu au cours de l'avant-midi. Ensuite, il relate les conclusions qui découlent de ses échanges avec le travailleur social. Selon lui, il est clair que Mathieu est victime d'intimidation depuis son arrivée à l'école publique et que l'incident des derniers jours n'est que la pointe de l'iceberg. Cet état de fait se répercute sur les notes de Mathieu.

— Est-ce que j'ai tort, Mathieu, de penser comme ça?

— Ouais! C'est vrai.

— Je dois t'avouer que, comme père, je ne suis pas mécontent de ta réaction, parce que dans la vie, il faut apprendre à se défendre. Même si ce n'est pas toujours une bonne façon de régler ses problèmes avec les poings, je ne peux pas te blâmer complètement. Mais je constate que tu t'es entouré d'une gang de jeunes plus âgés que toi. T'es toujours d'accord?

— Je n'ai pas eu vraiment le choix pour me défendre.

— Je comprends, mais ce ne sont pas des conditions idéales pour poursuivre tes études. J'ai dû prendre une décision. C'est pour ton bien. J'ai donc décidé de te retirer de ton école et de t'inscrire de nouveau à l'école privée. Bien entendu, ta mère est d'accord.

— Ce n'est pas évident de changer d'école à ce moment de l'année scolaire! soumet Jude, secoué par la résolution de Geoffroy.

— Pas autant que tu le penses! précise Geoffroy. Cet après-midi, j'ai vu le directeur de l'école privée que les deux fils de Shanghai fréquentent. Il s'est montré ouvert. Je dois le rencontrer de nouveau demain pour discuter des détails. Je suis optimiste!

— Est-ce que ça voudrait dire que je pourrais demeurer avec toi, papa?

— Pas vraiment. Une chose est sûre : tu n'habiteras plus chez la mère de Jude. Je crois qu'elle est dépassée par les événements.

— Tu aurais pu m'en parler! sursaute Jude. Ma mère

s'est démenée pour Mathieu. Elle ne mérite pas qu'on la laisse tomber comme une vieille chaussette, conclut Jude, agressif.

— Il n'est pas question de la laisser tomber! Je suis conscient qu'elle a besoin, pour joindre les deux bouts, du revenu que lui rapporte la garde de Mathieu. J'ai l'intention de continuer à lui verser le même montant, assure Geoffroy.

— Alors, où Mathieu va-t-il demeurer, si ce n'est pas chez maman? questionne Jude, colérique.

— Pourquoi réagis-tu de cette manière, Jude? Ton agressivité n'aide en rien et complique la situation. J'ai convenu, avec le directeur de l'école, que Mathieu va résider au pensionnat pendant la semaine.

Mathieu bondit. Autant il était d'accord pour changer d'école, autant il est révolté devant l'éventualité de devenir un interne. Il est extrêmement déçu que Geoffroy n'ait pas accédé à sa demande de vivre avec lui. Il se lève avec la rapidité de l'éclair, dirige un regard furieux vers son père et se réfugie dans sa chambre. Malgré les réactions de Jude et Mathieu, Geoffroy est déterminé à appliquer la solution qu'il privilégie.

Jude se montre en désaccord avec l'initiative de Geoffroy et lui reproche de ne pas l'avoir prévenu avant d'en faire part à Mathieu. Il se sent exclu par cette décision unilatérale de son conjoint.

— As-tu une autre solution? demande Geoffroy, manifestant une certaine ouverture.

— Je pense que tu aurais pu saisir l'occasion pour te rapprocher de Mathieu. Au contraire, tu profites de l'incident

pour confier à une institution l'encadrement de ton fils. Il va probablement être plus surveillé, mais ce n'est pas de ça dont il a besoin. Ce qu'il attend de toi et moi, c'est de l'amour et une attention soutenue.

— Je ne peux envisager de garder Mathieu à plein temps. Les longues heures que je consacre à mon entreprise ne me permettent pas de m'occuper de lui comme il faudrait. Il serait laissé à lui-même. Si tu me dis que tu es disponible pour prendre la relève lorsque je ne suis pas là, alors...

— Décidément, c'est un réflexe chez toi! Tu demandes toujours aux autres d'assumer tes responsabilités! Tu sais très bien que ce serait difficile pour moi! Je me suis inscrit à l'université pour la session d'hiver en administration. Je serai encore plus occupé qu'au cours de mes études au cégep.

— Si tu n'as pas d'autre solution, alors donne-moi un coup de main auprès de Mathieu pour le convaincre d'accepter d'être interne pendant la semaine, suggère Geoffroy. Je te supplie de m'aider!

— Tu me demandes de l'aide, après avoir pris des décisions sans me consulter. C'est difficile à accepter!

— J'en suis conscient et je m'en excuse.

— Je n'ai pas très envie de t'excuser. Tu nous as bousculés et tu m'as blessé. Mais je suis quand même prêt à t'aider. C'est la seule attitude responsable de ma part, à titre de deuxième père. J'agis ainsi pour le bien de Mathieu que j'aime. Je veux que ce soit clair : je ne le fais pas pour toi! Tu ne le mérites pas! Tu es égal à toi-même! Ça ne me surprend pas!

Mathieu finit par accepter, sans grand enthousiasme,

son transfert vers l'école privée ainsi que l'internat. Les deux pères ont mis le paquet pour faciliter la digestion de ce qui lui est apparu, au départ, comme un coup bas du destin. Geoffroy et Jude lui ont promis un voyage à Disneyland en compagnie de « ses deux pères », à l'occasion du congé scolaire hivernal. Geoffroy s'est engagé à l'embaucher au sein de son entreprise, à titre « d'employé de chantier payé », au cours de l'été. Ils iront aussi tous les trois à Old Orchard Beach pendant les prochaines vacances de la construction.

La transgression

Quelque temps plus tard, le premier jour du mois, Geoffroy se présente chez Shanghai pour percevoir son loyer. Ce dernier manifeste une grande joie de revoir son ami dont il s'est visiblement ennuyé. Le locataire est dans un état euphorique. Il se prépare à célébrer son anniversaire de naissance, le soir même, au cours d'une fête que ses amis lui ont préparée. Shanghai paie en argent, comme il en a l'habitude. Il emploie tous ses charmes pour convaincre Geoffroy de participer aux réjouissances. Ce dernier finit par succomber à la tentation et accepte l'invitation, au grand plaisir de Shanghai. Il est entendu que Geoffroy ira le rejoindre, vers vingt-deux heures, à l'entrée du bar dont Shanghai inscrit l'adresse sur un bout de papier.

Geoffroy, seul chez lui, a tout le temps qu'il faut pour se préparer. Il est tendu et prend un verre pour diminuer son anxiété. Il se sent coupable. Il se remémore les raisons qui l'ont conduit à prendre la résolution de mettre en veilleuse sa relation avec Shanghai. En même temps, il ressent un état de bien-être à la pensée de passer quelques heures dans le royaume de celui qui exerce une puissante attraction sur lui

depuis leur première rencontre.

Geoffroy se présente au bar à l'heure convenue. C'est un endroit sans cachet particulier, un espace restreint de forme rectangulaire, meublé par des tables de différentes formes sur lesquelles des nappes de couleurs variées sont disposées. Une scène surélevée rudimentaire est installée le long du mur le plus long. L'endroit est presque désert à cette heure, mais des jeunes hommes entrent, se dirigent vers les toilettes et en ressortent peu de temps après. D'autres personnes, des artistes sans doute, transportant malles, valises et sacs entrent et disparaissent par la porte située tout près de la scène. Geoffroy cherche en vain Shanghai du regard et attend encore quelques minutes au cas où il se présenterait. Sa montre indique vingt-deux heures trente.

Geoffroy, déçu, s'apprête à quitter le bar lorsqu'une main se pose délicatement sur son épaule. Il se retourne et aperçoit une femme qui lui sourit. Il lui faut quelques secondes pour reconnaître Shanghai, transformé par la magie du maquillage, de la coiffure, des vêtements et des accessoires qu'il porte. Geoffroy éprouve une sensation étrange à retrouver Shanghai sous le travestissement d'une jeune femme élégante et attrayante. La fine moustache a foutu le camp. Il porte encore son manteau noir, ses bottes hautes et son foulard rouge enroulé autour du cou.

Shanghai s'excuse pour le retard. Il a dû se rendre chez son ex, Denise, pour s'occuper d'un problème domestique imprévu. Il lui explique que la fête débutera seulement vers minuit. Entre-temps, il suggère à Geoffroy de prendre une consommation au bar Relax situé tout près. Ils reviendront plus tard au moment de la célébration de son anniversaire. Une fois qu'ils sont attablés, Shanghai engage la conversation avec un enthousiasme débordant :

— D'abord, je tiens à te souhaiter la bienvenue sur ma planète. J'ai pensé que tu te défilerais. Je suis très heureux que tu me gratifies de ta présence à l'occasion de mon anniversaire. C'est très apprécié. Je me suis ennuyé de toi, tu sais!

— Moi aussi!

Geoffroy est troublé par une émotion qu'il n'a jamais ressentie et qu'il ne peut nommer. Il éprouve la sensation d'être un explorateur à l'aube d'un grand voyage.

— J'ai eu des nouvelles de toi par la bande, confie Shanghai. Mon fils Kevin m'a raconté que Mathieu est entré à la même école que lui et son frère, Tchad. Cette nouvelle m'a surpris.

Geoffroy lui résume les faits à l'origine du changement d'école de son fils.

— Ouais! Il est costaud ton Mathieu pour son âge! commente Shanghai. Un coup de genou dans « les parties »! Je n'en reviens pas!

— Il a beaucoup changé ces derniers mois. Il se développe d'une manière accélérée. Et toi, Shanghai, t'as du nouveau dans ta vie?

— Oui et non! Je trouve toujours emmerdante la routine du travail! J'ai des petits problèmes du côté de mon système digestif. Pour le reste, mes deux fils ne me donnent pas trop de difficultés. Mais leur mère a des ennuis de santé, ce qui fait qu'ils devront passer la semaine à l'internat de leur école, à partir de la semaine prochaine. La présence de Mathieu va les aider. Et ton entreprise?

— Elle continue à se développer, mais à un rythme

moins éreintant. Je n'ai pas entrepris de gros projets depuis ceux que nous avons réalisés ensemble.

— Quelle expérience exaltante pour moi! s'exclame Shanghai. Je m'ennuie de ça. Et tes amours?

— C'est la routine! Jude est très occupé. Je consacre toutes mes fins de semaine à Mathieu en sa compagnie. Le reste du temps, je ne vois pas Jude, je suis trop pris.

— Célibataire la semaine et papa-amant au cours du week-end!

— Ça ressemble à ça! répond Geoffroy, sur un ton neutre.

Shanghai pressent un malaise et passe rapidement à un autre sujet. Il a le sentiment que son ami a besoin de vivre autre chose. Il jette un coup d'œil à sa montre-bracelet très délicate, disproportionnée par rapport à son poignet costaud. Geoffroy remarque les traces d'une coupure cicatrisée.

— Il nous reste encore du temps avant de retourner au cabaret. J'ai une visite à faire à deux de mes amis à qui j'ai promis de passer. Comme tu es mon invité spécial ce soir, mon VIP, je tiens absolument à arriver en ta compagnie à la fête. Je te serais très reconnaissant de m'accompagner.

— Je peux toujours t'attendre ici, propose Geoffroy. Il y a plein de monde intéressant à observer.

— Fais-moi plaisir! C'est ma fête après tout! insiste Shanghai. Ce n'est pas très loin d'ici, sur la rue Amherst.

— D'accord! Allons-y!

Une dizaine de minutes plus tard, les deux compères

se retrouvent devant la porte d'entrée d'un logement situé au premier étage d'un petit édifice commercial. Shanghai appuie sur la sonnette. Un mécanisme actionné de l'intérieur déverrouille la porte. Ils montent un long escalier qui conduit au logement.

Deux jeunes, torsos nus, les accueillent. Ils paraissent surpris de voir Geoffroy. Shanghai le présente comme un grand ami qui brasse des affaires dans HoMa. Ce dernier est étonné que Shanghai donne des précisions sur son statut social.

Geoffroy est attiré, dès le premier regard, par la beauté typée de Bronson. Le jeune homme au visage juvénile, presque imberbe, ressemble à un mexicain : yeux noirs rieurs, pommettes saillantes, nez ferme et droit, fine moustache, lèvres sensuelles, teint basané, cheveux noirs aux épaules. Geoffroy ne porte pas attention à l'autre jeune homme plus âgé, qui lui semble ordinaire, sans charme, sans attrait, à l'exception de ses cheveux teints d'un vert incertain. Pendant leur brève visite, Shanghai discute de tout et de rien avec eux. À un moment donné, il exprime à Bronson le besoin d'aller à la salle de bain. Avant de repartir, il leur fait part du bonheur que lui procurerait leur présence à la fête organisée pour son anniversaire.

Sur le chemin du retour, Geoffroy est toujours sous le charme du jeune homme. Il se sent plus d'attaque qu'avant cette rencontre imprévue. Il est heureux de marcher en compagnie de Shanghai. La culpabilité, très présente en début de soirée, cède la place à des images érotiques qu'il s'empresse de chasser. Shanghai suggère d'arrêter au bar Relax. Sur place, il demande à un ami d'aller vérifier avec Marie-Chantale si tout est prêt pour son arrivée en compagnie de Geoffroy. L'ami revient rapidement et l'informe que le

cabaret est plein. Il l'avise que Marie-Chantale, l'animatrice de la soirée, le presse de se présenter.

Quelques minutes plus tard, Shanghai fait une entrée triomphale au cabaret, avec son ami Geoffroy qui joue avec un plaisir ostensible le rôle de VIP. Une personne d'un sexe incertain, vêtue d'une longue robe de soirée, vient à leur rencontre le micro à la main. Sous les hurrahs, les applaudissements et les sifflements, elle demande à la centaine de personnes présentes, en très grande majorité des jeunes gens, « d'accueillir chaleureusement la vedette de la soirée, notre ami à tous, Shanghai! Tu t'es faite très belle pour ton anniversaire, mon coco! De la grande classe! Shanghai est accompagné d'un grand ami, Geoffroy, notre VIP de la soirée, que je vous demande d'accueillir chaleureusement. Bonne soirée! Je vous reviens plus tard! »

Marie-Chantale dirige Shanghai et Geoffroy vers la grande table tout près de la scène. La table est déjà occupée par quelques jeunes hommes dont plusieurs sont travestis. Tous se lèvent à l'arrivée du « fêté » et de son VIP. Shanghai les embrasse affectueusement et Geoffroy, plus réservé, se contente de leur serrer la main. Les deux invités spéciaux prennent place au centre de la table, dos à la scène. Shanghai est assis à côté d'une jeune blonde flamboyante, habilement travestie. La place à côté de Geoffroy est libre. Le serveur apporte, peu de temps après, quelques bouteilles de champagne de qualité. Il demande au héros de la soirée de faire sauter le premier bouchon, s'occupe de déboucher les deux autres et sert tout le monde autour de la table. La blonde flamboyante se lève : « Je propose un toast en l'honneur de mon amour de Shanghai qui célèbre, pour la septième fois en autant d'années, son trentième anniversaire de naissance! Lui seul connaît son âge! Merci Shanghai de ta présence

inspirante parmi nous! Longue vie à mon amour et à notre ami à tous! »

Geoffroy conclut que la jeune blonde est l'amie de cœur de Shanghai. Il éprouve de la difficulté à fixer son regard et son attention, tant il est sollicité par la diversité des genres, l'exubérance des personnes, l'audace des vêtements et le foisonnement des couleurs. La deuxième coupe de champagne lui procure une sensation de bien-être qu'il n'a pas connu depuis longtemps. Shanghai est rayonnant. Il jette régulièrement un coup d'œil à la porte d'entrée. Il se lève à plusieurs reprises pour accueillir des amis qui se joignent à la fête. Ce soir-là, il est le roi du cabaret.

Une heure après leur arrivée, Shanghai demande à Geoffroy de le suivre. Ils franchissent la porte à côté de la scène pour se retrouver dans la loge de Marie-Chantale qui les reçoit comme si leur arrivée était déjà prévue. Shanghai sort de son sac à main un sachet de plastique et le dépose sur la table. « C'est de la neige. Tu veux en prendre avec nous? », demande-t-il. Geoffroy ne sait trop quoi répondre : « Je n'en ai jamais pris. Je ne sais pas si je devrais. » « Il y a un début à tout! Au fond, ça va t'aider à quitter la routine. Allez, c'est moi qui te l'offre! La téléportation est incluse dans le voyage! », rappelle Shanghai.

Geoffroy s'exécute, malgré son appréhension. Il sniffe, à l'aide d'un machin qu'il utilise pour la première fois, une ligne du produit. Les deux autres font de même. Le manège se répète à plusieurs reprises dans une ambiance surréelle. Shanghai et Geoffroy quittent la loge et reviennent à leur table, à la grande satisfaction de leurs amis. Geoffroy éprouve un feeling inconnu jusqu'alors. Il se sent puissant, en plein contrôle de la situation. Tous ses sens sont déployés. Sa perception des êtres et des choses est considérablement

amplifiée. Il se sent bien et communique avec une aisance qui le surprend.

Quelques minutes plus tard, Shanghai se lève pour accueillir une autre personne qui vient d'arriver au cabaret. À la grande surprise de Geoffroy, il revient accompagné de Bronson, le jeune homme à qui ils sont allés rendre visite avant la fête. Shanghai l'invite à prendre place à côté de Geoffroy. Le contact s'établit tout naturellement. Bronson n'hésite pas à répondre aux nombreuses questions de Geoffroy, tout en évitant habilement de révéler des informations sur sa vie. Geoffroy est étonné de la rapidité avec laquelle le confort s'installe dans leur relation. Le jeune démontre une maturité surprenante pour son âge. Geoffroy réussit à savoir qu'il habite seul dans le logement où Shanghai et lui sont venus au cours de la soirée.

La cocaïne aidant, Geoffroy cède à son envie de placer son bras autour des épaules invitantes du jeune homme qui dégage une chaleur intense. Conscient de l'attrait qu'il exerce, Bronson répond aux avances de Geoffroy; il dirige discrètement sa main sous la table et la pose doucement sur la cuisse de Geoffroy. La chaleur enveloppante de sa main irradie dans tout son corps et son cœur s'emballe. La soirée se poursuit, ponctuée par les gestes affectueux sans conséquences que les deux compagnons s'échangent sous la table avec des regards complices.

Marie-Chantale informe les invités que son spectacle en l'honneur de Shanghai débutera dans une trentaine de minutes. Geoffroy constate que l'effet de la coke s'estompe. Il a le goût d'en consommer encore pour ressentir de nouveau le sentiment d'invulnérabilité qu'elle procure. Il demande à Bronson comment en obtenir. Ce dernier lui répond qu'il va s'en occuper. Il se lève et se dirige vers une

connaissance avec qui il parle. Il revient à la table et informe Geoffroy qu'il en aura bientôt. Bronson suggère d'en acheter suffisamment pour qu'ils puissent continuer à faire la fête après le spectacle. Il prend l'argent que lui donne Geoffroy, sort du cabaret et revient quelques minutes plus tard avec la drogue.

Geoffroy et Bronson se retrouvent dans les toilettes, suivis peu de temps après par Shanghai. « J'ai senti l'odeur de la poudre et je vous ai suivis à la trace », dit-il, en s'esclaffant. Geoffroy l'invite à partager avec eux quelques lignes de coke. Il est reconnaissant à Geoffroy de lui renvoyer l'ascenseur : « Je n'avais plus rien à me mettre sous le nez! Merci, mon ami! » Shanghai pose amicalement sa main sur l'épaule de Bronson : « T'es un champion, mon grand! » Les trois compères regagnent leur table pour le début du spectacle. Geoffroy paie une tournée à la dizaine de personnes autour de lui. « J'ai l'impression que ma soif est inépuisable! », confie-t-il à Bronson, euphorique.

Enfin, le spectacle débute pour le grand plaisir des invités qui commencent à s'impatienter. Marie-Chantale dédie sa prestation à son grand ami Shanghai. Dès les premières notes, ce dernier s'aperçoit que la vedette a choisi de lui faire un cadeau en interprétant les grands succès de Dalida, sa chanteuse préférée. Il se lève et la salue de manière royale pour lui manifester sa reconnaissance. Marie-Chantale ressemble à s'y méprendre à la grande interprète. Sa première chanson, Il venait d'avoir dix-huit ans, fait un tabac. Elle enchaîne avec Gigi l'amoroso et tous les autres tubes que Dalida a popularisés au cours de sa carrière. L'artiste doit reprendre, à la demande insistante des fêtards, trois de ses interprétations. La qualité du lip-sync et la mise en scène les a conquis.

À la fin du spectacle, Bronson offre à Geoffroy de poursuivre la fête dans un bar clandestin et de terminer la nuit à son appartement. Geoffroy sait, malgré les effets de la coke sur son jugement, que la raison lui dicte de refuser l'offre d'un jeune homme dont il ne connaît rien, pas même son âge. « Me laissera-t-il tomber immédiatement après? Est-ce un piège qui m'est tendu? », se demande-t-il. Conscient que son partenaire d'un soir est en train de lui faire faux bond, Bronson lui chuchote à l'oreille, tout en lui mordillant le lobe : « J'ai envie de toi, cette nuit, maintenant! » La puissance du frisson engendré par le geste inattendu du jeune homme emporte définitivement les appréhensions de Geoffroy.

Leur passage au bar clandestin est bref. Quelques clients esseulés cuvent leur vin. Le climat monotone incite les deux fêtards à repartir aussitôt. Un taxi les amène à l'appartement de Bronson. Stimulé par la consommation de plusieurs lignes de coke, Geoffroy est étonné par l'ardeur qu'il déploie, contrairement à son habitude, dans sa relation passionnelle avec Bronson. Pendant des heures, le jeune homme créatif amène Geoffroy, libéré, à baiser dans la douche, la cuisine, le salon et la chambre, dans des positions qu'il n'a jamais eu l'occasion d'expérimenter. Les orgasmes libérateurs et intenses que lui procure sa relation sexuelle avec Bronson éclipsent les jouissances coincées vécues jusque-là dans ses relations avec Madeleine et avec Jude. Il n'est pas déçu par le jeune homme dont la fougue et l'habileté sont impressionnantes pour quelqu'un de son âge.

Aux premières lueurs du jour, les deux amants sont étendus sur le lit de la chambre. Bronson dort à poings fermés. Geoffroy est incapable de trouver le sommeil. Son système nerveux ne veut pas lâcher prise. Il hésite à écouter sa raison qui lui dicte qu'il est temps de quitter

l'appartement avant le réveil de celui qu'il perçoit comme un étrange chérubin. Geoffroy est habité par un mélange de passion et de tendresse à l'égard du jeune homme. Il a le sentiment qu'il est au début d'une nouvelle étape de sa vie. Il contemple le torse finement sculpté et les seins couronnés par un délicat mamelon brun. L'amant imagine le sexe viril et vigoureux au repos sous la couverture. Le visage exotique ranime chez Geoffroy le désir de le posséder à nouveau et de s'anéantir en lui. Il tombe enfin dans un sommeil profond, lové contre le corps du bel endormi.

Geoffroy se réveille en sursaut. Le soleil a envahi l'appartement. Bronson est étendu près de lui, éveillé, le corps nu. Geoffroy ne sait pas quelle heure il est et cherche nerveusement sa montre.

— Selon moi, il est treize heures, l'informe Bronson, s'étirant avec une sensualité féline.

— Il y a longtemps que ma journée devrait être commencée.

— Tu veux parler de ta journée habituelle, car ta journée avec moi ne fait que débiter. Que faisons-nous aujourd'hui? demande Bronson, tout naturellement.

— Nous? ne peut s'empêcher de répondre Geoffroy, intrigué par l'attitude désinvolte du jeune homme.

— Oui, tu as très bien entendu! Nous! confirme Bronson, riant de bon cœur.

— Je devrais déjà être parti d'ici!

— Personne ne t'a retenu de force! rétorque Bronson.

— Tu as raison! Mais il n'est jamais trop tard!

— Tu es libre! tranche le jeune homme. Mais qu'est-ce qui t'a amené à rester au lieu de partir pendant mon sommeil?

Bronson se roule énergiquement sur le lit et se retrouve étendu sur Geoffroy.

— Je crois que tu es en train de me suggérer une réponse! constate Geoffroy, sentant le sexe de Bronson se gonfler sur son ventre.

— Trêve d'argumentation! Téléphone pour informer qui de droit que tu ne seras pas là avant demain.

Bronson embrasse passionnément et goulûment Geoffroy.

— De toute façon, la journée est pas mal avancée et je n'ai pas le goût de travailler. Il y a mieux à faire! Comme prendre un bon déjeuner, propose Geoffroy, surpris par sa propre désinvolture.

— Je suis d'accord avec toi, mon homme! Nous allons sortir pour manger. Je te laisse le choix de l'endroit car je suis ton invité.

Geoffroy a beaucoup de questions à poser à Bronson, mais rien ne presse. Pour l'instant, il se sent bien, malgré la fatigue de sa longue nuit. Il a l'intuition qu'il lui faut faire montre de doigté pour percer le mystère Bronson.

Le jeune homme lui apporte le combiné du téléphone. Geoffroy compose le numéro de son bureau. Ça ne répond pas.

« Ce n'est pas normal! songe-t-il. Il est sûrement arrivé quelque chose! » Geoffroy finit par se rappeler que Jude a un cours le mardi après-midi. Il est contrarié par la situation et

s'en veut de ne pas y avoir pensé. « Pour la première fois, il n'y a personne à la tête de l'entreprise. Finalement, ce n'est pas la fin du monde! Je ne dois pas paniquer! Je rappellerai ce soir! », se résigne-t-il.

Pendant que Bronson prend sa douche, Geoffroy vérifie son porte-cartes et compte l'argent qu'il lui reste dans ses poches de pantalon. Tout est là, comme au moment de son arrivée. Il est rassuré. Son regard se pose par hasard sur ce qui lui semble être une carte-soleil, déposée parmi d'autres cartes sur un des bureaux de la chambre de son hôte. Il ne peut résister à la tentation de vérifier la date de naissance de Bronson. À sa grande surprise, le calcul mental lui donne l'âge de quinze ans et des poussières. Geoffroy est sidéré. Il vérifie de nouveau les informations et refait le calcul pour en arriver au même résultat. « Seigneur! Je viens de franchir une frontière! Pardonnez-moi! implore-t-il, déçu de lui-même. J'ai fait cette nuit ce que je n'ai jamais osé faire avec Jude au moment où je l'ai connu. Et Bronson semble être plus jeune encore! »

Geoffroy amène Bronson dans un restaurant de la rue Laurier, à la frontière d'Outremont, où il n'est pas retourné depuis la fin de ses études universitaires. Bronson, visiblement impressionné, est heureux de se retrouver dans un univers « qui a de la classe avec quelqu'un qui en a comme toi, Geoffroy! » Geoffroy a l'intuition que l'atmosphère est propice à la confiance.

— Tu sais, Bronson, je vais être très franc avec toi. Je crois que ton expérience de la vie, malgré ton jeune âge, me permet de prendre le pari de jouer cartes sur table. J'ai vécu, cette nuit avec toi, une expérience unique et palpitante. Je viens de traverser un territoire inexploré pour moi jusqu'à présent. Bref, je suis bouleversé et heureux d'avoir

expérimenté ça grâce à toi et je suis ravi d'être encore avec toi!

— Moi aussi, je suis content d'avoir passé ce bout de temps avec toi, mais pour moi, ce n'est pas la première expérience. Je ne peux en dire autant de toi, précise Bronson. Par contre, je me sens en confiance avec toi. Je me sens bien! Tu n'es pas comme les autres! Je n'ai jamais connu un lendemain de virée aussi humain! Je ne me sens pas comme une marchandise!

— Désormais, je pense qu'il existe deux possibilités en ce qui nous concerne. Nous déjeunons, je retourne chez moi, tu fais de même et c'est terminé. Merci la vie!

— Ce serait dommage! avoue Bronson. Et l'autre possibilité?

— L'autre possibilité : nous nous revoyons de temps en temps. Mais je ne connais pas grand-chose de toi : seulement ton alias, Bronson.

— Je n'en sais pas tellement plus sur toi, à part ton prénom, Geoffroy. Je me souviens que Shanghai t'a présenté comme son ami et qu'il a précisé que tu brasses des affaires...

— C'est déjà un peu plus! souligne Geoffroy. Si on commençait par ton âge?

— Quel âge me donnes-tu?

— Si je me fie à ton expérience sexuelle, je serais porté à dire au moins vingt-cinq ans. Mais si je me fie à ton visage, je parierais pour dix-sept ans, conclut Geoffroy.

— C'est plutôt à ma carte-soleil qu'il faut se fier. Je devrais dire à mes cartes-soleil, car j'en ai deux : une

véritable et une autre pour les descentes de police. Ça évite bien des problèmes! En réalité, j'ai un peu plus de quinze ans. Je ne le cache pas. Ma vraie carte traîne sur mon bureau. Tu ne l'a pas vue?

— Non seulement je l'ai vue, mais j'ai vérifié ta date de naissance. Mais j'étais trop énervé pour saisir ton nom...

— Mon prénom : Simon. Mon nom de famille : Mercier. Pas très original! Pas très exotique!

— T'as raison! T'aurais dû t'appeler Ramon, Ramon Ramirez, imagine Geoffroy, en riant de bon cœur, car tu ressembles à un Mexicain. Dans ce sens-là, tu es exotique et très typé. C'est même ce qui m'a d'abord séduit chez toi.

— Merci! C'est apprécié! Certains me disent que je ressemble à un Amérindien! Mais l'une ou l'autre origine ne change rien à la banalité de mon nom. Tu devras te contenter de Simon. Et toi? C'est Geoffroy qui?

— Pichon! Geoffroy Pichon! Trouves-tu ça exotique?

— À défaut d'être exotique, c'est rare ici. Ça vient d'où ce nom de Pichon?

— Mon père est d'origine française. Il a fait une carrière d'ingénieur, précise Geoffroy, d'un air fier.

— Eh bien! Moi, mon père, il vient d'HoMa. Il a fait une carrière sur l'aide sociale et je ne suis pas fier de lui! Il a fait trop de mal à mes sœurs!

Geoffroy comprend qu'il vient de toucher là une corde sensible pour Simon dont le visage s'est tout à coup refermé.

— C'est si grave que ça ce qu'il a fait à tes sœurs?

s'informe Geoffroy, peiné par la rage évidente qui habite Simon.

— Pas juste à mes sœurs! Un père ne peut pas faire pire! Ça mérite la mort! Je ne comprends pas que Dieu laisse des adultes faire ça! Je ne veux plus en parler!

— Tu es parti de la maison pour cette raison? Quel âge avais-tu à ce moment-là?

— Je n'avais pas encore quatorze ans. J'ai fugué! On ne m'a jamais retrouvé. Peut-être qu'on ne m'a jamais cherché. Je me suis organisé pour survivre.

— Ça prend du courage pour se débrouiller dans une situation comme la tienne!

— Oui, j'en ai du courage! confirme Simon. Mais ça prend aussi de la chance et quelques avantages que tout le monde n'a pas. Je paraissais un peu plus vieux que mon âge et j'étais beau gosse. Ça m'a aidé! Les clients se sentaient moins coupables de profiter de moi. J'ai vécu ici et là pendant quelques mois. Juste avant l'hiver, j'ai rencontré un bon gars! Il m'a encouragé à me prendre en main. Il a endossé mon bail et j'ai pu louer l'appartement où je vis présentement. J'ai fait assez de clients pour payer le loyer et ma dope. Tu le connais, le bon gars qui m'a aidé!

— C'est Shanghai, n'est-ce pas? tente Geoffroy.

— Tu as deviné! Quand j'ai manqué d'argent à plusieurs reprises, Shanghai m'a donné des petits contrats pour que j'arrive dans mes finances.

— Et Shanghai, a-t-il succombé, lui aussi, aux charmes du beau gosse qui paraît un peu plus vieux que

son âge? s'enquiert Geoffroy, admiratif devant une telle débrouillardise.

— C'est plutôt moi qui ai succombé à son charme irrésistible. Son regard d'hypnotiseur m'a conquis dès la première fois, mais il n'y a plus rien entre nous depuis plusieurs mois. Il est en amour avec quelqu'un d'autre. Je pense que c'est un gars qui se transforme en femme de temps en temps. C'est son genre! Je ne comprends pas trop ces choses-là. Pour moi, un homme c'est un homme et une femme c'est une femme. Je ne suis pas dans l'entre-deux! Je me sens un homme et j'aime carrément les hommes!

— Et maintenant? J'imagine que tu n'as pas le choix de faire encore des clients?

— Oui! admet Simon. Mais je suis plus stable. J'en ai seulement quelques-uns. Ça me suffit pour boucler mon budget. Je coupe sur la dope quand c'est plus serré. Je continue à faire des petits boulots à travers ça. Et toi? Tu ne m'as pas dit grand-chose de toi. Je viens de prendre une bonne avance. Tu en sais pas mal plus que j'en sais.

— Tu as raison! Ne crains rien! Je suis capable de jouer franc jeu! On aura l'occasion d'y revenir dans quelques heures.

— Comment ça? demande Simon, surpris par la réponse de Geoffroy.

— J'ai l'intention de te faire une offre! Mais auparavant, j'aimerais savoir une chose. Peux-tu te libérer pour le reste de la semaine, mettons jusqu'à vendredi midi?

Simon s'accorde quelques instants de réflexion. Il est curieux de connaître la proposition de Geoffroy, mais il est

inquiet de la place que semble vouloir prendre cet homme d'âge mûr dans sa vie. La curiosité l'emporte. Il conclut qu'il n'a pas grand-chose à perdre en entrant dans le scénario de Geoffroy.

— Après tout, je suis un travailleur autonome! Je suis maître de mon horaire! Supposons que je suis libre jusqu'à vendredi midi, qu'arrive-t-il de spécial?

— Tant mieux! apprécie Geoffroy. Je te propose un séjour tout compris dans un endroit de ton choix.

— J'ai vraiment le choix? s'assure Simon, incrédule.

— Oui! Bien entendu! Mais il faut tenir compte de la limite du temps dont nous disposons : deux jours complets, plus le temps de s'y rendre d'ici la fin de la journée et de revenir vendredi au cours de l'avant-midi. On n'a pas le temps d'aller au Mexique, illustre Geoffroy, sur un ton amical.

— J'aimerais bien passer quelques heures dans le bout de Baie-Saint-Paul. Mon grand-père est né dans le coin. Ma mère m'en a parlé souvent. Elle a vécu là un bout de temps. Attends un peu que je m'en rappelle... Oui... Les Éboulements! Qu'en penses-tu?

— Ça m'apparaît réaliste! Le printemps doit être spécial sur le bord du fleuve, surtout à ce temps-ci de l'année. Je suis d'accord avec ton choix. Nous irons aux Éboulements. Ce n'est pas très loin de Baie-Saint-Paul. On n'a pas de temps à perdre! Nous devons partir le plus tôt possible!

— J'ai une seule chose à régler avant de partir et c'est important. Nous sommes le deux du mois et j'ai promis au propriétaire de payer le reste de mon loyer au plus tard

jeudi soir. Je comptais sur une rentrée d'argent au cours des prochains jours pour respecter ma parole, mais...

— Tu avais des rendez-vous avec des clients?

— Tu as bien compris! confirme Simon, gêné de quémander de l'argent. Il serait plus responsable de ma part de demeurer à Montréal pour l'instant. On peut se reprendre à un autre moment...

— C'est une possibilité, mais je tiens absolument à t'offrir ce petit pèlerinage au pays de tes ancêtres. Je pense que je peux te dépanner. Par contre, j'ai une faveur à te demander en retour.

— Vas-y toujours!

— Es-tu capable de vivre quelques jours sans prendre de dope? demande Geoffroy, mal à l'aise d'avoir abordé cette question. En tout cas, ça ferait mon affaire de ne pas toucher à ça pendant notre séjour dans Charlevoix.

— Pas de problème pour moi! Je ne suis pas accro! J'en prends quand j'ai l'argent pour m'en payer ou qu'un ami m'en offre.

— Je te remercie de ta compréhension! apprécie Geoffroy.

— C'est tout à mon avantage! Tu ne crois pas? J'ai la chance de m'évader de ma piaule avec quelqu'un en qui j'ai confiance. J'ai du mal à y croire. Je pense que ça ne m'est jamais arrivé!

L'atmosphère est à la fête. Geoffroy souhaite que le climat confortable qui s'est installé dans leur relation naissante perdure tout au long de leur périple impromptu.

Après avoir loué une auto et acheté quelques articles à la pharmacie pour son hygiène personnelle, Geoffroy passe chercher Simon. Ce dernier a eu le temps de préparer ses bagages et de payer le propriétaire.

Fatigués par les festivités de la veille et les émotions intenses de leur première nuit, les voyageurs s'entendent pour coucher à Québec. Geoffroy décide de faire un spécial pour marquer leur deuxième nuit ensemble : il loue une chambre à l'hôtel Delta. Arrivés trop tard pour arpenter la rue Saint-Jean, ils commandent une pizza et une bouteille de vin. Simon est impressionné par la vue imprenable sur les Laurentides et la ville de Québec qu'offre leur chambre située aux étages supérieurs. Geoffroy prend quelques minutes pour communiquer avec Jude. Comme il s'y attendait, ce dernier est agressif. Ça fait l'affaire de Geoffroy qui raccroche rapidement, après l'avoir informé qu'il prévoit revenir au bureau vendredi au cours de l'après-midi.

Geoffroy et Simon se couchent en revenant de la piscine de l'hôtel et s'endorment rapidement. Lorsque Geoffroy se réveille à l'aurore, Simon est assis face à la fenêtre et observe le lever du soleil sur les Laurentides, hypnotisé par la lueur orangée qui se profile à l'horizon. Il choisit de ne pas perturber ce moment de grâce. Ce n'est qu'une fois le soleil levé qu'il manifeste sa présence. Il a envie de son jeune amant.

— Simon, je ne me rappelle plus très bien les arguments que tu m'as servis pour expliquer le fait que je ne sois pas parti pendant ton sommeil, après notre première nuit festive.

— Moi, je m'en souviens très bien! Je suis même très disposé à te rafraîchir la mémoire!

Simon s'approche du grand lit où est toujours couché Geoffroy. Il enlève délicatement le drap et s'étend langoureusement sur lui.

— Tu dois te rappeler du premier argument. Il est en train de prendre de la vigueur... Je dirais même que c'est un argument viril et irréfutable!

Simon ouvre la voie à des ébats amoureux brefs, mais non moins consistants.

Geoffroy et Simon sont pressés de prendre la route en direction de Charlevoix. Ils décident d'aller coucher aux Éboulements et de visiter Baie-Saint-Paul au retour. Ils ont vite fait le tour de la municipalité des Éboulements. Ils louent une chambre de qualité supérieure à l'Auberge de nos Aïeux, juchée à 800 pieds d'altitude, avec une vue à couper le souffle sur le fleuve et l'Isle-aux-Coudres. Ils profitent de l'après-midi pour visiter le petit village de Saint-Joseph-de-la-Rive où ils prennent le traversier qui mène à l'Isle-aux-Coudres. Ils en font le tour et y repèrent un hôtel attrayant, situé sur une falaise, où ils se promettent de revenir le lendemain.

Simon est ému à la pensée « de voir de ses yeux le paysage divin où ont vécu ses ancêtres et de sentir par ses narines l'air qu'ils ont respiré. » Il confie à Geoffroy qu'il aimerait passer le reste de sa vie dans ces espaces qui le rapprochent de Dieu. Geoffroy est impressionné par la simplicité avec laquelle Simon aborde les questions essentielles de la vie. Il envie sa naïveté naturelle et attachante.

Les deux voyageurs prennent le souper à la salle à manger de l'auberge, attablés près d'un chaleureux feu de foyer. Geoffroy sent le climat propice pour aborder quelques questions délicates qu'il juge essentiel de discuter avec

Simon pour la suite des choses...

— Je t'ai promis hier de te parler de moi. Alors, je pense que c'est le moment. Mon histoire n'est pas aussi captivante que la tienne. Elle ressemble à celle de bien des hommes de mon âge : mariage dans la vingtaine, naissance de trois enfants et divorce après dix ans de vie commune. Ça fait environ huit ans que je suis divorcé.

— Qui s'occupe de tes enfants? demande Simon.

— Ma femme s'occupe des deux filles et moi de mon fils, le cadet de la famille.

— Quel âge a-t-il ton fils? questionne Simon, visiblement intéressé.

— Il a quatorze ans. Il ne vit pas tout le temps avec moi. Pendant la semaine, il est pensionnaire dans une école privée, mais nous passons nos fins de semaine ensemble.

— C'est drôle! J'ai de la difficulté à t'imaginer en père de famille.

— Ta réaction ne me surprend pas. Moi aussi, il m'arrive d'avoir de la difficulté à me sentir père. Je crois que la paternité n'est pas naturelle chez moi.

— Ton fils, il s'appelle comment? Est-ce qu'il te ressemble? demande Simon, en rafale.

— Son nom est Mathieu! Il est chanceux car il ne me ressemble pas. Il est plutôt du côté de sa mère...

— Continue à me parler de lui, Geoffroy! Mathieu est-il beau? Est-il brillant?

— À son âge, il se développe très rapidement sur le plan

physique, explique Geoffroy. Mais je pense qu'il est en train de devenir un beau jeune homme : grand, mince, élégant et les cheveux noirs bouclés. Il a surtout une prestance naturelle. Et il est aussi brillant, quand il s'en donne la peine!

— La prestance et l'intelligence, ça doit venir de toi! conclut Simon. C'est ce qui m'a le plus touché quand je t'ai vu la première fois en compagnie de Shanghai à mon appartement. Je trouve que tu as fière allure!

— Assez de compliments, mon Simon! N'en jetez plus, la cour est pleine!

— J'envie Mathieu de t'avoir comme père! J'espère qu'il est conscient de sa chance. Moi, j'ai vécu l'enfer avec le mien, affirme Simon, hésitant.

— Je pense que ça te ferait du bien de m'en parler. Je vais t'écouter. Laisse-toi aller.

— Tu as raison! Et puis, je suis plus en contrôle de mes émotions qu'hier. Je vais aller directement au but. Mon père a abusé de moi à partir de l'âge de cinq ans. Il profitait de la nuit pour me retrouver dans ma chambre et, avec le temps, me forcer à faire des choses dégueulasses avec lui. Son manège a duré pendant six ans. J'ai vécu sous sa domination pendant tout ce temps! Une éternité!

— Ta mère devait s'en apercevoir lorsque ton père te rejoignait?

— Ça faisait plusieurs années qu'ils ne couchaient plus ensemble! explique Simon. Mais dans le cas de mes sœurs, tout ça s'est passé sous les yeux de ma mère. Elle a essayé de me faire croire, par la suite, qu'elle n'était pas au courant. Je ne l'ai pas crue. Je pense qu'elle a fermé les yeux pour

s'éviter de plus gros problèmes. Mes sœurs ont vécu le même enfer que moi. Mon père leur a laissé la paix lorsqu'elles ont commencé à avoir du poil! À ce moment-là, je suis devenu un objet de jouissance à mon tour.

— C'est très difficile à entendre ce que tu me racontes!

— Vivre ça, je pense que c'est la pire chose qui peut arriver à un enfant! renchérit Simon. J'ai entendu parler de cas comme le mien à la télévision, après mon départ de la maison. Si je me souviens bien, ils ont appelé ça de la pédophilie, ce que mon père a fait avec mes sœurs et moi. Ils ont dit que c'est criminel.

Geoffroy n'intervient pas. Il donne un moment de répit à Simon.

— J'ai pensé le dénoncer à la police, mais j'étais en fugue, poursuit Simon. Je ne voulais surtout pas attirer l'attention sur moi. Ce qui m'aurait fait le plus de bien, c'est de le tuer. Mais même la vengeance n'aurait pu me délivrer du terrible sentiment de honte qui me fait encore souffrir. J'ai honte d'avoir laissé faire mon père.

— Tu y étais forcé, Simon! C'est ce que tu as dit tout à l'heure! rappelle Geoffroy.

— Mais en même temps, je suis bien obligé d'avouer que j'y prenais aussi du plaisir. J'aurais dû avoir la force de refuser ce qu'il m'imposait.

— Ce n'est pas réaliste de demander ça à l'enfant que tu étais à cet âge-là. Tu n'as pas à avoir honte d'avoir pris un certain plaisir pendant ces années d'abus, explique Geoffroy. C'est un comportement normal! Un réflexe de survie! Tu croyais probablement que tous les pères sont comme ça.

Tu avais besoin de lui, de sa protection, de son affection. Il ne faut pas voir ça avec les yeux du présent. C'est lui, le coupable, pas toi! Tu as déjà payé assez cher!

Geoffroy lui explique que la honte le pousse à se haïr et à se faire du mal : prostitution, drogue, comportements sexuels à risque, dépendance.

La tournure de leur conversation a une conséquence inattendue. Désormais, Geoffroy se sent coupable de profiter de Simon comme d'un objet de satisfaction sexuelle, sans plus, comme le font ses clients habituels. Et ce, même si en cette année 1994, il sait pertinemment, en raison de sa formation de criminologue, que la majorité sexuelle se situe à quatorze ans et que, comme il n'est pas en contexte d'autorité, il ne peut être accusé de quoi que ce soit en vertu du Code criminel.¹

Geoffroy ressent le besoin de protéger son jeune amant, sentiment paternel difficile à concilier avec sa relation actuelle. Il est forcé de réaliser que sa liaison naissante avec Simon est en train de se transformer. À partir de ce moment, la donne change. Il se découvre habité par un irrépressible besoin de l'aider à s'en sortir. Il met donc de côté les sujets qu'il avait l'intention d'aborder au cours du souper. Il est gêné de constater que ses principales préoccupations sont avant tout égoïstes. Guidé par le souci de se protéger lui-même du SIDA, il voulait convaincre Simon de prendre les moyens pour éviter des comportements sexuels risqués dans ses liens avec ses autres clients. Il était même prêt à lui proposer de devenir son unique client et de le soutenir financièrement en conséquence. Geoffroy se dit qu'il sera

¹ Note de l'auteur : Le Code criminel a été modifié en 2008 et l'âge de la majorité sexuelle a été fixé à seize ans au lieu de quatorze ans. Le roman se déroule avant cette modification.

toujours temps d'aborder ces sujets, si le besoin s'en fait sentir.

Pendant un bon moment, la conversation se poursuit sur les blessures et les conséquences que le comportement du père incestueux et pédophile a eu sur la vie de Simon.

Une fois revenus de leur souper, Geoffroy ne peut s'empêcher de penser aux souffrances de Simon. Il en vient à la conclusion qu'il doit profiter des heures qu'il leur reste à passer ensemble pour le convaincre d'effectuer quelques changements dans sa vie. Il a la ferme intention d'aider Simon à se sortir du cercle vicieux qui l'étourdit et l'exténue. En même temps, tous les scénarios restent ouverts en ce qui concerne l'avenir immédiat de leur relation.

Pour sa part, Simon est ébranlé. Une seule certitude l'habite : Geoffroy n'est plus un client comme les autres. « Dieu ou le destin, peu importe, a mis cet homme sur ma route, pour le meilleur, espère-t-il, parce que le pire est déjà vécu! »

Le lendemain, comme prévu, Geoffroy et Simon s'installent à l'hôtel de l'Isle-aux-Coudres, situé sur la falaise. Ils bénéficient d'une vue spectaculaire sur les villages de la Côte-Nord visités la veille. L'après-midi est consacré à une marche sur la grève du fleuve, qui mène aux abords de la traverse. L'atmosphère est au recueillement et à la sérénité. Le silence semble être la consigne implicite des deux marcheurs.

Après plusieurs heures de marche, ils reviennent fourbus, mais fiers de leur exploit de citoyens.

Simon est nerveux. Il ne tient pas en place. Il tourne en rond dans la chambre un peu exigüe. Il retourne prendre

l'air du fleuve, du haut de la falaise, assis sur un immense rocher qui domine le paysage. À son retour, il demande à Geoffroy d'être compréhensif avec lui. Il lui confie que leurs échanges de la veille ont créé un tourbillon de pensées qui se bousculent dans sa tête. Simon sort de sa poche un sac de plastique. Il informe Geoffroy qu'il a besoin de consommer quelques joints de pot qu'il a glissés dans ses bagages avant de partir. Il lui demande si cela contrevient à sa promesse de ne pas toucher à la dope pendant leur voyage. Geoffroy le rassure : « Ne t'en fais pas avec ça. Ne te gêne pas pour fumer tes joints, si ça contribue à te calmer! Parce que si tu continues à être nerveux comme ça, c'est moi qui risque d'avoir besoin d'un tranquillisant pour te supporter! Après tout, conclut-il, le pot, c'est une drogue douce, à condition de ne pas en abuser! »

Geoffroy refuse l'invitation à partager quelques joints. Il craint que l'effet de la drogue ne nuise à sa détermination de motiver Simon à bouger et à se prendre en main. Geoffroy est conscient qu'il lui faut composer avec le chaos que les confidences de Simon ont généré en lui. À partir de ce moment, il décide de profiter du temps qu'il leur reste pour lui lancer des messages qu'il voudrait voir reçus. C'est ainsi qu'il évoque dans le désordre, au cours du voyage de retour à Montréal, plusieurs suggestions très concrètes.

Simon reste bouche bée lorsque Geoffroy fait état de la possibilité qu'il termine au moins son cours secondaire, peut-être même qu'il en profite pour décrocher un certificat d'études professionnelles. « Tu serais peut-être plus à l'aise dans un métier! Peintre en bâtiment? Maçon? », suggère Geoffroy.

Il voudrait que Simon trouve d'autres moyens que la prostitution pour subvenir à ses besoins : « À bien y penser,

la prostitution et ce qui vient avec, comme la consommation de dope, sont un obstacle de taille pour les études et un travail normal. Il y a moyen de t'en sortir autrement! Aide sociale? Emploi à temps partiel? Tu as assez d'imagination et de contacts pour te débrouiller. J'en suis convaincu! Tu as tous les atouts : l'intelligence, parce qu'il en faut pour sortir pas trop démoli de ce que tu as vécu jusqu'à maintenant; et la beauté juvénile semble être accrochée à ton visage pour encore plusieurs années. Au moins, ton père et ta mère t'auront transmis ça de positif! » Simon est dérouté par la tactique de son amant qui le met au défi de démontrer ses capacités. Il écoute sans trop réagir. Il évite de se compromettre. Il tient à garder toute sa marge de manœuvre.

En arrivant à Montréal, avant de déposer Simon chez lui, Geoffroy termine par un conseil qui indique son souhait implicite de poursuivre sa relation avec lui, mais dans des conditions qui ne mettent pas sa vie en danger : « Et puis, ça ne serait pas du luxe que tu envisages de passer chez le docteur du Village pour t'assurer que ta santé n'est pas menacée. Le test du SIDA, tu connais? Ce ne serait pas une mauvaise idée. Je tiens à ce que tu vives longtemps et heureux! » Simon ne dit mot. Il remercie Geoffroy qui lui a permis de vivre des jours inoubliables. Geoffroy lui laisse une carte professionnelle à l'endos de laquelle il a inscrit, le matin avant de quitter l'Isle-aux-Coudres, son numéro de téléphone personnel, accompagné de plusieurs petits X affectueux.

Une nouvelle percutante

Geoffroy passe chercher Mathieu à son école. Ce dernier est fier de lui montrer son plus récent bulletin. Son père constate avec satisfaction qu'il poursuit la remontée scolaire amorcée dès son entrée à l'école privée.

Geoffroy rentre chez lui le cœur battant. Il anticipe une réaction très agressive de la part de Jude qui a dû se ronger les sangs pendant toute la semaine. Quelques minutes après son arrivée, le téléphone sonne. C'est sa fille Marie-Laure. Elle a tenté de le joindre, sans succès, au cours des derniers jours, mais elle n'a pas osé appeler au bureau, encore moins chez Jude. Elle exprime le besoin pressant de le rencontrer, « toute seule avec lui », le soir même. Il lui donne rendez-vous chez lui et l'assure qu'il sera seul. C'est la première fois qu'elle communique avec lui et il est inquiet.

Geoffroy explique la situation à Mathieu, heureux de retrouver Jude. Malgré ses appréhensions, Geoffroy est satisfait à l'idée que la rencontre impromptue avec sa fille repousse de quelques heures, voire probablement au lendemain, l'inévitable confrontation avec Jude. Il s'est tout

de même ennuyé de lui et de sa présence rassurante.

En début de soirée, Marie-Laure se présente chez Geoffroy, accompagnée d'un jeune homme qui lui est inconnu. Au premier regard, il constate que sa fille a maigri. Elle a le visage plus adulte et est devenue une belle jeune fille. Ses yeux dégagent, contrairement à ses souvenirs, détermination et assurance. Marie-Laure paraît à la fois heureuse et soulagée de rencontrer enfin son père. Geoffroy surmonte sa crainte du rejet et la prend dans ses bras. Elle accueille avec une joie non feinte le geste affectueux de son père et lui présente le jeune homme qui l'accompagne. Elle lui annonce coup sur coup trois nouvelles qui le sidèrent : le jeune homme, Serge, est son cousin du côté de sa mère; ils sont amoureux et vivent ensemble dans un petit meublé; ils attendent un enfant. Elle en est à son troisième mois de grossesse et entend bien la mener à terme.

Geoffroy est incapable de réagir. Marie-Laure vient tout juste d'avoir dix-sept ans. Il est obnubilé par les problèmes que son état peut engendrer. Marie-Laure lui raconte qu'ils ont décidé de s'installer dans HoMa, devant l'hostilité de sa mère et de celle des parents de Serge. Ils leur ont clairement laissé entendre qu'ils n'étaient plus les bienvenus dans leurs maisons respectives, à moins que la jeune femme ne se fasse avorter. Elle est aussi affectée par le rejet de sa sœur, Christine, qui s'explique par le fait que cette dernière est dépendante de sa mère pour terminer ses études en droit et que Madeleine l'a menacée de lui couper les vivres si elle prend le parti de sa sœur. Pour Serge et Marie-Laure, il ne peut être question d'avortement : ils s'aiment, ils veulent cet enfant et souhaitent fonder une famille.

Marie-Laure demande à son père de lui offrir ce que les parents de Serge et sa mère lui refusent : du soutien moral

et de la chaleur humaine. Geoffroy frissonne à la pensée que sa fille en est rendue à quémander l'affection dont elle a besoin pour traverser cette période décisive. Les réticences de Geoffroy sont balayées. Il se lève et prend sa fille dans ses bras; elle fond en larmes.

« Merci, papa! C'est tout ce dont nous avons besoin, Serge et moi : un peu d'amour et d'attention! apprécie Marie-Laure. Nous serions très heureux que tu sois le parrain de notre enfant. Qu'en penses-tu? » Geoffroy fait signe que oui, embrasse Marie-Laure sur les deux joues, tape affectueusement sur l'épaule de Serge et lui donne une poignée de main bien sentie.

« Sois sans crainte pour le reste! assure Marie-Laure. Nous sommes capables de subvenir nous-mêmes à nos besoins. » Geoffroy apprend que le jeune couple reçoit déjà des prestations de l'aide sociale. Serge s'est inscrit au programme de réinsertion par les études, qui leur permet de recevoir un montant supplémentaire. Leurs moyens sont très limités, mais ils réussissent à joindre les deux bouts. Ils sont capables de se débrouiller sans l'aide qu'il a senti le besoin de leur offrir. Ils tiennent mordicus à leur autonomie. Geoffroy est fier de la volonté d'indépendance de sa fille, mais demeure inquiet pour son avenir.

Les liaisons passionnelles

Quelques années plus tard, dans sa retraite de Pine Point, assis sur la terrasse désertée qui donne sur la mer, Geoffroy réfléchit à la période qui s'est écoulée entre l'admission de Mathieu au pensionnat et sa décision de mettre un point final à sa relation avec Simon.

Avec le recul, il est forcé d'admettre une réalité qui lui semble maintenant irréfutable : « Je suis foncièrement un être égoïste et manipulateur. »

« J'ai profité des problèmes qu'a rencontrés Mathieu à l'école publique, songe Geoffroy, pour faire une chose que je n'osais pas m'avouer à l'époque. Je l'ai placé au pensionnat non pas pour son bien, mais essentiellement parce que cela faisait mon affaire. Je m'apercevais, depuis un certain temps, que la mère de Jude n'était plus en mesure d'assurer une présence adéquate auprès de Mathieu. J'étais conscient que, tôt ou tard, je me retrouverais à plein temps avec lui sur les bras. Les événements survenus à son école m'ont servi de prétexte en or pour échapper à une telle éventualité. Dans la foulée de l'intervention de la DPJ, j'ai pris des mesures disproportionnées par rapport au comportement, somme

toute, pas très grave de mon fils, quand j'ai organisé en vitesse son transfert à l'école privée, et j'en ai rajouté en le confinant au pensionnat pendant la semaine. Si j'ai choisi cette solution, malgré le besoin clairement exprimé par Mathieu de vivre avec Jude et moi, c'est que je fuyais mes responsabilités à l'égard de mon fils et que je demandais à d'autres de les assumer.

J'ai également été de mauvaise foi avec Jude qui avait raison de me mettre en garde contre l'influence négative de Shanghai. J'ai adopté une attitude intransigeante dans le but de neutraliser ses efforts pour éviter que Mathieu et lui paient pour les conséquences de ma décision. À cette époque de turbulences entre Jude et moi, j'avais procédé, au cours d'une nuit d'insomnie, à une analyse de ma relation avec Shanghai.

À cette époque, Shanghai me fascinait toujours, mais j'hésitais à poursuivre notre liaison selon ses règles à lui. J'avais le goût de répondre à son invitation de le rejoindre sur sa planète, mais je craignais les retombées d'un tel voyage sur ma vie. Je risquais de compromettre mon lien déjà fragile avec Jude qui, tout compte fait et malgré les insatisfactions mutuelles, nous permettait tout de même de bénéficier d'une relative stabilité affective.

Je redoutais les effets sur ma nouvelle existence avec Mathieu. Nos voyages à Québec et dans les Cantons-de-l'Est étaient un tournant dans mon effort pour créer un rapport solide avec mon fils. Je prenais conscience que j'avais besoin de ce lien pour me construire une image positive de moi-même.

J'ai malheureusement cédé à la tentation de faire exactement le contraire de ce que me dictaient le bon sens et

mes responsabilités paternelles. Mon entrée dans l'univers de Shanghai a ouvert la voie aux années d'errance qui ont suivi.

Pourquoi ai-je agi aussi cavalièrement avec Mathieu et avec Jude? Je servais à Jude l'argument que je tenais mordicus à ma liberté. Mais pour en faire quoi?

Je suis bien obligé de reconnaître aujourd'hui que ce besoin de liberté était un prétexte très noble pour camoufler ma véritable motivation. Cette quête me permettait d'éliminer de mon chemin les contraintes qui m'empêchaient, à ce moment-là de ma vie, de traverser des territoires intérieurs défendus jusqu'alors et de franchir de nouvelles frontières inexplorées.

Ce chemin m'a conduit à vivre ma relation avec Simon dont le jeune âge aurait dû normalement représenter une interdiction infranchissable, mais la drogue que j'ai consommée en toute liberté a finalement anesthésié mes scrupules.

Comme je l'avais déjà expérimenté avec Jude, j'ai encore une fois tenté d'appliquer avec Simon la recette pour apaiser la forte culpabilité. Elle est simple : injecter une bonne dose de bien à ce qui paraît moralement inacceptable. Le mélange permet d'atténuer suffisamment la mauvaise conscience pour que la transgression de l'interdit ne cause pas trop de douleurs morales intolérables.

Dès les premières semaines de nos fréquentations, Simon a cessé de se prostituer. Il a plutôt choisi de recourir aux prestations de l'aide sociale, tout en faisant des petits boulots sous la table. Malgré sa bonne volonté, il avait de la difficulté à joindre les deux bouts. Il s'est découragé et est

retourné à ce qu'il savait le mieux faire : la prostitution et le petit trafic de drogue. Il continuait à consommer du pot et de la coke, mais à un rythme moins régulier qu'avant notre rencontre.

J'hésitais à poursuivre ma liaison avec lui dans ces conditions. À cette époque, de nombreux jeunes pratiquant le même « métier » que lui tombaient comme des mouches après avoir contracté le virus du SIDA. J'avais l'impression de risquer ma vie à chacun de nos rapports sexuels.

Les vacances de Mathieu approchaient à grands pas. Il me rappelait fréquemment mon engagement formel à lui trouver un emploi rémunéré au sein de l'entreprise pour tout l'été. C'est le prix que j'avais dû payer pour qu'il accepte de passer les semaines au pensionnat, en plus de quelques autres avantages comme le voyage à Disneyland.

C'est à ce moment que j'ai décidé de concrétiser une idée qui m'était venue au cours du trajet de retour à Montréal, après mon séjour avec Simon dans la région de Charlevoix. Tous mes intérêts convergeaient dans le même sens. En mettant sur pied au sein de mon entreprise l'équipe de peintres en bâtiment qui lui manquait encore, je pouvais remplir ma promesse à Mathieu, j'assurais un emploi à Simon et je faisais une bonne affaire.

Jude était intrigué par ma décision. Selon lui, il était inutile de créer un service seulement pour donner un emploi à Mathieu. Il argumentait qu'il était trop jeune pour travailler aussi fort. Je lui répondis que, malgré son âge, Mathieu est devenu presque un jeune homme au cours de la dernière année. J'avais décidé d'engager Simon, quelques semaines avant le début des opérations, pour lui faire suivre une formation accélérée.

Jude a découvert ma véritable motivation au moment où je lui ai fourni les coordonnées et la date de naissance de Simon, informations exigées par l'école pour l'inscription à la formation qu'il devait suivre. Il a dirigé vers moi un regard réprobateur qui laissait entendre qu'il n'était pas dupe concernant ma relation avec le nouvel employé.

Au retour de mon escapade avec Simon, Jude a tenté de me faire avouer le pourquoi de mon absence. J'ai alors choisi délibérément de me cantonner dans un silence obstiné et de fuir toute discussion. Il va sans dire que par la suite, nos rapports ne furent plus jamais les mêmes. Nos liens affectifs se sont résumés de plus en plus à notre relation d'affaires et à notre présence auprès de Mathieu et Marie-Laure. Jude, fidèle à lui-même, a consacré une partie de son temps à retenir les services d'un peintre expérimenté pour encadrer les jeunes sans expérience et à faire la promotion du nouveau service. Il a connu Simon au moment de sa première journée comme employé de l'entreprise et il s'est comporté comme s'il n'était pas au courant de ma liaison avec lui.

Mathieu était tout excité à la pensée de gagner un salaire pour la première fois de sa vie. Il a insisté pour rencontrer Simon, dont je lui avais parlé, avant de commencer à travailler avec lui. La jeunesse de Simon, à peine plus âgé que lui, et son côté farceur ont conquis Mathieu qui s'attendait à rencontrer quelqu'un de plus vieux.

Au cours de l'été, une véritable complicité s'est installée entre « les jeunes hommes », comme les appelaient les deux autres peintres professionnels. Mathieu a trouvé très difficiles ses deux premières semaines de travail : douleurs musculaires au dos, aux bras et aux jambes, et fatigues fréquentes. Simon, plus résistant, l'a pris rapidement sous son aile en partageant avec lui les trucs du métier acquis au

cours de sa formation d'apprenti peintre.

Simon et moi avons continué à nous voir en dehors du travail. Lors d'une de nos rencontres régulières à son appartement, Simon m'a confié qu'il avait découvert un métier passionnant et qu'il avait l'intention, si possible, d'être peintre pour le reste de sa vie. À plusieurs reprises, il m'a signifié son contentement de travailler avec Mathieu. Une saine compétition s'était développée entre eux. Vers le milieu de l'été, Simon m'a informé qu'il avait cessé de rencontrer ses clients réguliers quelques semaines après avoir commencé son travail. À la même occasion, il m'a annoncé, à mon grand soulagement, que le test du SIDA passé récemment, en même temps que toute une batterie de tests, était négatif. Il était heureux de m'assurer que son état de santé était excellent sur toute la ligne.

J'étais comblé et satisfait. J'avais fait suffisamment de bien à Simon pour réduire au minimum ma double culpabilité : celle de laisser tomber Jude et celle d'avoir transgressé l'interdit de vivre une relation avec un jeune à peine plus vieux que Mathieu. À titre d'égoïste chevronné, j'avais atteint, par mon approche faussement humaniste, le même résultat que si j'avais entretenu financièrement mon amant dans le but de bénéficier de ses services exclusifs et d'ainsi réduire le risque de contracter le SIDA.

Simon a joué son rôle avec brio pendant notre première année ensemble. Je suis également forcé d'admettre qu'il s'est conduit en habile calculateur et qu'il jouait gagnant sur tous les tableaux. Il a réussi le tour de force de profiter du beurre et de l'argent du beurre. J'en avais donc conclu que je devais être plus vigilant pour la suite des choses.

J'avais finalement confessé à Jude, qui n'avait pas paru

surpris, la nature de mes rapports avec Simon. Nous n'avions pas senti jusqu'alors la nécessité de mettre Mathieu au courant. Nous avons convenu également de ne pas le mêler à notre saga conjugale. C'est la seule chose sur laquelle nous nous entendions. Pour le reste, notre relation continuait de se détériorer. Pendant ses vacances estivales, Mathieu demeurait, à toutes fins utiles, chez Jude qui s'occupait de laver ses vêtements et veillait à la préparation de ses repas.

Pendant la semaine, je me rendais fréquemment à l'appartement de Simon où nous ne risquions pas d'être surpris par Mathieu. Simon ne tenait pas non plus à ce que mon fils connaisse l'existence de notre liaison.

Après le retour de Mathieu au pensionnat, à la fin de l'été, il m'était plus facile de rencontrer Simon pendant la semaine, parce que Mathieu était là seulement les fins de semaine. Il fréquentait régulièrement les deux fils de Shanghai, Kevin et Tchad, à l'occasion d'activités de loisirs. Mathieu m'a confié qu'ils s'ennuyaient de leur père, qu'ils voyaient de moins en moins souvent, et que Kevin et Tchad se plaignaient de l'impatience et de l'irritabilité de Shanghai.

Ce qui m'a le plus affecté, au cours de cette année-là, c'est l'accouchement de Marie-Laure qui mit au monde un enfant atteint de trisomie 21. Les tests passés dans les premiers mois de la grossesse indiquaient la nette possibilité que l'enfant naisse avec cette déficience. Marie-Laure et Serge ont été placés devant le pire dilemme que des parents peuvent devoir affronter : décider de la vie ou de la mort de leur enfant. Je les ai écoutés pendant des heures à peser le pour et le contre de leur décision.

Marie-Laure était consciente qu'elle aurait à vivre avec les conséquences de son choix pour le reste de ses jours,

qu'elle mène à terme sa grossesse ou qu'elle l'interrompe. Ils ont décidé d'assumer jusqu'au bout les incidences de leur relation amoureuse, malgré les risques probables. Je ne pouvais m'empêcher d'interpréter leur tragédie comme une punition divine. Sans que j'en comprenne les raisons, un sentiment de culpabilité m'a habité pendant toute la période qui a conduit à la naissance de Rose. J'avais de la difficulté avec l'idée d'être devenu le grand-père d'un enfant mongolien. Malgré moi, j'ai perçu cet événement comme un coup de tonnerre dans un ciel relativement bleu.

Mais la vie n'attendait qu'une occasion pour me démontrer que les satisfactions factices sont fragiles et éphémères. Je ne perdais rien pour attendre! L'été qui suivit a été particulièrement fertile en émotions et en leçons de toutes sortes.

Mathieu avait atteint ses quinze ans. Il n'était plus un enfant et pas encore un adulte, mais je sentais qu'il était déterminé à ne plus se laisser imposer des choix contraires à ses goûts et à ses besoins. Sur le plan physique, il était pratiquement un homme. Sa musculature s'était développée en même temps qu'il avait grandi. Son charisme, sa prestance et sa beauté avaient pris juste ce qu'il faut de maturité pour le rendre irrésistible.

Je devais tenir compte de cette transformation dans mes rapports quotidiens avec lui. J'ai pris acte qu'à partir de ce moment, il serait, que je le veuille ou non, partie prenante aux décisions concernant sa propre vie. Mathieu m'avait clairement laissé entendre, au cours de l'année écoulée, qu'il ne voulait à aucun prix retourner au pensionnat.

Pressés de se revoir après des mois de séparation, Mathieu et Simon sont rapidement passés de compagnons

de travail à bons amis. Les premières semaines de travail quotidien ensemble ont favorisé la naissance de leur amitié. Simon s'est mis à inviter Mathieu à son appartement de temps en temps, les soirs de semaine, pour partager son repas. Il leur arrivait souvent de le cuisiner ensemble. Parfois, ils allaient au cinéma après le souper.

De mon côté, je m'organisais tant bien que mal pour reconduire, le plus souvent possible, Simon à son appartement et pour profiter du reste de la soirée avec lui. Mathieu ne se posait pas de question sur mon absence. Il me savait obligé parfois de rencontrer des clients et de visiter des chantiers en cours de réalisation. En fin de semaine, comme Mathieu était fréquemment occupé ailleurs, j'en profitais pour rejoindre mon amant.

Tout se déroulait sans problème jusqu'au moment où plusieurs indices m'ont amené à me poser des questions sur l'orientation sexuelle de Mathieu. Lors de ma présence sur les chantiers, à la maison ou ailleurs, Mathieu se comportait avec Simon de façon intrigante : attention démesurée envers son collègue de travail, intensité des regards, approbation instantanée des points de vue de Simon et proximité corporelle sans rapport avec les tâches accomplies. J'étais paniqué à la pensée que mon fils soit gai. J'envisageais avec appréhension qu'il emprunte la même voie difficile que moi, avec tous les problèmes que ça comporte. Bizarrement, je craignais égoïstement que son orientation sexuelle ne me prive d'une descendance assurant la pérennité de la famille Pichon. Et puis, je me disais qu'il y avait assez d'un gai dans la famille!

D'autres signes m'inquiétaient davantage à mesure que l'été avançait. Mathieu et Simon sortaient de plus en plus souvent ensemble, tant au cours de la semaine qu'en fin de

semaine. Mathieu couchait régulièrement chez Simon. Ils arrivaient en même temps au travail le lendemain matin. Je prenais conscience que Mathieu n'était jamais sorti, à ma connaissance, avec des filles de son âge.

Des questions troublantes me rendaient malade et anxieux : Mathieu est-il gai? Est-il attiré par Simon? Que ressent Simon à l'égard de Mathieu? Simon joue-t-il double jeu? Je connaissais par expérience la capacité de Simon à entraîner quelqu'un sur les chemins périlleux.

Étais-je victime de mon imagination alimentée par mon insécurité naturelle d'amant menacé dans ce qu'il a de plus précieux? Pire encore! La menace venait-elle de mon propre fils? C'était la première fois de ma vie que je me sentais aussi démuni. Je vivais dans l'attente du pire des scénarios.

Que pouvais-je faire pour diminuer mon anxiété? J'étais tellement paniqué que j'ai senti le besoin d'en parler avec Jude. J'avais confiance dans sa capacité de percevoir intuitivement les méandres et la complexité du comportement humain. Jude, grand seigneur, a adopté une attitude très désinvolte, tout en retenant mal sa satisfaction de me voir patauger dans une situation aussi labyrinthique. Il n'avait pas noté, dans le comportement de Mathieu, d'indices lui permettant de conclure qu'il était attiré par les personnes du même sexe. Il émit aussi l'hypothèse que leur amitié et l'attitude très attentionnée de Simon à son égard ont peut-être amené Mathieu à s'interroger sur la nature de ses propres sentiments : « Toutes les hypothèses sont plausibles à son âge. Mathieu est en recherche. Il explore! Il expérimente! Et puis, il est dans l'ordre des choses que deux jeunes sentent une attirance mutuelle. Dans ce domaine, je crois que Simon possède une habileté certaine, malgré son jeune âge, qu'il n'hésite pas à exploiter dans toutes ses relations, amoureuses

ou autres! » La consultation menée auprès de Jude, loin de me calmer, a renforcé ma nervosité face à une situation déjà passablement anxiogène, mais j'étais encore une fois épaté par sa perspicacité et la clarté de ses opinions.

Déstabilisé, j'ai passé le reste de la journée à échafauder des scénarios de surveillance des allées et venues des deux jeunes soupçonnés d'une amitié particulière. Après réflexion, j'ai rapidement écarté cette approche qui m'aurait permis de savoir où ils étaient, mais pas d'être en mesure de vérifier ce qu'ils faisaient quand ils étaient seuls tous les deux à l'appartement de mon amant, ce qui arrivait trop souvent à mon goût. J'ai tout de même décidé de manœuvrer pour être le plus souvent possible avec Simon, dans l'espoir de leur compliquer la vie si leur présumée relation existait véritablement.

Quelques semaines plus tard, je résolus finalement de mettre Mathieu au courant de ma relation avec Simon. J'espérais qu'il se sente gêné, le cas échéant, de nouer un lien amoureux avec mon amant.»

Mathieu a eu une réaction que Geoffroy n'avait pas prévue : « Je suis révolté par ton attitude inhumaine et inacceptable envers Jude, qui t'aime comme tu ne l'as jamais été! Je ne suis pas fier de mon père! »

Geoffroy tente malhabilement d'en savoir plus sur la nature du sentiment que son fils éprouve pour Simon. Peine perdue! Mathieu s'esquive et laisse Geoffroy non seulement dans l'incertitude, mais lui répond d'un ton qui ne laisse aucun doute sur sa volonté de ne plus jamais évoquer le sujet avec lui : « C'est du domaine de ma vie intime! Ça ne te regarde pas! Je ne suis plus un enfant! »

Geoffroy se résigne à informer Simon de sa querelle avec Mathieu. Il est convaincu que ce dernier, perturbé par la révélation de son père, va sentir le besoin d'aborder la question avec lui. Simon pique une colère telle qu'il pose un geste de violence à l'égard de Geoffroy. Ce dernier a esquivé le coup de poing qui le blesse davantage psychologiquement que physiquement. Il est atterré par la violence insoupçonnée de son amant.

L'incident réveille la mémoire de Geoffroy. Il se souvient que Simon lui a expliqué, à leurs débuts, l'origine de son alias, Bronson. Ses amis l'ont affublé de ce surnom à cause de son habitude de recourir à ses poings pour exprimer sa colère, autant qu'en raison de sa ressemblance avec l'acteur Charles Bronson.

Après quelques jours de froideur, une lune de miel inattendue s'installe entre Geoffroy et Simon. Geoffroy profite de l'accalmie pour lui demander sans détour s'il est charmé par Mathieu et si Mathieu l'est par lui. Simon assure Geoffroy qu'il n'est pas attiré physiquement par Mathieu et qu'il n'existe aucun lien de nature homosexuelle entre eux. Leur relation est strictement amicale. Selon lui, Mathieu regarde les jeunes filles avec trop d'insistance pour aimer les hommes. Geoffroy se contente de ces réponses qui ne le convainquent pas. Il a l'impression que Simon a délibérément été catégorique en vue de le rassurer et que la réalité est beaucoup plus nuancée.

Le climat de lune de miel se poursuit. Geoffroy a retrouvé un certain équilibre émotif. À la demande insistante de Simon, il organise une fête intime à son appartement pour célébrer le succès de leur collaboration au cours de l'été. Ils seront trois : le fils, le père et son amant, Jude ayant décliné l'invitation sous le prétexte qu'il a des cours le lendemain.

Le party a lieu le dimanche suivant et débute au milieu de l'après-midi. Geoffroy a fait le nécessaire pour qu'ils ne manquent de rien : ni à boire, ni à manger. Malgré les réticences de Geoffroy, Simon l'informe qu'il s'est arrangé pour avoir de la coke. Au début, l'atmosphère de la rencontre est tendue. La consommation d'alcool aide les trois compères à trouver un certain confort. Ils boivent et grignotent légèrement jusqu'en fin de soirée. Quand ils sont tous passablement éméchés, Simon sent le moment venu de sortir sa coke. Il se dirige vers la table du salon, s'assoit par terre et dépose son matériel. Il se prépare une ligne de coke et la sniffe. Geoffroy, le plus ivre des trois, vient s'installer à côté de lui en titubant. Mathieu le suit, mais Geoffroy n'a pas le réflexe d'empêcher son fils de consommer de la coke avec eux.

Les interdits vacillent et les inhibitions tombent sous l'effet combiné de la coke et de l'alcool. Simon poursuit plus intensivement les tentatives de séduire Mathieu, amorcées en douceur depuis le début de la fête. Mathieu est ébranlé par le comportement déréglé de Simon. Geoffroy, jaloux, demande à Simon de l'accompagner dans sa chambre. Mathieu se réfugie instinctivement dans la sienne où Simon le rejoint et tente de le convaincre de le suivre dans le lit de Geoffroy.

Mathieu le suit et s'étend près de Simon qui le caresse, l'embrasse et l'étourdit. Mathieu le laisse faire. À travers ses vapeurs éthyliques, Geoffroy est dépassé par la scène dantesque, presque irréelle qui se déroule devant lui. Il en oublie complètement qui est qui. Le fils, l'amant, tout se confond ! Il ne voit plus que les corps magnifiques de deux éphèbes d'un érotisme irrésistible. Geoffroy ne peut résister à la pulsion de se joindre à eux. Il va d'abord vers Simon qui s'offre à lui. Dans la confusion de leurs ébats, Geoffroy pose

ses lèvres sur le pénis en érection de Mathieu. Ce dernier y prend d'abord un plaisir momentané qui se transforme, à la vitesse de l'éclair, en rejet. Mathieu le projette violemment sur le plancher.

De sa terrasse de Pine Point, Geoffroy se souvient de cette scène cauchemardesque. « J'ai commis l'irréparable... J'ai commis l'innommable! », s'accuse Geoffroy. « Je n'ai pas d'excuses! Surtout pas l'alcool et la drogue! »

Pendant qu'il répète dans sa tête ces phrases assassines, il s'aperçoit que Jude vient de terminer sa marche quotidienne sur la grève en compagnie du chien et se dirige vers lui. L'animal manifeste sa joie de revoir Geoffroy en remuant sa queue dans toutes les directions, s'approche de lui et pose son museau chaud sur sa cuisse.

— Tu veux garder Sibeau avec toi un bout de temps? s'enquiert Jude.

— Non, je n'y tiens pas, répond Geoffroy. Il a trop d'énergie pour moi! Ça va me fatiguer!

— Es-tu moins souffrant qu'hier?

— Un peu moins. Je te remercie pour l'attention que tu me portes! apprécie Geoffroy. J'ai dû te faire beaucoup souffrir, mon beau Jude, pendant toutes ces années d'errance! Comment as-tu pu me rester fidèle?

— Ce n'est pas le temps de parler du passé! Nous aurons d'autres occasions de le faire. Pour l'instant, c'est le présent et ce que tu vis maintenant qui est important! Je m'en vais préparer le souper! Viens Sibeau!

— Je n'ai pas beaucoup d'appétit, répond Geoffroy. Une

soupe et un peu de fromage vont me suffire.

Geoffroy reprend sa réflexion là où Jude l'avait interrompu.

« J'avais moi-même posé les jalons d'une bombe à retardement et fabriqué, par mes fabulations, le piège à cons dans lequel je suis tombé. J'ai été puni pour mon pseudo-humanisme de façade et mes calculs égoïstes. J'ai été victime d'un meilleur calculateur que moi. La vie est plus forte que les manipulateurs qui s'imaginent la contrôler. Sa complexité est inextricable. »

Après ce jour-là, Mathieu est devenu très agressif envers Geoffroy et a refusé tout contact personnel avec lui. Au cours d'une conversation téléphonique, il l'a même menacé de porter plainte pour ce qu'il a appelé le « crime ». Il a profité de la position de faiblesse de son père et a décidé unilatéralement de quitter l'école. Enfin, il « a suggéré fortement » à Geoffroy de faire fonctionner le service de peinture sur une base permanente et de garder Simon comme employé, malgré les velléités de Geoffroy de mettre fin à leur relation et à son emploi. Il a toutefois maintenu sa décision de mettre un terme à sa liaison avec Simon.

Mathieu, blessé et peu fier de lui, n'a pas été capable de parler à Jude du geste incestueux de Geoffroy envers lui. Ne pouvant plus continuer à vivre avec son père, il a invoqué sa révolte bien réelle contre l'infidélité de Geoffroy envers Jude pour convaincre ce dernier de l'accueillir chez lui. Jude s'est avéré incapable de lui refuser ce service, touché par le geste de solidarité de Mathieu à son égard. Il l'a averti qu'il devra se débrouiller pour ses repas et son lavage.

La déchéance

« Au cours des semaines qui ont suivi, je n'avais qu'une idée : me faire oublier par mes proches que je n'étais plus capable de regarder en face après ce qui était arrivé. J'avais surtout besoin de me fuir. Quoi de mieux que l'alcool ! Je partais de chez moi en milieu de journée, après avoir réglé avec Jude, par téléphone, les questions urgentes de l'entreprise.

Je buvais jusqu'au début de la soirée, attablé seul dans un bar très fréquenté du Village, distrait par les allées et venues des habitués. Je mangeais juste ce qu'il faut pour survivre. Je terminais la soirée au cabaret, à l'endroit où j'avais passé ma première soirée avec Simon. Je ne revenais chez moi que tard dans la nuit.

Après plusieurs mois de ce régime, j'ai rencontré un ange déchu, brisé par la vie, qui a transformé la monotonie de mon existence désertique et routinière. J'avais besoin d'un changement, quel qu'il soit, pour le meilleur ou pour le pire. Ce soir-là, l'ange est entré au cabaret vers la fin de la soirée, s'est dirigé vers ma table et s'est assis sans me demander mon avis. »

— Je me présente : Caméléon. Ça fait un bout de temps que j'avais le goût de vous rencontrer. Je vous ai vu pour la première fois à l'occasion de l'anniversaire de Shanghai. J'étais assis à la même table que vous, à côté de Shanghai.

Geoffroy se creuse la tête, mais ne parvient pas à se souvenir de ce visage dont la beauté exceptionnelle l'a frappé au premier coup d'œil.

— Je suis désolé, mais je ne me rappelle pas de t'avoir vu ce soir-là. J'ai pourtant une bonne mémoire des figures et je suis convaincu que je n'aurais pu oublier la tienne.

— Je pense comprendre la raison pour laquelle vous ne me reconnaissez pas, explique Caméléon. C'est que, ce soir-là, j'étais travesti, comme ça m'arrive souvent : vous avez rencontré Dalila. C'est le nom que j'utilise lorsque je suis habillé en femme.

— Oui! Je me souviens d'une blonde qui a porté un toast à Shanghai quand nous avons ouvert les bouteilles de champagne. C'était toi?

— Absolument! C'était moi! Ou plutôt la femme qui vit en moi! Comment m'avez-vous trouvé en blonde?

— Provocante, répond spontanément Geoffroy. Je ne suis pas aux femmes et j'avoue que je préfère Caméléon à Dalila, mais je t'ai trouvé très séduisant... ou séduisante..., choisis!

— Merci pour l'attention! Je préfère le féminin, mais je vais tenir compte de votre préférence, Geoffroy!

— Tu es assez changeant!

— C'est pour ça qu'on m'a surnommé Caméléon. Je suis caméléonesque! Excusez-moi, je dois aller au petit coin. Je reviens tout de suite.

Geoffroy observe avec attention le jeune homme svelte et délicat, à la démarche légère. Une image plaisante se fixe dans sa tête : un beau grand blond, bouclé et bronzé! Quand Caméléon revient, Geoffroy est touché par l'harmonie de ses traits qu'un nez droit légèrement épaté rend plus sensuelle encore. Lorsqu'il reprend place devant lui, Geoffroy a l'impression de retrouver un ami de toujours.

— J'ai passé une soirée formidable à l'opéra! Je suis allé à une représentation de Samson et Dalila. J'ai toujours aimé cet opéra! Mon père l'écoutait lorsque j'étais jeune et ça m'est resté. Ma mère a acheté deux billets et, en cachette de mon père, elle est venue me rejoindre pour assister au spectacle avec moi.

— Tu n'habites plus chez tes parents? demande Geoffroy.

— Non, je suis parti pas longtemps après ma tentative de suicide. Je n'en pouvais plus de vivre dans une famille qui ne m'accepte pas comme je suis. J'ai dit à mon père que s'il tentait de me ramener à la maison, je me suiciderais en prenant les bons moyens, cette fois-ci.

— Tu avais quel âge?

— Treize ans et demi! Je n'avais pas encore l'âge de la majorité sexuelle! précise Caméléon.

— Ça fait combien de temps de ça?

— Un peu plus d'un an.

— Tu parais plus vieux que ton âge! s'étonne Geoffroy.

— Heureusement que je me suis développé très rapidement entre onze et treize ans, parce que ce bout-là de ma vie a été très mouvementé! C'est le moins qu'on puisse dire! Faut croire que ça a laissé des traces!

— Et tes parents?

— Mon père est médecin et ma mère, femme de médecin. Elle s'occupe de mon père et de ses relations. Je ne veux plus rien savoir de lui et de ses semblables! Tous des hypocrites! Ils sont aussi vicieux et égoïstes que tout le monde, mais ils le cachent mieux!

— Et tu fais quoi pour vivre?

— Je me débrouille seul depuis que j'ai foutu le camp de la prison familiale. Je fais le seul métier payant qui ne demande pas de diplôme : je fais des clients! explique Caméléon, décontracté. Et pas n'importe lesquels : je me tiens dans les endroits où se trouvent habituellement les touristes. Ils sont moins coincés et ils paient très bien. Et puis, j'adore les chambres d'hôtel. Je n'ai pas besoin d'en faire beaucoup pour subvenir à mes besoins, sauf quand je prends de la dope.

— Tu sembles en meilleurs termes avec ta mère. Elle t'aide?

— Ma mère est très compréhensive. Elle me donne de l'argent quand je suis mal pris. Elle m'achète des vêtements féminins; des fois, elle partage les siens avec moi! Nous avons la même taille. Elle ne me demande rien et je n'ai pas de comptes à lui rendre. Et vous, Shanghai m'a dit que vous étiez dans les affaires?

— Oui, j'ai une entreprise qui roule bien depuis plusieurs années, mais ces temps-ci, je suis moins occupé. Je prends comme un peu de repos! D'autres s'en occupent pour moi. Tu vois encore Shanghai? demande Geoffroy, curieux d'avoir des nouvelles de son ami.

— Plus tellement! Il m'a laissé tomber assez rapidement, comme il le fait habituellement avec les jeunes hommes qu'il séduit. Un vrai feu d'artifice! C'est beau, mais ça ne dure pas longtemps! On n'est pas en mauvais termes. On se salue quand il vient ici, mais ça fait un bout de temps que je l'ai vu... J'ai entendu dire qu'il était malade...

Geoffroy préfère changer de sujet.

— As-tu un prénom à part Dalila et ton alias, Caméléon? J'aimerais bien le connaître...

— Je ne l'ai jamais révélé à personne dans le milieu gai, précise Caméléon, méfiant. Je ne sais pas si je devrais...

— Pourquoi pas? Je ne suis pas un client!

— Non? Je ne te plais pas? C'est dommage! déplore Caméléon, sans conviction.

Geoffroy constate avec plaisir que Caméléon le tutoie pour la première fois.

— Au contraire, je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi attirant que toi! Je suis sûr que nous avons plein d'atomes crochus! Mais c'est toi qui viens de changer de sujet, cette fois-ci! Nous parlions de ton prénom...

— D'accord, je vais te le dire! Je m'appelle Dominic, mais pour le moment, je l'écris DOMINIC...

— Pourquoi?

— Parce que le jour où je serai une femme, j'écirai mon prénom DOMINIQUE.

— Tu veux vraiment devenir une femme? demande Geoffroy, incrédule. C'est tout un programme pour un jeune de ton âge!

— Tu devrais me prendre au sérieux parce que pour moi, ça l'est! Vraiment! Je suis une femme emprisonnée dans un corps d'homme! Dans l'opéra que j'ai vu ce soir, Samson et Dalila, c'est à Dalila que je m'identifie. Je t'avoue que j'ai pleuré lorsque l'interprète a chanté le plus bel air du spectacle : Mon cœur s'ouvre à ta voix. Quand elle déclare son amour à Samson, je me prends à espérer trouver un jour mon Samson à moi.

— Je connais cet opéra, mais je ne voudrais pas être Samson. Ça ne finit pas très bien pour lui. Si je me souviens bien, il meurt après avoir fait s'écrouler l'édifice sur ses ennemis.

— Ne t'inquiète pas, tu ne seras jamais mon Samson! rétorque Dominic, froissé. C'est la femme en moi qui le cherche. Toi, tu es un mec qui cherche un autre mec.

— Excuse-moi, je ne voulais pas te blesser. Au contraire, je suis impressionné par la passion avec laquelle tu me parles de ton rêve de devenir une femme. Tu m'en veux?

Geoffroy n'ose pas lui avouer qu'il ne veut rien savoir d'un travesti ayant des problèmes d'identité sexuelle. Il ne croit pas Dominic sur la bonne voie pour réaliser son rêve. Il souhaite quand même qu'il puisse y arriver sans trop de dégâts.

— Je ne peux pas t'en vouloir! J'ai le sentiment que tu discutes avec moi pour ce que je suis, pas juste pour avoir mon cul. Tu m'écoutes sans me tourner en ridicule, comme le font tous ceux à qui je confie que je me sens une femme. J'ai l'impression que tu me respectes. Tu as de la classe! Tu me fais penser à Shanghai.

— Je te remercie! C'est quelqu'un que j'aime bien. Un jour, je te parlerai un peu plus de moi si nous avons la chance de nous revoir, mais pour l'instant, il se fait tard. Je suis fatigué et je rentre chez moi.

— Reste encore un peu, insiste Dominic.

— Je ne peux pas. Si tu veux, viens me voir au bar Relax au cours des prochains jours. J'y suis habituellement vers le milieu de l'après-midi.

« J'ai été déçu de ne pas le voir le lendemain, ni le surlendemain. Dominic avait troublé la routine dans laquelle je m'étais installé au cours des derniers mois. J'aurais aimé poursuivre notre conversation. Je me demandais pourquoi j'avais été dans l'incapacité de passer une première nuit avec lui ou même de m'assurer d'un prochain rendez-vous ferme.

Quelque chose de vital s'était brisé irrémédiablement en moi. Je me sentais comme un jouet dont le mécanisme est déréglé. Attablé seul au bar, je m'ennuyais de Dominic. J'étais en manque. J'ai émis l'hypothèse que j'étais en amour avec lui, mais je l'ai rapidement écartée. J'étais trop dépressif pour être amoureux. L'amour, ce déploiement d'une force vitale irradiante, exige une énergie que je n'avais pas.

Je crois que j'étais essentiellement dans un état d'insécurité, paniqué devant la probabilité que je finisse ma vie en solitaire, un verre à la main. Je souffrais parce que

Dominic était le seul qui avait fait l'effort de m'aborder sur ma route désertique des derniers mois. Cette semaine-là, j'ai bu davantage encore pour m'oublier et fuir tout ça.

Au début de la semaine suivante, au moment où je m'apprêtais à quitter le bar pour aller manger, Dominic arrive en trombe. Énervé, il s'assoit à ma table et me lance, d'un ton grave : « J'ai fait un mauvais rêve! J'ai eu peur que tu ne sois plus là! Je suis content de te revoir! » Il me raconte qu'il a dû s'absenter pour une semaine, à la demande d'un client qui lui a offert de faire le tour de la Gaspésie en sa compagnie. Dominic n'avait aucun moyen de me rejoindre pour m'expliquer son absence. Il s'était visiblement ennuyé de moi et il était peiné de la déception qu'il croyait m'avoir causée.

Son retour m'a insufflé une étincelle de vie. J'ai poussé intérieurement un grand soupir de soulagement et j'ai senti, à ce moment-là, qu'il existait une possibilité que je ne sois plus isolé sur ma route aride. Je pouvais envisager de la partager avec un compagnon d'infortune. C'était inespéré! Comme je n'étais pas en amour, j'ai décidé de prendre le temps qu'il fallait. Je me réservais, pour le lendemain, un inévitable moment de vérité entre Dominic et moi, celui qui déciderait de l'avenir de notre relation.

Pour l'instant, j'avais une préoccupation plus terre-à-terre, celle de tester en action mon attirance physique, question d'éviter les surprises désagréables et le retour de la marchandise pour raison de non-consommation! La souffrance m'avait conduit à ce niveau de cynisme. Je n'en étais pas à une déchéance près! Tant qu'à me sentir coupable, valait mieux que ce soit pour quelque chose de sérieux! J'en avais marre de cette maudite culpabilité paralysante, qui m'avait entraîné jusqu'alors à faire le bien pour mieux

camoufler le mal. C'était terminé!

J'ai donc proposé de louer une chambre dans un petit hôtel bon marché de la rue Saint-Hubert. Je n'avais pas prévu que Dominic hésiterait à accepter ma proposition. Je lui ai expliqué qu'il était important pour moi de se parler dans un endroit tranquille. À sa demande, j'ai accepté d'ajouter à ma proposition l'achat de quelques grammes de coke. J'ai précisé, pour éviter toute ambiguïté, que je payais la chambre et la dope « pas à titre de client, mais à titre d'ami! »

Une fois dans la chambre, nous avons passé le reste de l'après-midi à boire et à parler. Sans entrer dans le détail, je lui ai brossé à grands traits le portrait de ma vie. J'ai évité soigneusement de lui parler des problèmes récents avec Simon et Mathieu, parce que je craignais qu'il ne s'en serve contre moi à un moment ou à un autre. Aux yeux de Dominic, le fait que nous étions tous les deux des « immigrants » en provenance d'Outremont nous a rapprochés. Nous partagions l'un et l'autre un rejet catégorique de notre milieu d'origine, sauf qu'à la différence de Dominic, je ne vouais pas à mon père la haine viscérale qu'il nourrissait envers le sien.

Dominic m'a fait écouter quelques chansons de son idole, Freddie Mercury, dont j'avais entendu parler, il y a quelques années, en raison de son décès causé par le SIDA. Il mêla sa voix de sopraniste à celle du chanteur au cours de quelques passages de sa chanson préférée, Bohemian Rhapsody, en insistant particulièrement sur la phrase I am a poor boy.

Nous avons terminé notre soirée au cabaret. Peu de temps après notre arrivée, j'ai eu la surprise de voir se pointer Shanghai. Sans me consulter, Dominic a pris l'initiative de l'inviter à notre table. Au premier coup d'œil, Shanghai m'est

apparu amaigri et blême. Il ne s'est pas montré surpris de ma présence, mais il n'a pu s'empêcher de lancer à Dominic, d'un ton amical, en me croisant du regard : « Félicitations, mon Caméléon! T'as finalement réussi à lui mettre le grappin dessus! » La remarque a mis Dominic mal à l'aise. Shanghai m'a longuement serré dans ses bras, heureux de me revoir. Il a passé sa main affectueusement dans les cheveux de son ex-amant et s'est adressé à nous : « Je sais que des rumeurs ont circulé sur mon état de santé. J'ai été hospitalisé pendant une couple de semaines pour régler quelques problèmes de tuyauterie, mais ça va beaucoup mieux maintenant! Ma convalescence est presque terminée! » Il s'est excusé pour le peu de temps qu'il avait à nous consacrer et s'est dirigé vers le jeune homme qui l'attendait, assis seul à une table. J'avais l'intuition que ça n'allait pas bien du tout pour lui, malgré ses efforts pour nous prouver le contraire. Un mauvais pressentiment me rendait triste.

Ma nuit avec Dominic a largement dépassé mes modestes attentes. Je suis devenu, d'un seul coup, accro de Dominic. Stimulé par l'effet de la coke, j'ai dégusté tout son corps, de ses orteils à la pointe de ses cheveux bouclés, en passant par son nez sensuel, son ventre mignon et son pubis épilé. Je suis surtout devenu accro de son pénis d'étalon aussi étonnant au repos qu'en action. Il n'y aurait donc aucun retour pour non-consommation. Je me suis retrouvé au petit matin avec une dépendance de plus!

Cette expérience sexuelle a balayé tous les arguments qui m'amenaient à conclure qu'une relation amoureuse avec Dominic était vouée à l'échec. Les problèmes d'identité sexuelle, de consommation de drogue et de prostitution de mon bel ange blond étaient réels. J'en étais toujours convaincu et je savais que j'allais souffrir, mais ce qui s'est

passé dans notre chambre nuptiale laissait présager une sacrée dose de testostérone et de plaisirs charnels. J'en avais envie! De toute façon, Dominic ou pas, j'étais condamné à la souffrance. Il valait mieux qu'elle soit intimement liée au plaisir.

Au début de l'après-midi, au cours de notre déjeuner, j'ai joué cartes sur table avec Dominic.

— Je ne t'aime pas! Je déteste le mot amour! C'est un mot passe-partout qui sert de paravent à l'excès et à l'égoïsme!

— Donc, tu ne veux rien savoir de moi! conclut Dominic.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Est-ce qu'il faut nécessairement de l'amour pour faire un bout de chemin ensemble? Et toi, tu m'aimes, je suppose?

— Je suis encore plus catégorique que toi! réplique Dominic. C'est un mot que je n'ai jamais utilisé, sauf pour ma mère dans le temps...

— Conclusion : je présume que je suis un client comme un autre! Quand le lit est refait, il n'y a plus aucune trace!

— Avec toi, c'est différent! Si ce n'était pas le cas, je ne serais pas revenu te voir hier à ton bar, argumente Dominic. Les autres, c'est mon cul qui les intéresse!

— C'était pour me mettre le grappin dessus, comme l'a insinué Shanghai? ironise Geoffroy.

— Il a dit ça pour me taquiner!

— Supposons que tu aies raison. Qu'attends-tu de moi, ici et maintenant?

— J’attends que tu me dises s’il y a une petite place pour moi dans ta vie!

— Pour faire quoi? As-tu besoin d’un père substitut?

— Jamais! J’aimerais mieux mourir! C’est la prison assurée! J’en ai l’expérience...

— Alors, qu’est ce qu’on ferait ensemble, toi et moi?

— Un petit bout de chemin. Pour la sensation rassurante d’avoir quelqu’un près de moi et un peu de tendresse.

— Je suis d’accord!

Geoffroy et Dominic s’entendent sur l’organisation de leur cohabitation. Geoffroy n’a pas d’objection à ce que Dominic continue à subvenir à ses besoins financiers, comme il le fait actuellement. Cependant, il pose une condition sine qua non : pas de client à l’appartement, pour quelque raison que ce soit. « Au non-respect de cette règle, je te mets immédiatement dehors! », précise Geoffroy. Dominic accepte. Il se réjouit de quitter la chambre qu’il occupait dans un édifice délabré de la rue Sainte-Catherine, habité surtout par des personnes souffrant de problèmes de toxicomanie et de troubles mentaux. Geoffroy n’a même pas demandé à Dominic de se protéger contre le SIDA. Pour celui qui en faisait une obsession jusqu’à tout récemment, la question est devenue accessoire.

Geoffroy prévoit une absence prolongée de son travail. Il doit se résigner à rencontrer Jude qui possède déjà, par procuration générale, tous les pouvoirs dans la conduite de ses affaires. Il veut conclure des arrangements financiers qui lui assureront un modeste revenu, tout en permettant la poursuite de l’entreprise. Il est de la première importance

pour lui que les deux personnes qu’il aime le plus au monde, Mathieu et Jude, ne souffrent pas de sa dérive. « C’est moi qui dois payer pour mes fautes, pas eux! », songe-t-il.

La rencontre est pénible pour Geoffroy qui n’ose pas regarder Jude dans les yeux. Ce dernier n’abuse pas de l’état d’infériorité de celui pour qui il éprouve encore une immense tendresse. Après son installation ailleurs, l’appartement de Geoffroy sera mis en vente et le profit de la vente servira à lui assurer un revenu pour un certain temps. Geoffroy n’ose pas s’informer de Mathieu et de l’entreprise, mais Jude lui laisse entendre que tout va bien. Au moment de la séparation, Jude remet à Geoffroy un porte-cartes qui contient une seule carte professionnelle sur laquelle il a inscrit son nom et son numéro de téléphone personnel. Il persuade Geoffroy de le porter sur lui en tout temps.

Les premières semaines de cohabitation sont relativement agréables. Les deux compères consacrent beaucoup de temps à décorer leur nouveau logement et à découvrir leur environnement. Ils habitent un quatre pièces et demie, à prix abordable, sur la rue Beaudry, où vit un mélange de personnes seules, de couples gais de tous les âges et de familles à revenus modestes. Geoffroy est soulagé de demeurer loin de « ceux qui savent »... Il boit moins et passe seulement deux ou trois après-midi par semaine au bar. Il se sent bien de résider au milieu de gens qui doivent se battre tous les jours pour survivre. Il apprécie de plus en plus le fait que personne ne le connaît. De son côté, Dominic fait juste ce qu’il faut de clients pour assumer sa part du logement et remplir sa moitié du frigo. Il revient souvent très tard en soirée, quand Geoffroy est déjà au lit.

Cette période d’équilibre relatif dans leur vie ne dure pas. Au cours d’une soirée où les deux compagnons échangent

calmement en consommant bière et coke en alternance, la discussion bifurque sur les problèmes d'identité sexuelle de Dominic. Malgré les tentatives de Geoffroy pour parler d'autres choses, Dominic s'entête à ramener la question sur le tapis. Il persiste dans sa décision de faire le nécessaire pour changer de sexe. Il l'informe qu'il a rencontré récemment un psychologue des services sociaux, qui s'est montré disponible pour l'accompagner dans sa démarche.

Geoffroy reçoit la nouvelle comme une onde de choc. Secoué par un accès de colère, il crie des propos méprisants à l'égard de Dominic : « Ça n'a pas de sens ce que tu veux faire! Tu gagnes ta vie avec ton pénis et tu veux t'en débarrasser! Ce n'est pas juste tes clients que tu vas perdre... Moi aussi je vais t'abandonner! C'est avec ton pénis que je suis tombé en amour! Imagine-toé pas que je suis avec toi pour ton esprit! Pus de pénis! Pus de Geoffroy! » Dominic pète les plombs. Il se rue sur Geoffroy, le pousse par terre et lui assène de solides coups de poing sur la gueule. Il reste insensible aux supplications de Geoffroy. Il ne met fin à son attaque sauvage que lorsqu'il constate que ses mains sont rougies du sang qui coule en abondance de la bouche de Geoffroy.

Geoffroy, sérieusement blessé, se rend à l'urgence de l'hôpital Notre-Dame par ses propres moyens. À part quelques cicatrices, il n'y aura pas de séquelles permanentes. Il s'en tire avec une légère commotion cérébrale et quelques points de suture. Il est soulagé et ne songe même pas à porter plainte, encore moins à quitter Dominic. Mais l'équilibre entre la souffrance et la satisfaction charnelle risque sérieusement d'être compromis par une variable imprévue : la brutalité de son compagnon. Il se prend à souhaiter qu'il ne s'agisse que d'un incident de parcours. Inconfortable, il

réalise que sa confiance à l'égard de Dominic est altérée et qu'un sentiment d'insécurité s'infiltré entre eux.

Après l'incident, Dominic s'organise pour être le moins souvent possible à l'appartement et ne rentre à la maison que pour y dormir. Piteux, il finit par présenter ses excuses à Geoffroy trois jours plus tard. Il lui donne l'impression de regretter son comportement violent. Geoffroy accepte ses excuses, d'autant plus qu'il se sent en partie responsable de ce qui est arrivé. Il réalise qu'il est allé trop loin en agressant son amant avec des propos qui s'attaquaient à sa dignité. Qui plus est, il se sent presque coupable du comportement de Dominic envers lui.

Au cours des jours qui suivent, Geoffroy est étonné par l'évolution imprévue et incompréhensible de leur relation. La tension entre eux décroît graduellement. Ils recommencent à se côtoyer dans leurs activités quotidiennes et à se parler. La reprise des liens s'accompagne d'un climat de lune de miel, qui s'établit autour des gestes d'affection et des attentions mutuelles. Dominic pratique des massages de détente très sensuels sur le corps de Geoffroy qui lui mitonne ses plats favoris. Geoffroy accepte d'accompagner Dominic, travesti en Dalila, au cabaret, alors que ça le rend très inconfortable.

Ils aiment tous les deux le cinéma, mais pas les mêmes films. Dominic s'efforce donc de regarder « des drames psychologiques songés » et Geoffroy, en contrepartie, se résout à visionner « des films de science-fiction flyés ». C'est lors d'une de ces soirées de cocooning qu'ils vivent la baise la plus formidable, la plus élaborée et la plus raffinée vécue jusque-là. La peur partagée d'avoir failli perdre l'autre a amplifié leur passion et décuplé leur libido.

Sur ces entrefaites, Geoffroy et Dominic apprennent, lors d'une sortie au cabaret, une nouvelle qui les attriste profondément : Shanghai s'est suicidé en s'ouvrant les veines dans son bain. Selon ceux qui l'ont fréquenté lors des dernières semaines, une dette importante envers ses fournisseurs de dope, doublée d'un diagnostic de cancer, serait à l'origine de son geste. Shanghai aurait confié à des amis qu'il se sentait « pourrir par en dedans ». Son suicide a surpris tout le monde qui, la veille, avait passé la soirée avec lui. Selon eux, Shanghai était euphorique, dansait comme jamais, embrassait tout le monde et proclamait qu'il était enfin heureux.

Le comportement agressif de Dominic n'était pas un incident de parcours. Les attaques contre Geoffroy se sont poursuivies à intervalles réguliers. Leur motif principal demeurait le refus de Geoffroy d'appuyer le projet de Dominic, toujours déterminé à devenir une femme. L'autre motif, moins fréquent, avait trait aux demandes d'argent de Dominic auxquelles Geoffroy refusait de consentir. Le non de Geoffroy déclenchait, la plupart du temps, la violence de son amant, particulièrement lorsque le besoin d'argent était relié à l'achat de sa dope. Ces crises conjugales coïncidaient généralement avec les périodes de l'année où l'activité touristique était moins intense et, par conséquent, les clients de Dominic moins nombreux. Effectivement, de plus en plus, tous les motifs, même anodins, étaient bons pour faire sauter la charge d'agressivité qui s'accumulait chez Dominic entre les lunes de miel.

Le fait d'être victime d'agressions physiques et psychologiques a permis à Geoffroy de comprendre un tant soit peu la mécanique complexe des sentiments humains à l'œuvre dans cet enfer relationnel. On aurait dit une danse,

une danse qu'il s'est résigné à exécuter avec Dominic des dizaines de fois au cours de ces années. Un premier mouvement d'enfer dantesque conduisait à la violence physique et un deuxième débouchait sur la réconciliation. Les ressorts de cette valse macabre se nourrissaient au dégoût qu'il avait de lui-même autant qu'à la manipulation de Dominic qui a toujours réussi à transférer le poids de sa propre culpabilité sur lui. Malgré ses remords en apparence sincères, Dominic a toujours été convaincu que Geoffroy était la cause de son comportement violent. Avec le temps, Geoffroy a appris à mieux se défendre contre les attaques, allant jusqu'à infliger à son compagnon, à quelques reprises, des coups qui réussissaient à neutraliser les accès de rage folle de Dominic.

Geoffroy comprenait la nécessité de s'extirper de cette situation qui le minait peu à peu. Il a tenté, à plusieurs reprises, de couper les ponts avec son jeune amant, la source de sa peine, mais il reculait à chaque fois. Il croit que la principale explication à ses hésitations réside dans la conviction que personne d'autre que Dominic ne se serait intéressé à lui dans l'éventualité où il romprait. Il était sûr de se retrouver inexorablement seul et toujours enfermé dans sa souffrance.

Mais plus encore, Geoffroy croyait intensément à la dimension expiatoire de la douleur engendrée par sa relation empoisonnée. Il était d'avis que Dieu avait placé Dominic sur sa route justement pour qu'il expie sa faute et puisse se racheter en buvant le calice rédempteur jusqu'à la lie. À elle seule, cette vision de rachat lui procurait une joie presque mystique, accompagnée d'une exaltation déchirante.

Geoffroy était tout de même obligé de reconnaître qu'il souffrait d'une forte dépendance affective et qu'il a été, pendant toutes ces années, accro au corps de Dominic et à

son sexe hors du commun. Et puis, il entretenait toujours le mince espoir que son amant change avec l'âge.

Vers la fin de son éprouvant périple avec Dominic, Geoffroy est épuisé, étourdi qu'il est par la ronde de plus en plus accélérée des lunes de miel qui n'en sont plus. La rancœur et le cynisme se sont infiltrés dans tout son être, annihilant toute possibilité de tendresse et de relations charnelles. Les revenus provenant de la vente de son condo ont fondu comme neige au soleil. Il est forcé d'accepter de se faire vivre par Dominic. Il boit de plus en plus en solitaire dans l'appartement-prison qu'est devenu son chez-soi. Il n'est plus capable de supporter le climat d'insécurité et le comportement de plus en plus violent de Dominic. Sa dépendance financière le rend encore plus vulnérable et sans défense.

À la suite d'un après-midi passé à boire et à sniffer de la coke en solo, Geoffroy quitte son logis. Il erre dans la ville, sans but, comme une épave. Au bout du rouleau, il s'écroule sur un trottoir de la rue Sainte-Catherine et se fend le front contre la bordure de ciment. Un passant appelle le 911. Les ambulanciers lui prodiguent les premiers soins et le conduisent à l'urgence de l'hôpital.

Le pitoyable retour

Geoffroy reprend connaissance le lendemain. Il se rend compte qu'il n'est plus chez lui et croit comprendre qu'il se trouve à l'hôpital. Jude est assis à côté de son lit et lui tient la main.

Jude n'est pas sûr que Geoffroy le reconnaisse. « C'est moi, Jude, ne t'inquiète plus maintenant, je suis là. Tu es à l'hôpital depuis hier. Beaucoup de monde s'occupe de toi! »

La présence de Jude rassure Geoffroy, trop fatigué pour répondre. Il fait un signe de la tête signifiant qu'il le reconnaît et lui serre fort la main. Geoffroy retombe dans le sommeil jusqu'au milieu de l'après-midi. Jude est toujours à ses côtés lorsqu'il se réveille. Geoffroy esquisse un sourire et regarde Jude comme s'il le voyait pour la première fois. Jude laisse la place au personnel infirmier qui vérifie ses signes vitaux, fait sa toilette et lui apporte des aliments liquides. Quand Geoffroy refuse son aide, Jude comprend qu'il a besoin d'être seul et lui promet de revenir sur l'heure du souper.

Au retour de Jude, Geoffroy semble plus en forme. Il lui demande de s'asseoir tout près de lui et de l'écouter

sans l'interrompre. Dans un élan de confiance, il lui raconte l'histoire de sa relation avec Dominic au cours des dernières années. Bouleversé par le souvenir de la violence qui lui a laissé des traces indélébiles, il doit interrompre son récit à plusieurs reprises. Il est gêné de dévoiler à Jude cet épisode de sa vie dont il a honte. Il craint qu'il ne comprenne pas les raisons pour lesquelles il a enduré, pendant tant d'années, une situation aussi dégradante. Il redoute surtout de passer pour un faible aux yeux de Jude et de s'attirer son mépris. Jude ne dit mot et se contente d'écouter avec une bienveillance attentive. Lorsqu'il termine son récit, Geoffroy a les larmes aux yeux.

— Maintenant, je t'en prie, parle-moi de Mathieu! Ça fait si longtemps que je n'ai pas eu de ses nouvelles! Dis-moi tout ce que je ne sais pas sur lui! Qu'est-il advenu de lui? Je vais t'écouter sagement, car je n'ai pas la force de faire plus.

— Je comprends ton besoin. C'est normal! assure Jude. Tu es son père! Je ne sais trop par où commencer. Pour l'essentiel, je crois qu'il va bien. Il est devenu un homme dans tous les sens du mot. Au cours de la première année de ton absence, il est resté chez moi. Je m'en suis occupé comme un père ou plutôt comme une mère! Mathieu a continué de travailler comme peintre en bâtiment. Je l'ai mis au courant de tous les aspects du business que tu as développé avec tant d'acharnement. Je tenais à ce qu'il prenne petit à petit la place que tu n'étais plus en mesure d'occuper. Je me sentais davantage fidèle gestionnaire que propriétaire.

— C'est tout à ton honneur! Heureusement que tu es là!

— Je te remercie, mais ménage tes forces et laisse-moi continuer. Pendant son séjour chez moi, j'ai insisté pour qu'il poursuive les études qu'il avait abandonnées sur un

coup de tête. Comme il n'avait pas l'intention d'être peintre toute sa vie, il a accepté de terminer son cours secondaire à l'éducation permanente. Par la suite, il a obtenu un diplôme d'études collégiales en administration au cégep et il a suivi un programme court en gestion de projet à l'université. Pendant tout ce temps, il a continué à travailler et l'entreprise l'a soutenu, comme tu l'as fait pour moi pendant mes études. Depuis quelques années, nous prenons les décisions importantes d'un commun accord. À présent, il consacre une bonne partie de son temps au développement de nos projets de transformation d'immeubles en condos.

Geoffroy pousse un grand soupir de soulagement, visiblement satisfait de la tournure du récit de Jude.

— Mathieu a rapidement volé de ses propres ailes. Au cours de la troisième année de ton absence, il a émigré sur le Plateau-Mont-Royal. Son départ m'a beaucoup attristé. J'ai eu le sentiment de perdre une partie de moi-même et encore une autre partie de toi. Cette année-là, Mathieu a fait la connaissance d'une jeune femme du nom de Jennifer, étudiante en psychoéducation. Après de courtes fréquentations, ils ont décidé de faire vie commune. Enceinte, elle est venue vivre avec Mathieu dans son appartement du Plateau. Elle travaille maintenant comme psychoéducatrice dans une commission scolaire de Montréal. Jennifer a donné naissance, il y a quelques mois, à une ravissante petite fille que le couple a nommée Ophélie. J'ai accepté d'en être le parrain parce que Mathieu a insisté, mais je suis convaincu que c'est à toi qu'il aurait voulu le demander. Je ne suis que ton substitut!

Cette dernière nouvelle a créé une forte émotion chez Geoffroy. Il pleure silencieusement. Jude comprend ses pleurs et n'intervient pas. Il attend, silencieux.

— Je suis soulagé! Je suis content pour mon fils! Mais je suis un peu jaloux de toi, parrain Jude! Tel que je te connais, tu dois être un parrain très mère poule. Moi, je suis un parrain raté, un père raté et un grand-père raté. Je n'ai même pas encore vu la fille de Marie-Laure, déplore Geoffroy.

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire, tempère Jude. Pauvre Marie-Laure! Sa vie n'est pas facile. Elle doit s'occuper toute seule de sa fille, parce que son fameux cousin l'a quittée peu après sa naissance. Il paraît qu'il acceptait difficilement d'être le père d'un enfant mongolien, mais selon Marie-Laure, c'est un paresseux qui ne veut pas travailler et qui ne contribuait même pas à la prise en charge de la petite. Pour elle, c'est un travail éreintant : sept jours sur sept, vingt-quatre heures par jour, pendant toute la vie de l'enfant.

Geoffroy est incapable d'en entendre davantage. Il se sent responsable de ce qui est arrivé à Marie-Laure.

— Continue à me parler de Mathieu. Il a dû beaucoup changer depuis tout ce temps! De quoi a-t-il l'air?

— Il est toujours aussi beau, mais il a changé physiquement! Il est plus costaud! Avec tous ses efforts physiques, il a pris du muscle! Il a l'allure d'un travailleur de la construction, mais il a quand même conservé son élégance naturelle. Ton fils est un beau mélange d'intelligence et de force physique!

— Parle-moi encore de Mathieu, insiste Geoffroy. Dis-moi tout ce que tu sais! Continue!

— Je t'ai raconté l'essentiel! Je ne sais pas ce que je pourrais te dire de plus!

— Pour quelle raison penses-tu que je me suis effacé de votre vie pendant toutes ces années?

— Parce que tu voulais poursuivre ta quête de liberté et surtout, je crois, parce que tu voulais la vivre avec je ne sais plus trop quels jeunots, précise Jude. Parce qu'il y en a eu plusieurs...

— J'aurais très bien pu le faire en demeurant près de vous! N'est-ce pas?

— Tu as probablement raison, confirme Jude. J'aurais pu m'en accommoder!

— Alors, pourquoi suis-je parti, si ce n'est pas pour avoir mes aventures? Dis-moi tout ce que tu sais, Jude.

— Il serait plus juste de ta part de dire « ce que j'ai fini par savoir »! Ça m'a pris un bout de temps avant de reconstituer les pièces du puzzle. Tout ce que je sais vient de Simon en qui je n'ai pas vraiment confiance. Toujours est-il qu'il a fini par me raconter, plusieurs mois après le fait, ce qui s'est passé lors de votre fameuse fête à trois. Il m'a clairement affirmé que tu avais agressé sexuellement Mathieu ce jour-là, alors que vous étiez tous les trois dans ton lit, dans ta propre chambre!

— Ce n'est pas exactement ce qui s'est passé, rectifie Geoffroy.

Geoffroy raconte à Jude sa version des faits.

— Ce que tu me dis est très différent de l'interprétation de Simon, reconnaît Jude. Ton récit contredit son affirmation selon laquelle il y a eu agression.

— Pourquoi n’as-tu pas demandé à Mathieu de te donner ses explications?

— J’ai bien essayé, mais en vain. Je crois que c’est un sujet tabou pour lui. Il s’est contenté de me répéter à plusieurs reprises : « Je n’ai rien à dire sur mon père et je ne connais pas les raisons de son absence prolongée. Il vit sa vie et je vis la mienne comme je l’entends! »

— Et Simon, qu’est-il advenu de lui?

— J’ai toujours perçu Simon comme quelqu’un de prêt à tout pour arriver à ses fins. C’est un homme à deux visages. J’ai tenté à plusieurs reprises de le congédier, mais Mathieu y a opposé son veto. Je crois qu’il le protège pour exprimer son désaccord devant ta relation amoureuse avec lui. Selon moi, Mathieu est convaincu que tu as profité de lui et sent le besoin de réparer les torts que tu as pu causer. Malheureusement, ce cher Simon travaille encore pour l’entreprise!

— Je partage ton point de vue sur Simon. C’est un calculateur redoutable doublé d’un manipulateur expérimenté. On peut dire que j’ai goûté à sa médecine. Mais il est sans envergure et sans classe!

— Tout le monde ne peut avoir la classe de ton ami Shanghai l’enjôleur, relance Jude, conscient d’aborder un sujet sensible.

— Je pense qu’on devrait parler de lui avec le respect que l’on doit aux morts!

— Pardonne-moi, mais ce que j’ai dit n’est pas négatif! Je considère que Shanghai a été un homme exceptionnel et très attirant!

— Exceptionnel, il l’a été jusqu’à la fin! Il existe peu de personnes qui ont le courage d’être conséquentes avec elles-mêmes. Même si je ne suis pas d’accord avec son suicide, je lui lève mon chapeau!

— Moi aussi, Geoffroy! Mais à titre de gestionnaire d’immeubles, je t’avoue que son départ a réglé un gros problème. Il ne payait plus son loyer depuis plusieurs mois. J’envisageais de prendre des mesures légales pour l’expulser, mais je me suis mis à ta place et je me suis dit que tu n’aurais pas apprécié de tels recours. Alors, j’ai attendu!

— Tu as bien fait, Jude!

— Je peux te dire que Mathieu a été très présent auprès de ses deux fils après son suicide. Il est toujours resté en contact avec eux et a même développé une véritable amitié avec le plus vieux, Kevin. C’est d’ailleurs ce dernier qui a trouvé son père. Les deux amis se voient encore plus souvent depuis que Mathieu a décidé de confier à Kevin, qui a obtenu son titre de notaire pas très longtemps après le décès de son père, tous les actes notariés de l’entreprise. Kevin a tout de son père, sauf le côté excessif, ou si tu aimes mieux, le côté exceptionnel! Quant à Tchad, c’est un jeune homme instable qui a de la difficulté à sortir de l’adolescence!

— C’est bien que Mathieu et Kevin travaillent ensemble. Pour Tchad, je ne suis pas surpris. Il lui manque des atouts!

— Shanghai n’avait pas pris son mystérieux élixir quand il a conçu son deuxième fils! renchérit Jude.

— Elle est bien bonne, celle-là! Ça me fait du bien! Mais une chose m’intrigue. Je t’écoute me parler des autres depuis un bout de temps et je te trouve pas mal discret en ce qui concerne ton existence à toi. J’espère que tu ne t’es pas

empêché de vivre.

— Non, je ne me suis pas privé pour satisfaire mes besoins sexuels, si c'est ce que tu veux dire. Je suis sorti dans les clubs gais à chaque fois que je sentais un trop-plein de testostérone! J'ai fait de belles rencontres qui duraient un soir ou deux, à une exception près, mais j'ai décidé de laisser tomber. J'avais tout ce qu'il faut pour m'occuper à plein temps : l'entreprise, Mathieu, ma mère, Marie-Laure et mon frère cadet, Benjamin. Je ne sentais pas le besoin de refaire ma vie sur le plan affectif, puisque je t'aimais encore et que je t'attendais, un jour ou l'autre!

— À propos, comment va ta mère? s'enquiert Geoffroy.

— Elle est morte! J'ai perdu le plus grand amour de ma vie, il y a deux ans.

Jude a de la difficulté à poursuivre ses confidences. Il a la gorge nouée. Geoffroy, ému, pose affectueusement sa main décharnée sur celle de Jude.

— Elle souffrait d'insuffisance cardiaque depuis plusieurs années et son état s'est détérioré, poursuit Jude. Elle n'était pas en condition pour passer au travers d'une chirurgie. Elle est morte à bout de souffle! Nous étions à ses côtés, Benjamin et moi. Par la suite, je me suis occupé de la succession et surtout de mon frère qui est venu vivre avec moi, le temps de décrocher son diplôme en biologie.

Geoffroy pense à ses parents et se trouve sans-cœur de ne pas leur avoir donné de nouvelles pendant autant d'années.

— Et mes parents? avance Geoffroy, hésitant.

— J'ai appelé ton père quelque temps après ton départ

pour lui expliquer tant bien que mal ton absence. Il n'a pas trop saisi la situation et je le comprends! Je lui ai demandé de me tenir au courant si quelque chose arrivait à l'un d'eux. Il a communiqué avec moi une seule fois depuis ce temps. Il m'a informé qu'il souffrait d'un cancer de la prostate, mais qu'étant donné son âge, sa vie n'était pas menacée. Je n'ai pas eu d'autres nouvelles de lui par la suite. C'est sûrement bon signe!

— Tu es bien bon d'avoir pensé à eux. C'est moi qui aurais dû m'en occuper!

— Ça ne sert à rien de te culpabiliser. Tu ne peux rien changer au passé. J'ai aussi communiqué avec Christine. Elle s'est montrée agressive envers moi et indifférente à ton sort. Elle m'a clairement indiqué qu'elle et Madeleine ne veulent plus rien savoir de toi. J'ai su récemment, par Marie-Laure, que Christine vit toujours avec sa mère et vient d'être admise au barreau. C'est déjà ça de positif! De toute façon, elles n'ont jamais accepté ton homosexualité. Encore moins ma présence dans ta vie!

— Tu as raison! Hélas, nous n'y pouvons pas grand-chose...

Geoffroy est interrompu par l'arrivée du médecin qui désire s'entretenir avec lui. Jude en profite pour le quitter, sous prétexte qu'il doit passer par le bureau pour régler des choses importantes. Il promet de revenir le lendemain.

Le médecin informe Geoffroy que des indices lui permettent d'affirmer que son état général laisse à désirer. Il devra passer au moins une semaine à l'hôpital, le temps de stabiliser son état et de passer une batterie de tests en vue de dresser son bilan de santé.

Jude rend visite à Geoffroy le lendemain, en fin d'après-midi. Geoffroy reprend la conversation où il l'avait laissée :

— J'ai de la difficulté à me rentrer dans la tête le fait que tu n'as pas rencontré une âme sœur pour partager ta vie. Tu es pourtant toujours jeune et attirant et tu disposes de bien d'autres atouts...

— Je vais être franc avec toi! Il y a une chose importante que je ne t'ai pas dite. C'était secondaire dans tout le brouhaha de ton admission à l'hôpital...

Geoffroy est tendu. Il craint que Jude ne lui annonce une mauvaise nouvelle. Ce dernier semble déterminé à entretenir le suspense. Il fait semblant d'hésiter à poursuivre ses confidences.

— Tu joues avec mes nerfs, Jude!

— Je sais, Geoffroy! C'était pour tester ta capacité à réagir. Je constate que tu n'as pas perdu toute ta vigueur. Je vais te le dire! J'ai le privilège de vivre, depuis plusieurs années, avec un être qui prend une grande place dans ma vie. Son amour inconditionnel m'a permis de passer au travers des périodes les plus difficiles. J'ai hâte de te le présenter. Il s'appelle Sibeau!

Volontairement, Jude laisse planer un long silence. Le cœur de Geoffroy saute un battement. Jude rit.

— C'est un chien! Un superbe labrador blond, un golden retriever.

— Tu m'as bien eu! avoue Geoffroy, soulagé.

— Il faut bien trouver le moyen de rire un peu, argumente Jude. La vie ne peut pas être toujours triste... J'exagère à

peine en t'avouant que ce chien est ce qui m'est arrivé de mieux au cours des dernières années!

— Pourquoi Sibeau?

— Parce que sa mère s'appelle Cybelle! Et puis, il est si beau! C'est un animal de race, qui possède des yeux irradiants de bienveillance!

— En tout cas, tu as l'air rayonnant de santé. Je ne peux en dire autant! Je n'ai peut-être pas perdu toute ma vigueur, comme tu viens de le dire, mais je me sens très faible. Ma vie de bâton de chaise ne m'a sûrement pas aidé. Je suis inquiet! Le médecin va me faire passer une batterie de tests! Il trouve que mon état de santé n'est pas très bon. Selon lui, je dois rester au moins une semaine encore à l'hôpital...

— C'est vrai que tu ne sembles pas très en forme. Je constate que tu as maigri. Ton visage est un peu décharné, mais tu vas reprendre des forces.

— Je ne suis même pas sûr d'avoir encore un chez-moi à ma sortie de l'hôpital. Il faudrait contacter Dominic pour l'informer où je suis. Il doit être fou d'inquiétude! Il peut capoter s'il n'a pas de nouvelles. Je ne sais pas s'il a l'argent qu'il faut pour payer le loyer. Je risque de me ramasser dans la rue.

Jude sent la profonde souffrance morale et la détresse de Geoffroy. Il éprouve l'irrépressible besoin de lui lancer une bouée de sauvetage.

— Écoute-moi, Geoffroy! Calme-toi! Je suis disposé, malgré certaines réticences, à contacter Dominic pour le mettre au courant de la situation. Je suis même prêt à lui verser quelques mois de loyer, si ça peut te rassurer. Mais

je pose une condition qui me semble aller de soi : que tu rompes définitivement avec lui! En clair, que tu ne le revois plus jamais!

— J'accepte ta condition, endosse Geoffroy. Elle est pleine de bon sens. J'ai assez souffert pour expier une partie des péchés de la terre. De toute évidence, je n'ai plus suffisamment de forces pour continuer ma relation avec lui.

— Je suis soulagé de constater que tu démontres encore un peu de jugement. En ce qui concerne ton inquiétude de te retrouver dans la rue, je suis prêt à t'accueillir chez moi à ta sortie de l'hôpital. J'aurai au moins le bonheur de passer quelques mois en ta compagnie! Je suis sûr que tu deviendras rapidement un grand ami de Sibeau. Tu resteras avec nous le temps qu'il faudra pour te remettre sur pied, si tel est ton désir. Ne t'en fais surtout pas pour les questions d'argent. Nous trouverons bien le moyen de nous arranger, tu es quand même encore le propriétaire de ton entreprise!

— Je n'ai pas de mots pour exprimer ma reconnaissance. Tu me soulages d'un poids énorme. Merci Jude!

Dans les jours qui ont suivi, Jude a rencontré Dominic. Pour avoir la paix, il a négocié avec lui le versement d'un montant en argent liquide en guise de compensation pour les inconvénients subis. Jude a pris la précaution de lui faire signer un document dans lequel il s'engage à renoncer à toute poursuite ultérieure concernant sa relation avec Geoffroy. Dominic a promis de ne plus jamais entrer en contact avec son ex-amant.

L'avant-veille de sa sortie de l'hôpital, Geoffroy a reçu la visite de son médecin qui lui a appris qu'il souffrait d'un cancer.

Un bilan affligeant

Quelques jours après sa sortie de l'hôpital, Jude a accédé à la demande de Geoffroy qui a exprimé le besoin de passer quelques jours à la mer, dans l'État du Maine.

Jude et Geoffroy, accompagnés de leur chien Sibeau, entreprennent aujourd'hui la sixième journée de leur séjour à Pine Point. Malgré la fraîcheur de l'automne, il fait beau depuis leur arrivée. Geoffroy est installé à la terrasse de l'hôtel où il a pris l'habitude de passer ses après-midi, pendant que Jude et Sibeau font leur marche quotidienne sur la grève.

Au début, ses réflexions l'ont conduit rapidement à conclure qu'il n'a pas été réellement heureux, qu'il a plutôt subi sa vie. Il s'est rendu à l'évidence que la domination de ses désirs sauvages sur son existence est à l'origine de ses errances et de son incapacité, d'une part, à rendre ses proches plus heureux et, d'autre part, à établir une véritable relation amoureuse avec Jude.

Plus tard, la poursuite de son introspection l'a amené à approfondir les répercussions désastreuses de son inaptitude

à soutenir les siens dans leur recherche du bonheur. Il se sent coupable surtout du fait que son égocentrisme l'a empêché de prendre conscience plus tôt que les gens normaux, à toutes les époques, ressentent le besoin d'être heureux et mobilisent leurs capacités pour y arriver. Ils aspirent naturellement au bonheur. Geoffroy éprouve le vertige angoissant d'avoir été aux abonnés absents pendant toute son existence.

« Ma vie de famille a été un gâchis qui a entraîné de lourdes conséquences sur mes trois enfants. Je suis même effrayé d'avoir été une entrave à leur bonheur. Je n'ai pas été capable d'être un père aimant pour aucun d'entre eux. Je me suis limité à mon rôle de pourvoyeur sans vraiment me mouiller. J'ai même réussi le tour de force de souiller ma relation avec mon seul fils. Quant à mon épouse, elle méritait mieux qu'un mari tiède et indifférent. Je lui ai été fidèle par automatisme. Je me suis débarrassé de mes enfants et de ma femme comme on jette des objets devenus inutiles.

Pour la suite, mon jugement est encore plus tranché. Dans ma recherche de liberté, j'ai été égal à moi-même avec Simon et Dominic : égoïste, profiteur, calculateur et manipulateur. Ces traits sont incompatibles avec l'amour et la compassion envers les autres. Je constate à regret que ceux qui m'ont entouré ont été soit des objets de satisfaction sexuelle, soit des moyens de parvenir à mes fins ou, pire encore, des obstacles à éliminer de ma route. J'ai, à toutes fins utiles, sacrifié les autres pour satisfaire mes instincts sexuels débridés. Je les ai mis au service de ma prétendue liberté. Je les ai siphonnés jusqu'à la moelle sans rien donner en retour, autant comme père que comme amant et chasseur de chair fraîche. J'ai souvent dissimulé mon comportement de prédateur sous des actions en apparence altruistes et charitables.

J'ai renoncé, de manière plus ou moins délibérée, à dompter mes instincts primitifs que je sentais monter au moment où j'ai quitté femme et enfants, et quand j'ai rencontré Jude pour la première fois alors qu'il avait seize ans. Pendant cette période de déni s'est développée en moi, petit à petit, presque subrepticement, une attirance démesurée pour les très jeunes hommes mineurs, des garçons en route vers l'âge adulte, en somme des jeunes pousses dans le grand jardin-labyrinthe de la vie. Ce désir de consommer des nourritures charnelles trop fraîches, presque imperceptible au début, encore enfoui parmi les ombres de mon inconscient, m'a poursuivi inlassablement.

Lorsque Jude a eu dix-huit ans, j'ai pris conscience que j'étais plus ou moins intéressé à lui sur le plan physique. Il n'était plus une jeune pousse, mais quasiment un homme. J'ai composé avec la situation, mais sans plus. Pendant cette période, j'étais sous l'attraction mystérieuse de Shanghai qui représentait pour moi l'idéal de la liberté. J'aurais voulu être lui. Je confondais ma quête légitime avec un besoin malsain de libération sexuelle débridée. Le barrage de retenue de mon comportement sexuel, dans les limites de mes frontières personnelles et de celles de la société, a été durement mis à l'épreuve pendant ces années plus ou moins raisonnables. Et puis, le barrage a cédé quand j'ai accepté la fameuse invitation de Shanghai à fêter son anniversaire sur sa planète dont je suis devenu un habitant. C'est à partir de cette soirée que l'attirance excessive, trop longtemps retenue, a pris pour de bon les commandes de ma conscience. Cette envie irrépressible a fini par dicter toutes mes actions dans toutes les sphères de ma vie.

J'ai transgressé une à une mes frontières morales personnelles jusqu'à frôler dangereusement l'intouchable

tabou de l'inceste. J'ai laissé se développer en moi l'hydre insatiable du désir effréné et de la volupté sexuelle qui ont fini par me bouffer.

Comme plusieurs de mes semblables, j'ai longtemps cru que les ombres maléfiques sont l'apanage de personnes étiquetées socialement, qui servent de boucs émissaires aux bien-pensants : les agresseurs sexuels, les pédophiles, les pédérastes, les éphébophiles, les parents incestueux, les mononcles aux mains longues, les religieux désaxés, les prostitués. Ces leurres m'ont donné l'illusion que les côtés ombrageux de l'être humain se déploient chez les autres, à l'extérieur de moi. Je prends conscience que ces ombres ont toujours été tapies dans mon inconscient, susceptibles de se déployer quand les conditions deviennent propices. Au fond de moi, je peux être potentiellement tout ça.

À ce moment charnière de mon existence, Shanghai et la famille de son père sont très présents dans mes pensées. Ces gens ont été victimes de la pire atrocité de l'histoire : le génocide des Juifs d'Europe. Jamais l'humanité n'a autant erré qu'à cette époque. L'histoire l'a prouvé : le pire existe ! Mais ça ne l'excuse pas !

Le summum de ma perversité et de ma déchéance a été atteint lorsque j'ai commis des gestes incestueux sur mon fils. Je ne me le pardonnerai jamais ! En réalité, j'ai profité de la circonstance pour céder encore plus à mes désirs, devenu vices à mes yeux comme à ceux de mon entourage. J'ai rationalisé mon impulsion sous le couvert de la peur de la solitude et de l'expiation de mon crime, mais en réalité, j'ai obéi au seul besoin de consommer la nourriture charnelle fraîche dont j'étais désormais dépendant et je m'y suis résigné.

J'ai aimé Dominic plus que personne parce que, par delà le fait qu'il était une jeune pousse, nous nous sommes reconnus comme des âmes sœurs. Aucun de nous deux ne faisait semblant. Le partage de nos désespoirs respectifs a créé les conditions d'un rapport égalitaire que je n'avais jamais connu dans mes relations antérieures.

Ces errances ont empoisonné mon existence et relégué aux oubliettes tout ce qui a précédé, incluant les quelques bons coups que j'ai pu réussir.

Je songe toujours sérieusement à refuser le programme de traitement proposé par mon oncologue. En fait, deux options se présentent à moi : attendre la mort ou me suicider. Chacune de ces options me pose problème.

Je suis très réticent à l'idée de m'enlever la vie. Ma religion m'a amené à croire que seul Dieu peut décider de la vie et de la mort. Dans la foulée de cette conviction, je suis également réfractaire à recourir à l'euthanasie, et encore plus au suicide assisté, si la société m'en accordait le droit. De toute façon, je ne suis pas sûr que j'aurais le courage de mettre fin moi-même à mes jours.

J'ai aussi de la difficulté à accepter de terminer mon existence, désespéré, assiégé par la souffrance physique et morale plus ou moins soulagée, privé de tout contrôle sur le moment de ma mort. Je suis plutôt du genre à agir qu'à attendre la délivrance dans la résignation.

En fait, je suis dans un cul-de-sac. Serai-je obligé, malgré mes réticences, d'emprunter le suicide comme voie de sortie ? Dans ma tête, la façon d'y arriver est claire : j'aurai seulement besoin de quelques psychotropes, d'alcool et d'un sac de plastique. »

Un grand frisson parcourt le corps douloureux de Geoffroy dont la réflexion est interrompue par l'arrivée de Jude. Il vient de terminer sa promenade en compagnie de Sibeau.

Le chien, stimulé par la présence de Geoffroy, bouge la queue dans tous les sens et pose son museau mouillé sur le genou de son deuxième maître. Les yeux bienveillants de la bête apaisent les pensées tumultueuses qui assaillent Geoffroy. Il demande à Jude de s'asseoir près de lui.

— Si cela te convient, j'aimerais rentrer à Montréal demain, suggère Geoffroy. J'ai le sentiment que mon séjour ici ne m'apporte plus grand-chose.

— Je n'ai pas de problème avec ça. Il faudrait partir assez tôt pour ne pas rentrer trop tard chez moi.

— Tu sais, Jude, j'ai besoin de te parler. Je souhaite partager certaines choses avec toi.

— Nous pouvons jaser avant le souper. J'ai tout mon temps! Et Sibeau aussi! Il a besoin de repos, tout comme moi d'ailleurs!

Sans préambule, Geoffroy lui fait part de sa réflexion sur les décisions qu'il doit prendre face à sa maladie. Il le met au courant des conclusions auxquelles il est arrivé au cours des dernières heures. Jude est bouleversé d'apprendre que Geoffroy n'a pas l'intention de se battre contre le cancer. Il est sidéré à la pensée qu'il envisage le suicide comme mesure de dernier recours. Il reste bouche bée, incapable de réagir.

— Je tiens aussi à te dire ce que j'éprouve à ton égard

depuis que je suis revenu de mon absence prolongée, poursuit Geoffroy. En fait, je suis très impressionné par tout ce que tu as fait pendant notre séparation. Je trouve que tu as démontré beaucoup de maturité, de dévouement et de talent pour faire autant de choses en même temps : tu as dirigé l'entreprise; tu t'es occupé de ceux que tu aimes et tu as vécu ta vie. Je ressens une grande admiration pour toi. Je ne sais pas comment te prouver ma reconnaissance...

Jude se ressaisit rapidement.

— Je peux te suggérer très facilement une façon d'exprimer ta reconnaissance, mon Geoffroy! Tu n'as qu'à dire oui à mes suggestions! D'abord, tu attends une semaine avant de prendre la décision de ne pas lutter pour vivre le plus longtemps possible. Au cours de cette semaine, je te demande de faire face à la musique et de revoir tous tes proches que tu n'as pas vus depuis au moins cinq ans, à commencer par tes parents qui se demandent ce qu'ils ont fait pour que tu les laisses sans nouvelles pendant si longtemps. Il faut que tu rencontres aussi tes trois enfants.

— Même Christine?

— Même Christine...

Geoffroy réfléchit.

— Tant qu'à y être, j'aimerais aussi voir Simon, propose-t-il. J'ai quelques petites choses à clarifier avec lui.

Geoffroy pousse un soupir.

— Je me rends compte que c'est beaucoup. Tu es sûr de ton coup, Jude?

— Absolument! J'aimerais que tu prennes en compte

le fait que je t'ai attendu pendant toutes ces années. Si j'ai fait beaucoup, comme tu dis, c'est essentiellement parce que j'entretenais l'espoir que tu reviennes auprès de moi et des tiens. Sinon, je serais passé à autre chose. J'aurais refait ma vie sous d'autres cieux avec quelqu'un d'autre. Si j'insiste, c'est autant pour moi que pour toi. C'est moi qui ai été présent auprès de ton monde au cours des dernières années. Finalement, il n'est pas question que je te laisse prendre une décision aussi importante sur ta vie sans que tu règles tes comptes avec tes proches. C'est un minimum!

— Je ne sais pas si je suis physiquement capable de répondre à ta demande. Sur le plan émotif, c'est encore plus difficile. Je pense que c'est peut-être trop tôt pour revoir des gens que je n'ai pas vus depuis longtemps et à qui j'ai fait du mal.

— Ce sera toujours trop tôt pour toi, rétorque Jude. Je crois plutôt que c'est justement le temps! Je ne t'en demande pas beaucoup avant que tu prennes ta décision. L'échéance est imminente. Je suis d'avis que ce serait le moment de montrer ton affection à ta famille! Dis oui! Tu vas faire d'une pierre deux coups : faire plaisir à ceux qui t'aiment et satisfaire ton Jude!

— Tu es un bon plaideur, Jude! Tes arguments sont valables. Je te dis oui! De toute façon, rendu où je suis, ce n'est pas une semaine et quelques rencontres qui vont me faire mourir. Malheureusement!

Les rendez-vous inéluctables

A son retour à Montréal, Geoffroy a l'impression d'entrer dans un tunnel sans issue. La faiblarde d'espérance qui l'habite est noyée dans une mer de honte, de peur et d'anxiété à l'idée de revoir les siens. Parmi les personnes que Jude et lui veulent convoquer, celui qu'il attend avec le plus de fébrilité est Mathieu, qu'il n'a pas revu depuis le fameux dimanche où il s'est retrouvé dans son propre lit avec Simon.

De son côté, Jude s'occupe d'organiser les rendez-vous de Geoffroy avec ses proches.

Geoffroy regrette d'avoir cédé à la demande de Jude et pressent une série de catastrophes. Jude a beau essayer de le convaincre qu'il a pris contact avec tout le monde et que chacun ou presque a hâte de le retrouver, rien n'y fait. Avec une patience infinie, Jude prend le temps qu'il faut pour calmer ses appréhensions.

La première rencontre organisée est celle avec Simon. Geoffroy l'attend confortablement installé dans un fauteuil de la chambre que Jude a mis à sa disposition. Simon se

présente à l'heure prévue. Contrairement à son air hautain habituel, il affiche une attitude plus modeste. Malgré cela, Jude ne peut s'empêcher de lui faire sentir la vive antipathie qu'il éprouve envers lui. Avant de l'introduire auprès de Geoffroy, il lui demande de ne pas abuser des forces limitées de « son patron ».

Lorsque Simon, alias Bronson, pénètre dans la chambre, Geoffroy essaie tant bien que mal de camoufler ses émotions où s'entremêlent rage et souvenirs heureux. Simon l'informe que Mathieu l'a mis au courant des sérieux problèmes de santé qui menacent son existence. Geoffroy lui demande de s'asseoir sur le fauteuil en face de lui. Simon va droit au but :

— J'ai mûri au cours des dernières années. Je vois à présent certains événements de ma vie d'une manière différente. J'ai pris conscience, avec le temps, que tu ne voulais pas seulement profiter de mon corps. C'est le sentiment que j'éprouvais à l'époque. J'ai tout fait pour monnayer cette seule supériorité que j'avais sur toi, mon corps et mon charme juvénile. J'ai joué le jeu du jeune homme admiratif et docile pour mieux profiter de toi. Tu étais un client plus accro que les autres! Tous mes gestes étaient calculés en conséquence.

— J'en ai pris conscience également par la suite, commente Geoffroy, d'un ton neutre.

— À présent, je tiens au moins à te remercier de m'avoir donné un travail. Je l'ai conservé par la suite grâce aux bons soins de Mathieu, parce que je sais que Jude m'en voulait énormément. Cet emploi m'a beaucoup aidé à abandonner la prostitution et la dope. Il m'a permis de m'engager dans des relations plus stables et désintéressées avec des hommes de mon âge. En réalité, j'ai été aussi profiteuse avec toi que tu

l'as été avec moi, mais tu as fait plus : tu as semé en moi le besoin de vivre autrement.

— Et tes rapports durables avec d'autres jeunes de ton âge, ça a débuté avec Mathieu, je suppose? interroge Geoffroy, en mesurant son ton agressif.

— Je comprends ton ressentiment de père! Je réagis de la même façon. Pour répondre à ta question : oui, j'ai vécu avec Mathieu la première relation stable et normale de ma vie. Elle n'a pas duré assez longtemps à mon goût. Je t'avoue que la décision de Mathieu de rompre m'a secoué. Au début, je n'éprouvais pas d'attraction particulière à son égard. Je l'ai utilisé comme moyen de mettre en œuvre la ruse qui visait à te faire mal. Mais je me suis entiché de lui. Lors du fameux dimanche, j'étais déjà accro de Mathieu!

— Est-ce que ton insistance auprès de moi pour que j'organise cette fête faisait partie de ton stratagème? questionne Geoffroy, de plus en plus crispé à mesure que la conversation avance.

— Dans un sens, oui! Cette journée fut même l'aboutissement d'un scénario amorcé quelques mois plus tôt!

— Je suis tombé dans le piège!

— Il ne faut pas exagérer! modère Simon. Mon intention était plus humble. Tu étais le premier adulte avec qui j'avais une liaison un peu plus solide. J'étais inspiré par la rage d'avoir enduré, pendant des années, les abus sexuels d'un père infâme. J'ai reporté ma colère sur toi! Je t'ai fait payer pour les sévices que mon père m'a infligés. Je voulais seulement te voler ton fils, te rendre jaloux et briser votre lien que j'enviais. Je ne pensais jamais que tu embarquerais

autant. J'ai été surpris, comme Mathieu, que tu sois allé aussi loin...

— Pourquoi avoir menti à Jude? accuse Geoffroy. Pourquoi lui as-tu affirmé que j'avais agressé mon fils?

— C'est vrai que j'ai exagéré. Je suis allé trop loin en parlant d'agression. Ça faisait mon affaire de grossir ton geste. Tu devais demeurer, pour tes proches, le père dénaturé que tu étais en pratique devenu à tes propres yeux. N'est-ce pas?

— Tu es encore plus rapace que je le croyais! lance Geoffroy, en criant à tue-tête.

— Ça prend un rapace pour en reconnaître un autre! rétorque Simon.

— Sors d'ici! Je ne veux plus jamais te revoir!

— Profite des jours qui te restent! De toute façon, le fait que tu vives ou pas me laisse indifférent!

Simon quitte sans saluer Jude qui assiste à la scène, désespéré.

Geoffroy, épuisé et démoralisé par son entretien avec Simon, prend le reste de la journée pour se remettre du coup vicieux qu'il lui a asséné. Tendue, il met Jude au courant de sa conversation avec lui.

Le lendemain, en fin d'après-midi, Mathieu se présente comme prévu. La pensée de revoir son père après tant d'années le met dans un tel état d'agitation que Jude lui conseille de prendre un verre pour se calmer. Il l'installe au salon et en profite pour le mettre au courant de la fin mouvementée de la rencontre de la veille entre Geoffroy

et Simon. Jude l'introduit enfin auprès de Geoffroy, après s'être assuré que ce dernier est en mesure de le recevoir.

À son arrivée dans la chambre, Mathieu cède au besoin de prendre spontanément son père dans ses bras. Geoffroy pleure comme il n'a jamais pleuré de sa vie. Le barrage d'émotion, déjà ébranlé par la discussion avec Simon, n'a pas résisté à la forte intensité des premiers instants de ses retrouvailles tant espérées avec Mathieu. Le père et le fils sont un bout de temps dans l'incapacité de se parler.

Geoffroy ne peut s'empêcher de faire état de l'attitude de Simon à son égard lors du rendez-vous d'hier.

— Ne t'en fais pas trop pour ça, papa! Je suis d'accord avec toi sur le fait que Simon est allé au-delà des limites acceptables. Je vais en parler avec Jude. Nous déciderons ce qu'il y a lieu de faire pour réparer cet affront.

— Je te remercie Mathieu pour ta compréhension!

— Je crois que nous devons parler de l'essentiel sans attendre! suggère Mathieu. Je suis au courant de ce que tu endures. Jude m'a confié que tu envisages même le suicide. Tu devrais plutôt regarder tes raisons d'exister. Tu as donné trop d'importance à tes raisons de mourir!

— On pourra revenir là-dessus un peu plus tard, mais pour l'instant, il faut que je me débarrasse d'un poids que j'ai sur le cœur... Après la discussion avec Simon, j'ai le sentiment que tu t'es associé à lui pour me faire tomber dans son piège.

— C'est seulement une impression, commente Mathieu. J'ai moi-même été manipulé. J'étais naïf et lui, très expérimenté malgré son jeune âge.

— Tu avais quand même une relation avec lui. Tu devais l'aimer, non?

— Pas tout à fait. Je pense plutôt qu'il a été pris à son propre jeu! L'arroseur arrosé! De toute façon, c'était pour moi une expérience qui n'a pas duré très longtemps, l'apprentissage d'un jeune à la recherche de sa propre sexualité. Ça a eu du bon! Je me suis aperçu que les hommes, ce n'est pas ma tasse de thé!

— Je suis soulagé que tu ne sois pas homosexuel! Quand c'est le cas, la vie est plus compliquée, assure Geoffroy.

— Je n'ai pas de mérite. Je n'ai pas choisi d'être aux femmes! C'est dans ma nature, comme c'est le cas pour toi, je suppose.

— Tu es plus rapide que moi à tirer des conclusions! Moi, ça m'a pris des années pour en prendre conscience et accepter mon homosexualité!

— Mais je tiens à revenir à cette époque de mon existence. Pendant les semaines qui ont suivi le fameux dimanche, j'ai fait sauter tout ce qui m'avait fait chier depuis ta séparation d'avec maman : la performance à tout prix, l'école, le pensionnat, le manque d'affection de ta part, tes absences répétées. Je me sentais comme un objet dont tu disposais selon ton bon désir!

— C'est pour ça, je suppose, que tu m'as littéralement fait chanter! accuse Geoffroy.

— Tu as raison! C'est en partie sous la pression de Simon qui n'avait qu'un seul objectif : garder son emploi. C'était son jeu d'alimenter le conflit entre toi et moi. C'était une façon de se protéger de ta riposte. Mais rassure-toi! Je n'aurais jamais mis mes menaces à exécution. Par contre, je

t'avoue que j'ai profité des turbulences et de ta position de faiblesse pour décrocher de l'école.

— J'ai de la difficulté à croire que tu n'étais pas au courant de son stratagème?

— Pour tout dire, je ne l'étais pas au moment où la mésaventure s'est produite, précise Mathieu. C'est seulement plusieurs mois plus tard qu'il me l'a avoué. Il s'est confié à moi au cours de l'une de nos beuveries. J'ai alors compris qu'il était menteur et manipulateur. Il m'avait embarqué dans son subterfuge en profitant de ma naïveté, de mon besoin d'attention et d'affection.

— Tu as pourtant continué à le protéger? souligne Geoffroy.

— Il était trop tard pour tomber dans la rancune. Il s'en voulait d'avoir agi ainsi! Au fond, tu as payé pour ce que son père lui a fait subir. Si j'étais allé dans le sens de la vengeance, j'aurais eu le sentiment de le punir une deuxième fois.

— C'est une façon de voir les choses!

— Tout ça, c'est de l'histoire ancienne! Tu devrais profiter du temps qu'il te reste à vivre au lieu de ressasser un passé sur lequel tu n'as plus de contrôle!

— J'ai honte de ce que j'ai fait! Je n'ai plus de raison d'exister!

— Pourquoi as-tu honte? Tu n'es pas un meurtrier! plaide Mathieu.

— Je suis un bien mauvais père. J'ai commis l'irréparable, l'impardonnable! Tu sais très bien ce que je veux dire, Mathieu!

— Sincèrement, je crois que tu exagères la gravité de ce qui est arrivé. Il n’y a pas de commune mesure avec ce qu’a vécu Simon avec son père! Il faut tenir compte des circonstances dans lesquelles tout ça est arrivé. Tu pourrais très bien te pardonner toi-même.

— Mais ça t’a fait du mal!

— Oui, j’ai été ébranlé pendant un certain temps, mais je m’en suis sorti. J’ai regardé les bons côtés. Ces gestes n’ont pas détruit tout ce que tu as fait pour moi. Je vais même aller plus loin. Je crois que tu aurais très bien pu revenir auprès de nous. J’aurais été capable de faire la part des choses. Si tu ne l’a pas fait, c’est peut-être que d’autres raisons sont à l’origine de ta décision. Après tout, tu n’es pas un si mauvais père! Tu as trop de cœur pour ça!

— Je ne sais pas quoi dire! avoue Geoffroy. Tu m’impressionnes! Non seulement tu es toujours aussi brillant, mais en plus, tu es plein de sagesse!

Geoffroy observe attentivement son fils qui dégage à présent une surprenante maturité. Son visage d’adulte a pourtant conservé l’harmonie parfaite de la beauté juvénile. Il le regarde maintenant comme un père libéré du poison du désir.

— Merci pour les compliments! Pour le reste, tu n’as pas à répondre! assure Mathieu. Ce n’est pas nécessaire! C’est déjà tout jugé en ce qui me concerne!

— Ça veut dire quoi?

— Je crois comprendre que tu attends que je te dise les mots magiques. Hé bien, oui! Je te pardonne, papa! Mais ça ne servira à rien si tu ne te pardonnes pas!

— J’ai du mal à les entendre ces mots magiques! avoue Geoffroy.

— Mais revenons à tes raisons de vivre. Il faut se tourner vers l’avenir! C’est la seule façon de mettre l’éclairage sur autre chose que le passé. Et si tu acceptes de regarder en avant, je vais t’en donner, moi, des raisons d’exister : ta petite fille, Jude, l’amour de ta vie, et moi. Mais je vais parler pour moi! J’ai besoin de mon père. Ma fille a besoin de son grand-père. Et puis, j’ai le goût de partager avec toi les suites de l’entreprise que tu as mise au monde...

Geoffroy et Mathieu entendent du remue-ménage au salon. Jennifer vient d’arriver avec la petite Ophélie. « C’est une petite surprise! dévoile Mathieu. Jude les a invitées à se joindre à nous pour le souper. »

Mathieu sort de la chambre et revient accompagné des deux amours de sa vie : « Voilà deux bonnes raisons de demeurer parmi nous! », clame Mathieu. Jennifer apporte le bébé à Geoffroy qui le prend gauchement dans ses bras. Il se réjouit que son fils soit un père et un époux épanoui, ce qu’il n’a jamais été lui-même. Geoffroy se promène de long en large dans le salon, le bébé dans les bras, sous l’œil attendri des jeunes parents. Un large sourire aux lèvres, Geoffroy se sent plus sûr de lui.

« Tout le monde à table! », lance Jude.

Deux jours plus tard, Marie-Laure est invitée avec la petite Rose qui a maintenant cinq ans. Dès son arrivée, Marie-Laure manifeste à quel point elle est heureuse et soulagée de revoir son père. Elle se jette dans ses bras et éclate en sanglots. Pendant les effusions, Rose épie son grand-père. Marie-Laure se retourne vers elle et lui dit : « C’est papy Geoffroy. C’est mon papa à moi. » Rose n’attendait que ce signal pour

sauter au cou de Geoffroy. L'enfant tombe spontanément en amour avec lui. Elle prend le visage de Geoffroy dans ses petites mains, l'embrasse avec ferveur sur la joue et lui dit en souriant : « Je t'aime papy! Je t'aime papy! » Geoffroy est émerveillé par l'innocence naïve de la petite Rose qui le regarde de ses grands yeux bienveillants. Il se sent apaisé. Un sentiment d'être accepté inconditionnellement, semblable à celui qu'il a éprouvé au contact de Sibeau, amène en lui une paix qu'il n'a jamais connue. Rose fixe son regard possessif sur Geoffroy qui parvient difficilement à maîtriser l'émotion ressentie au contact de la miséricordieuse bonté de Rose. L'enfant refuse de quitter les bras de son papy.

— Merci d'être venue, Marie-Laure! Ta Rose est merveilleuse! Je suis conquis!

— Merci papa! Ça me fait du bien de te retrouver. C'est dommage que j'aie dû attendre aussi longtemps. Je n'ai jamais trop compris pourquoi tu t'es absenté tout ce temps...

— Disons que j'ai du mal à devenir adulte! Jusqu'à maintenant, je n'ai pas pris les bons moyens. J'ai beaucoup de pots cassés à réparer...

— Je n'insiste pas. C'est ta vie!

— Tu sais, Marie-Laure, je suis conscient que tu as plein de raisons de m'en vouloir. Pour ma part, je ne crois pas t'avoir aimé suffisamment. Je ne t'ai pas apporté grand-chose! Après ma séparation d'avec ta mère, j'ai tenté en vain, à plusieurs reprises, de créer des liens avec toi, mais j'ai senti que tu refusais ce que je voulais t'apporter à cause de mon orientation sexuelle...

— Je t'ai toujours accepté tel que tu es, parce que je n'ai jamais cessé de t'aimer. Crois-moi! Si j'ai refusé ton offre

de passer une fin de semaine sur deux avec toi, c'est parce que je n'avais pas le choix. J'ai été obligée de me plier à la volonté de maman. Elle ne pouvait supporter que tu l'aies quittée pour un homme. C'était sa façon à elle de te punir : te priver de mon affection. Ma sœur s'est toujours rangée inconditionnellement de son bord pour la même raison.

— Ta franchise me fait du bien, ma fille!

— Au fond, nous nous ressemblons tous les deux. Je trouve que tu as bien fait de déguerpir du milieu de vie hypocrite où on n'est jamais accepté comme on est. Ma sœur a toujours été plus belle et plus intelligente que moi. On me l'a fait sentir et ça m'a fait du mal, plus que le prétendu manque d'amour de ta part. Quant à Mathieu, c'est un cas à part! Il a eu la chance de naître garçon. Il a eu plus de courage que moi. Comme il est parti vivre avec toi, c'est normal que tu l'aies aimé plus que nous.

— Tu as sans doute raison! Tu es devenue une femme mature et compatissante qui possède un charme très attirant. Je suis d'avis que tu peux te comparer avantageusement à ta sœur que je soupçonne d'avoir le cœur sec.

— Ça me gêne, mais je prends ce que tu viens de me dire. Je te crois sincère parce que je sens que tu m'aimes. J'ai confiance en toi! Je pense que ce qui m'a sauvé, c'est la fuite! Comme toi, j'ai décidé de quitter cet entourage superficiel régi par des règles qui tuent la vie! J'avais deux motifs : vivre selon ce que je suis et faire chier les deux petites bourgeoises qui m'ont réduite au rang de légume! Elles ont été obligées de serrer les fesses! J'ai pris mon cousin comme amant et il m'a fait un enfant! Un enfant mongolien en plus! Pour ajouter l'affront à l'insulte, j'ai déménagé dans le même quartier pauvre que toi! Rose a été la chance de ma vie! Je

suis enfin moi-même! J'ai découvert ma vraie nature!

— J'aimerais bien pouvoir en dire autant, déplore Geoffroy.

— Tu sais, papa, je suis d'avis que tu devrais choisir de vivre au lieu de te fixer sur le passé. Tu pourrais te demander ce que tu peux faire pour apporter du bonheur à ceux qui t'aiment. Je suis convaincue qu'il y a plusieurs choses! Arrête de te reprocher ce que tu n'as pas fait! Moi, j'ai le goût de te dire ce que tu pourrais désormais faire pour moi.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi?

— J'ai toujours eu besoin de toi! Encore plus maintenant! Depuis sa naissance, je me suis occupée de Rose vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. La tâche est devenue plus difficile à porter depuis que mon cher cousin de mari s'est enfui de la maison. Je n'ai plus de vie! Je suis éreintée! J'arrive de peine et de misère à subvenir à nos besoins. J'ai besoin de toi! J'ai besoin d'un père aimant qui me soutient! J'ai aussi besoin de l'autre grand-papa de ma fille, ton Jude!

— C'est clair! Mais tu sais que je suis très malade?

— Je sais! Jude m'en a parlé. C'est justement une bonne raison de prendre le taureau par les cornes! Tu devrais accepter de suivre les traitements qui te sont proposés. Tout n'est pas perdu! Si tu cherches une motivation, je te demande de te battre pour nous accompagner, Rose et moi, le plus longtemps possible.

— Marie-Laure, je suis très touché. Je vais y réfléchir.

Geoffroy se lève, Rose toujours dans ses bras, se dirige

vers sa fille et l'embrasse. Rose entoure de ses bras les épaules de sa mère et l'embrasse à son tour. Jude se joint à eux et ils passent à table dans un climat de détente qui fait chaud au cœur de Geoffroy. Il n'était pas question que Rose s'assoie ailleurs qu'à côté de son papy chéri.

Le lendemain matin, c'est au tour de Christine de sonner à la porte. À la demande de Jude, les efforts combinés de Mathieu et Marie-Laure ont fini par venir à bout de ses résistances. Elle a finalement accepté de passer à la maison pour une rencontre de quinze minutes avec son père. Sa rancune est toujours évidente et il a fallu la convaincre que c'était peut-être la dernière occasion de le voir. Elle semble embarrassée de se retrouver en face de celui qu'elle n'a pas revu depuis près d'une dizaine d'années.

— Je suis heureux de te rencontrer, Christine! Il y a longtemps que nous n'avons pas eu la chance de nous parler en tête à tête...

— Je n'en ressentais pas le besoin, l'interrompt Christine.

— Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Lorsque j'ai tenté de créer des occasions, tu as toujours refusé. La séparation est sûrement une des raisons de tes refus, mais j'ai le sentiment que ton attitude est motivée par autre chose...

— Oui, admet Christine. Tu as trop fait souffrir ma mère et toute ta famille. Je n'arrive pas à faire confiance à un père aussi égoïste!

— Tu as probablement raison! Mais ce n'était pas un motif suffisant pour couper complètement les ponts avec moi. Tu n'es quand même pas la seule fille à avoir vécu la séparation de ses parents. Normalement, ça mène à une

famille recomposée.

— Justement! La situation n'était pas normale!

— Continue, Christine!

— C'est pourtant évident! Je t'en voudrai toujours de nous avoir mis dans une position aussi humiliante. Tu nous as quittés pour refaire ta vie avec un homme, très jeune en plus. C'était le comble de l'humiliation.

— Pour qui?

— Au moins pour ma mère et moi! lance Christine, déroutée.

— C'est déjà plus précis!

— Cette conversation est pénible! Nous devrions la cesser!

— Si c'est ce que tu veux! acquiesce Geoffroy. Mais avant, je tiens à te dire que je te trouve brillante et plus belle que jamais. Au risque de te déplaire, je te souligne que nous avons au moins un point en commun tous les deux : tu es la seule de ma famille à avoir obtenu, comme moi, un diplôme universitaire.

— Je le dois surtout à ma mère, sans qui je n'y serais jamais arrivée!

— J'en suis sûr! Mais je constate tout de même que nous partageons les qualités requises pour l'acquérir. Je suis fier de toi, ma fille, et je te félicite!

— Bon, je dois m'en aller. Tes quinze minutes sont écoulées!

— C'est dommage, mais nous nous reprendrons!

— Ça me surprendrait!

Christine quitte la chambre précipitamment sans le saluer.

Le jour suivant, Jude conduit Geoffroy à la résidence pour retraités autonomes où ses parents habitent. Ceux-ci l'accueillent à bras ouverts. L'émotion du premier contact est intense. Geoffroy tente maladroitement d'excuser son silence des dernières années. Sa mère l'interrompt :

— Écoute Geoffroy, à notre âge, on n'a plus de temps à perdre à parler du passé. L'important, c'est que tu sois là! On t'a tellement attendu!

Geoffroy est étonné de se sentir presque confortable avec eux. Sa mère a préparé les macarons qui ont fait le bonheur de son enfance. Ils les ont dégustés tout en jouant aux cartes. Avant de partir, Geoffroy lance une invitation :

— Samedi prochain, Jude organise un grand souper familial pour fêter mes quarante-cinq ans. Tout le monde y sera, sauf Christine, malheureusement. Papa et maman, je serais heureux que vous soyez là! On a du temps à rattraper!

— Il n'est pas question de rater ça! On y sera! l'assure son père. On a bien hâte de voir les petites!

Le samedi, la rencontre familiale bat son plein autour de la table. Les parents de Geoffroy, Dieudonné et Yvette, rayonnent. Mathieu et Jennifer semblent apprécier un moment de détente pendant qu'Ophélie dort dans la chambre de Jude. Geoffroy est entouré, de part et d'autre, de Marie-Laure et de... Rose.

Jude allume les deux chiffres de cire plantés sur le gâteau, soulignant les quarante-cinq ans de Geoffroy qui réussit à les éteindre d'un seul coup. Le repas se poursuit jusqu'au milieu de la soirée.

Geoffroy commence à avoir une petite idée de ce que peut être le bonheur.

À la fin de la soirée, Jude confie à Geoffroy : « Ce serait trop bête de t'avoir enfin retrouvé, si c'est pour te perdre si tôt! »

L'aurore à Pine Point

Geoffroy séjourne à Pine Point pendant quelques jours, en compagnie de Jude, du fidèle Sibeau et de la petite Rose. Après avoir suivi ses traitements contre le cancer, il bénéficie d'une période de rémission.

Geoffroy se lève avant l'aube et réveille Rose à qui il a promis la plus belle surprise de sa vie. Sitôt habillée, la petite est excitée de suivre son papy sur la plage détrempée.

Rose et Geoffroy marchent la main dans la main, enveloppés dans le demi-jour de l'aurore. Sibeau les précède d'un pas alerte, dérangeant au passage les rares oiseaux postés en sentinelle. Des lueurs roses et orangées annoncent l'arrivée imminente du soleil. Les lumières des demeures sises le long de la rive pâlisent sous l'effet de la clarté naissante.

Geoffroy est transporté par la sensation de participer à la recreation du monde. Son âme est apaisée au contact de la pureté de Rose, devenue sa raison d'exister depuis le coup de foudre qui a soudé leurs destinées. Rose et son papy sont

Le parfum des ombres

en train de vivre le plus beau matin du monde et Geoffroy est déterminé à se battre pour en voir bien d'autres!

Le ciel s'éclaircit et le soleil se prépare à émerger derrière la pointe qui délimite l'horizon. Geoffroy s'immobilise. Il prend Rose dans ses bras. Enfin, le soleil orangé réchauffe leurs corps et les enveloppe de sa pure lumière. Un oiseau plane majestueusement au-dessus de leurs têtes.

« Oh! Que c'est beau! », s'exclame Rose.